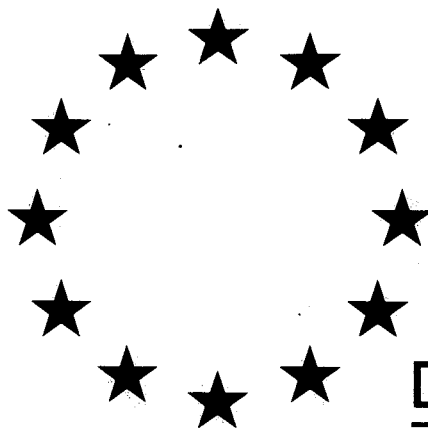


COUNCIL
OF EUROPE



CONSEIL
DE L'EUROPE

Patrimoine architectural
Rapports et études, n° 16

PUBDGIV026

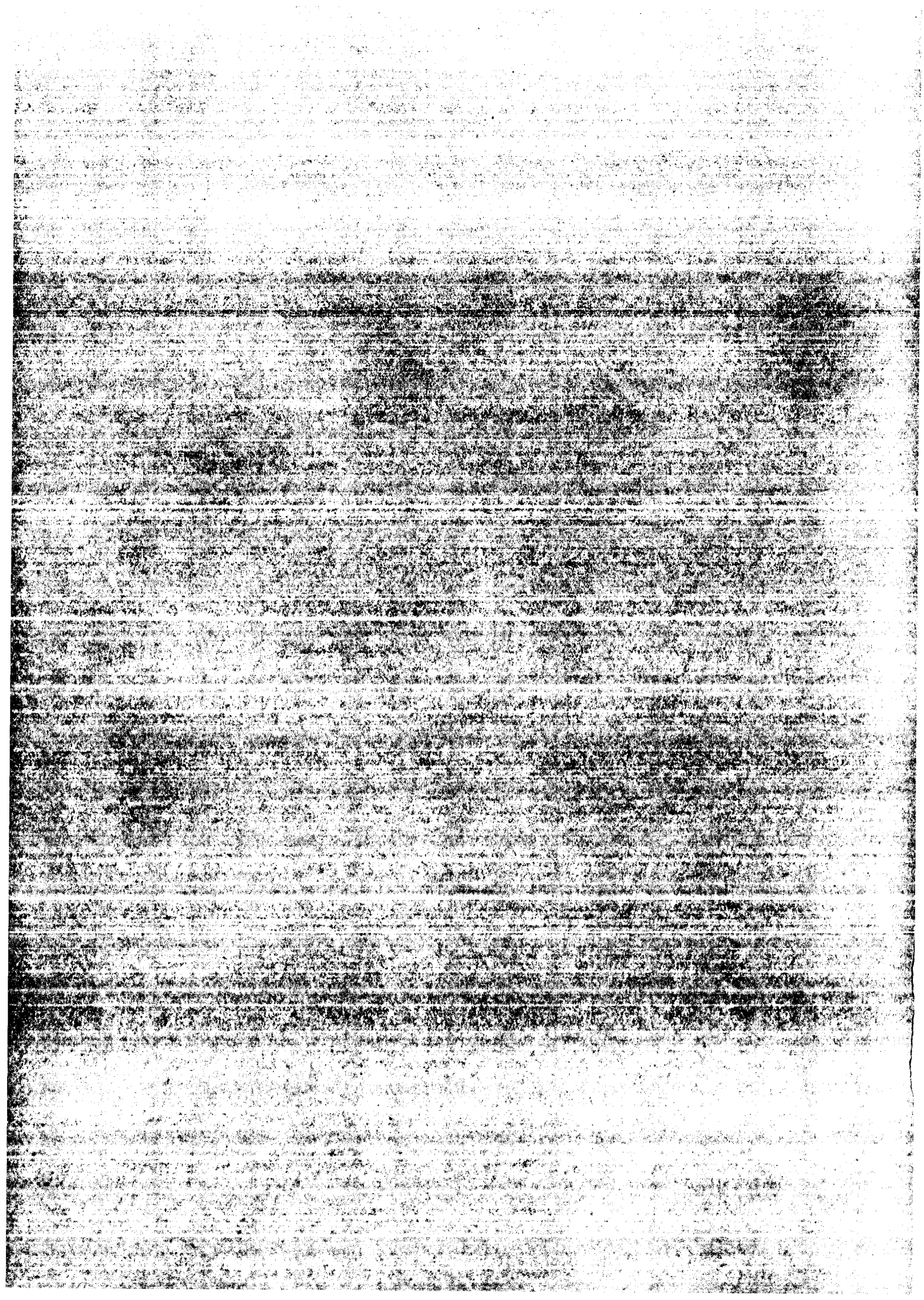


Les chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle



Exemplaire à conserver

Rapport du Congrès de Bamberg





Les chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle

Congrès du Conseil de l'Europe
organisé en collaboration
avec le *Deutsches Komitee für Denkmalschutz*
et la *Deutsche St.-Jakobus-Gesellschaft e.V.*

Château Schney/Bamberg (République Fédérale d'Allemagne)
29 septembre-1^{er} octobre 1988

Patrimoine architectural
Rapports et études, n° 16

Strasbourg 1989

Edition anglaise :

The Santiago de Compostela Pilgrim Routes. Report of the Bamberg Congress

ISBN 92-871-1746-2

Strasbourg, Conseil de l'Europe, Division des publications et des documents

ISBN 92-871-1745-4

© Copyright, Conseil de l'Europe, Strasbourg, 1989

Imprimé en France

S O M M A I R E

	<u>Page</u>
AVANT-PROPOS.....	1
MESSAGE DU SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DU CONSEIL DE L'EUROPE.....	2
DISCOURS D'OUVERTURE par le Prof. Dr. Wolfgang WILD.....	5
COMMUNICATIONS	
- Via Peregrinalis ad Sanctum Jacobum par Klaus HERBERS (République Fédérale d'Allemagne).....	11
- Le réseau routier en Europe Centrale, en particulier pendant le Moyen-Age et le début de l'époque moderne par Hermann KELLENBENZ (République Fédérale d'Allemagne).....	15
- L'inventaire des voies de communication historiques de la Suisse (IVS) et ses relations avec les chemins de Saint-Jacques par H.P. SCHNEIDER (Suisse).....	25
- Chemins et traces des pèlerins de Saint-Jacques dans la Haute-Rhénanie par Hedwig RÖCKELEIN / Gottfried WENDLING (République Fédérale d'Allemagne).....	36
- Du nouveau sur le "Guide du pèlerin des chemins de Saint-Jacques" par André de MANDACH (Suisse).....	40
- Le développement du "Camino de Santiago" en Castille et en Léon entre l'an 850 et l'an 1050 par Fernando LOPEZ ALSINA (Espagne).....	51
- L'accent mis par le "Voyage à Monseigneur Saint-Jacques" sur les chemins et le patrimoine historique français par René de la COSTE-MESSELIÈRE (France).....	58
- La "Via Francigena" et les itinéraires italiens vers Saint-Jacques-de-Compostelle par Paolo CAUCCI VON SAUCKEN (Italie).....	62
- Pèlerins et chemins de Saint-Jacques en Scandinavie par Christian KRÖTZL (Finlande).....	68
- Chemins de Saint-Jacques en Belgique - Réalisations et réflexions par Dirk AERTS (Belgique).....	75
- Les chants du pèlerinage par Eusebio GOICOECHEA ARRONDO (Espagne).....	81
- Pèlerins et pèlerinages hier et aujourd'hui, autour de l'exemple de Saint-Jacques-de-Compostelle par Robert PLÖTZ (République Fédérale d'Allemagne).....	95

INTERVENTIONS LIBRES

- Communication du Maire de Pampelune (Espagne).....	119
- Le chemin de Saint-Jacques en Asturies par Florencio COBO ARIAS et Luis FERNANDEZ GARCIA (Espagne)..	122
- Un objectif commun pour les associations des amis du chemin de Saint-Jacques par Angel Luis BARREDA FERRER (Espagne).....	126
- La chanson de Roncevaux - Chemin de Saint-Jacques et moyens de communication sociale par Hortensia VINES (Espagne).....	128
- Communication de Mme Livia RICCI.....	132

ANNEXES

- Programme du Congrès.....	135
- Conclusions du Congrès.....	138
- Liste des participants.....	139

A V A N T - P R O P O S

Dans le cadre de l'action entreprise par le Conseil de l'Europe pour la promotion de l'itinéraire culturel européen des Chemins de Saint-Jacques, le congrès "Les Chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle" - organisé en coopération avec la Deutsche St. Jakobus Gesellschaft e.V. et avec le soutien du Deutsches Komitee für Denkmalschutz - s'est tenu du 29 septembre au 1er octobre 1988 au Château Schney, près de la ville de Bamberg en République Fédérale d'Allemagne.

C'est en raison de la contribution importante du pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle à la formation de l'identité culturelle européenne depuis le Moyen Age que le Conseil de l'Europe propose aujourd'hui la revitalisation de ces Chemins. Dès 1984, l'Assemblée parlementaire du Conseil de l'Europe avait adopté une recommandation à ce sujet. Les objectifs de cette action sont définis dans la Déclaration lue par le Secrétaire Général à Saint-Jacques-de-Compostelle lors des cérémonies marquant le lancement de l'activité en octobre 1987. Ils impliquent la mise en oeuvre d'un programme important de coopération et d'échanges, visant la sensibilisation du public, l'identification des chemins et leur signalisation avec un emblème commun, ainsi que la coordination de différentes activités d'ordre culturel, touristique ou de restauration de monuments.

Dans les travaux d'identification, le Conseil de l'Europe a bénéficié de l'aide d'un groupe de spécialistes constitué à cette fin ainsi que de chercheurs, professeurs d'universités, associations jacquaires ou sociétés savantes qui ont voulu apporter leur contribution à ces projets. Le congrès leur était particulièrement adressé en leur offrant un lieu de rencontre, où l'objectif principal était d'établir un bilan européen des travaux de l'identification et d'encourager la recherche scientifique sur l'impact de ce pèlerinage. Des maires de nombreuses villes sur les Chemins étaient également présents.

A l'occasion de ce Congrès, et lors d'une visite à la ville de Bamberg qui fut un point important de tradition jacquaire en Allemagne, un jalon de signalisation /Conseil de l'Europe/Chemin de Saint-Jacques/Itinéraire culturel européen/ a été dévoilé devant l'église Saint-Jacques.

La présente publication réunit les communications remises par les intervenants, les conclusions du congrès, ainsi qu'une liste des participants aux travaux.

OUVERTURE DU CONGRES AU CHATEAU SCHNEY

MESSAGE DU SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DU
CONSEIL DE L'EUROPE

Le Secrétaire Général du Conseil de l'Europe, M. Marcelino OREJA, retenu à Strasbourg par une réunion de notre Comité des Ministres, m'a chargé de vous transmettre ses salutations personnelles et ses vœux de succès pour ce Congrès sur les Chemins de Saint-Jacques, que nous organisons, avec l'appui des autorités allemandes, en coopération avec la Deutsche Sankt-Jakobus Gesellschaft.

Au moment où commencent les travaux de ce Congrès, j'aimerais rendre hommage aux milieux scientifiques, aux sociétés savantes et aux associations jacquaires qui ont déblayé notre chemin et qui sont devenus des partenaires d'exception de notre action.

Les uns, parce qu'ils ont voulu partager avec nous leurs connaissances et leurs recherches. Les autres parce qu'elles ont tenu la flamme du pèlerinage ou des marches vers Saint-Jacques et assuré souvent sa continuité. Le fait de tenir ce Congrès en collaboration avec la Deutsche Sankt-Jakobus Gesellschaft est déjà une preuve du prix que nous attachons à leur travail et à leur action.

J'aimerais également exprimer notre reconnaissance aux autorités allemandes, en la personne du Ministre d'Etat de la Science et de la Culture du Land de Bavière, qui nous accueille aujourd'hui ; je vous salue aussi, Monsieur le Ministre, en votre qualité de Président du Comité National Allemand pour le Patrimoine Architectural, qui a toujours donné sa coopération active au Conseil de l'Europe. Notre reconnaissance va enfin au comité d'experts internationaux qui nous a aidé dans le cadre du Conseil de l'Europe à la préparation de ce Congrès et qui nous apporte toujours son concours dans la mise en oeuvre de cet itinéraire culturel.

Je m'adresse également aux élus locaux qui nous honorent de leur présence. J'aimerais saluer par leur intermédiaire les maires des villes et petites communes qui tissent en Europe le réseau des chemins car ils sont les maillons indispensables de notre action, ceux sur lesquels repose une bonne partie de la tâche que nous entreprenons ensemble.

Merci enfin à vous tous, rapporteurs et participants, qui êtes venus de loin pour partager avec nous l'aventure de mettre en oeuvre cet itinéraire culturel.

Et un remerciement très sincère à la Deutsche Sankt-Jakobus Gesellschaft et à tous ceux qui ont mené les travaux d'organisation, soit sur le plan matériel, soit sur le plan scientifique, car nous savons tous combien de temps et d'effort leur a été demandé et tout le courage qu'ils ont déployé.

Il y a une année à peine que le Conseil de l'Europe proposait à Compostelle la revitalisation des Chemins de Saint-Jacques comme premier itinéraire culturel européen. De notre point de vue, l'on pourrait difficilement trouver un phénomène plus attaché à l'essence même de l'Europe que nous voulons construire, que ce mouvement de pèlerinage à Compostelle, dont les chemins, au-delà de la dimension religieuse qui était la motivation profonde des pèlerins, sont demeurés un espace de rencontre et d'échanges permanents, un moyen privilégié de communication et de connaissance mutuelle, une source de solidarité qui se trouve à la base et à l'origine de notre propre identité.

La déclaration de Saint-Jacques-de-Compostelle, que vous connaissez tous, trace les grandes lignes de notre action, dans le cadre qui est propre à une organisation intergouvernementale de coopération politique comme le Conseil de l'Europe, où la conception humaine de la société va de pair avec la défense des droits de l'homme. Les grandes lignes sont :

- l'identification des Chemins de Saint-Jacques sur l'ensemble du territoire européen ;
- leur balisage avec un emblème commun ; et
- le lancement d'un vaste programme de coopération européenne, à travers la restauration et la mise en valeur du patrimoine architectural et naturel situé à proximité de chemins, d'une certaine animation culturelle et des échanges entre les villes et régions situées au long des chemins.

Ce Congrès que j'ai l'honneur d'ouvrir aujourd'hui, au nom du Secrétaire Général du Conseil de l'Europe, constitue un des jalons de notre action et nous fournit le cadre d'une double réflexion.

Réflexion scientifique tout d'abord, dans le but d'encourager les travaux pour l'identification des anciens chemins de pèlerins et la connaissance du patrimoine architectural, historique, littéraire, musical, qui s'est élaboré au fil des pèlerinages à Compostelle, ainsi que leur part dans la culture et l'identité européennes.

Réflexion ensuite sur la mise en oeuvre de cet itinéraire culturel. Et j'aimerais rappeler encore le sens profond de la dynamique lancée par le Conseil de l'Europe : mettre en évidence l'apport historique et culturel de ce mouvement de pèlerinage à la formation de l'identité culturelle européenne. Cet ensemble de principes et de valeurs qui constitue un patrimoine commun aux peuples européens quel que soit leur situation géographique, qu'ils soient ou non traversés physiquement par ces chemins.

C'est la raison pour laquelle notre action s'adresse tant aux pèlerins, conduits par des raisons spirituelles, qu'à ceux exprimant des pratiques culturelles propres à notre temps et à notre société.

Nous l'avons rappelé à plusieurs reprises et j'aimerais le dire à nouveau aujourd'hui : notre action ne vise pas la seule récupération nostalgique, érudite ou encore archéologique des Chemins de Saint-Jacques, mais leur projection dans l'avenir.

Revitaliser les chemins de Saint-Jacques, c'est aussi une incitation à la réflexion sur ce moment de mutation sociale que nous vivons, une mutation non moins traumatique que celle qui a marqué la transition entre le premier et le deuxième millénaire, alors précisément que les Européens qui nous ont précédés se sont mis en route vers Compostelle. La dimension du temps est devenue différente. Nous acceptons la diversité comme élément d'union entre les peuples. Les modes de vie changent et, dans ce contexte, les chemins de Saint-Jacques, itinéraire européen par excellence, nous transmettent un message d'espoir, le message d'une société capable de prospérer dans la recherche d'un idéal.

DISCOURS D'OUVERTURE

par le Prof. Dr. Wolfgang WILD

Bayerischer Staatsminister für Wissenschaft und Kunst
Präsident des Deutschen Nationalkomitees für Denkmalschutz

Au nom du Gouvernement de la Bavière, je suis heureux de pouvoir vous souhaiter la bienvenue à votre Congrès sur le thème des Chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle. En Bavière, nous apprécions certainement le fait que la St. Jakobus-Gesellschaft ait réussi à organiser un événement du Conseil de l'Europe d'une telle ampleur à Bamberg. C'est un grand jour pour notre ville de Bamberg - et je suis certain que le Maire, M. Röhner, m'approuve - parce que, malgré le fait que Bamberg soit loin de Saint-Jacques-de-Compostelle, elle fait partie des nombreuses étapes sur le chemin des pèlerins qui étaient sans doute déjà à cette époque des étapes bien agréables. Cela constitue une raison de plus pour se remettre en mémoire la signification des routes de pèlerinage au Moyen Age et pour se demander ce qui s'est passé depuis en Europe et s'il n'existe pas de thèmes intéressants qui puissent être transmis du passé au présent.

En tant que Président du Comité National Allemand pour la Conservation des Monuments Historiques, j'aimerais également vous exprimer tous mes vœux de succès pour votre Congrès. Votre présence n'est pas seulement appréciée en Bavière ; le Ministre Fédéral des Affaires Intérieures, Dr. Friedrich Zimmermann, mon adjoint au Bureau du Comité, ainsi que mes collègues au Ministère des Affaires Etrangères m'ont demandé de vous transmettre à quel point ils sont satisfaits que ce Congrès ait lieu et vous souhaitent beaucoup de succès dans vos délibérations.

C'est un grand plaisir pour moi, Monsieur OREJA, de pouvoir vous remercier personnellement pour le fait qu'un domaine important de la culture, la conservation du patrimoine, ait connu un essor et reçu une impulsion en tant que partie de la politique du Conseil de l'Europe pendant vos fonctions. Depuis sa constitution en 1973, le Comité National pour la Conservation s'est particulièrement soucié de garder une coopération étroite avec le Conseil de l'Europe dans le domaine de la conservation. Je vous rappelle la Conférence internationale de clôture de l'Année européenne du Patrimoine architectural à Berlin en 1975, les Conférences sur les Métiers de la Conservation (1980 et 1984), sur la Renaissance urbaine (1981) et les événements les plus importants de cette année-ci, à savoir la Conférence sur la protection des monuments du monde rural, tenue à Merdingen en mai sous votre patronage, et le Colloque sur les monuments de la mine comme patrimoine culturel, tenu à Bochum en septembre. Le Comité National allemand a toujours soutenu avec joie les objectifs et les causes si diverses du Conseil de l'Europe en organisant des événements, fournissant du matériel d'information ou en agissant en tant que co-organisateur, ce qui est le cas de ce Congrès.

Lors de la Conférence des Ministres européens responsables du patrimoine architectural, tenue à Grenade en octobre 1985, on a adopté, à l'initiative de l'Espagne et de la France, la revitalisation des Chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle, comme thème majeur du programme concernant le patrimoine architectural du Conseil de l'Europe.

Je sais, par les travaux du Comité Directeur pour la Conservation Intégrée du Patrimoine Historique du Conseil de l'Europe, sous la direction du Professeur Schmid, à qui je souhaite particulièrement la bienvenue en tant que partisan convaincu de cette idée, qu'un travail préliminaire approfondi a déjà été fait. Il y a presque un an, dans la ville même de Saint-Jacques-de-Compostelle, le projet a été officiellement lancé à l'occasion d'une grande cérémonie publique. On a également produit plusieurs documents, des emblèmes de signalisation et une carte très impressionnante des routes du pèlerinage.

Cependant, on peut se demander pourquoi le Conseil de l'Europe a cherché à développer ce thème des Chemins de Saint-Jacques. N'existe-t-il pas, lorsqu'on considère les nombreux problèmes de la conservation du patrimoine aujourd'hui, d'autres sujets plus importants que la revitalisation de traditions religieuses qui ont depuis longtemps disparues de la conscience collective, et cela à une époque réputée pour son absence de religion ?

A mon avis, le Conseil de l'Europe a eu raison de mettre en oeuvre cette activité.

Car les routes qui mènent à la tombe de l'apôtre Jacques à Compostelle illustrent l'interdépendance de l'Europe comme entité d'une façon plus claire qu'aucun autre phénomène historique. Au-delà de sa signification spirituelle, ce plus grand mouvement de pèlerinage du monde occidental auquel, pour des motifs très variés, des millions de gens de toutes les couches sociales participaient, se reflète dans les moyens de communication (routes) ; dans l'urbanisme (hospices, auberges, églises de pèlerinage et hôpitaux) ; dans la littérature (légendes, poèmes épiques sur Charlemagne) ; dans l'art (transmission de tendances artistiques, guildes de constructeurs de cathédrales, l'influence mauresque sur le style) et même dans le développement d'un costume spécial associé aux pèlerins.

Au Moyen Age, les pèlerins qui désiraient visiter Compostelle pouvaient le faire librement, avec une protection légale et la bénédiction des autorités ecclésiastiques et séculaires. Cependant, au cours des siècles plus récents, la Réforme, le mouvement des Lumières aussi bien que des décrets administratifs et ecclésiastiques ont réduit le flux des pèlerins, toutefois sans l'arrêter complètement.

Depuis une dizaine d'années, nous avons pu constater une renaissance du pèlerinage vers Saint-Jacques dans tous les pays européens. Des associations nationales pour sa promotion ont été créées en France, Italie, Grande-Bretagne, Espagne et Suisse, et aussi en Allemagne avec la St. Jakobus-Gesellschaft. Au-delà de la signification académique du thème, la dimension spirituelle joue aussi un rôle.

En se référant à l'unité physique et spirituelle de l'Europe médiévale et aussi à notre identité commune, le Conseil de l'Europe se propose, avec ce projet de promotion de routes de pèlerinage en itinéraires culturels, de réveiller ou redécouvrir une sensibilisation à nos traditions et à notre histoire, ayant pour objectif que l'entente européenne, avec ses racines dans l'histoire, puisse apparaître clairement aux jeunes en particulier.

Vous avez entrepris une tâche importante qui comprendra sans doute beaucoup de travail encore. Ce Congrès n'est qu'un pas, quoique important, vers l'accomplissement de cette tâche. Les débats qui commencent ici vont être poursuivis en 1989 à Bari (Italie). J'espère que cette réunion à Bamberg sera l'occasion de découvertes importantes, apportera des résultats positifs et qu'elle suscitera des réactions favorables chez vos partenaires. J'espère aussi que votre séjour à Bamberg, l'une des nombreuses étapes sur le chemin de St. Jacques-de-Compostelle, vous sera agréable.

Je vous remercie.



COMMUNICATIONS

VIA PEREGRINALIS AD SANCTUM JACOBUM

par Klaus HERBERS (République Fédérale d'Allemagne)

Si l'on veut appliquer l'image de "via" à cette première conférence, je suis obligé de vous emmener sur un chemin qui suit d'une part les grandes routes scientifiques bien connues, mais qui ressemble d'autre part aussi à un chemin de crête, parce que nous allons toucher beaucoup de disciplines différentes, à commencer par la théologie, les sciences culturelles, l'archéologie, l'histoire de l'art, la philologie et l'histoire proprement dite.

Dans toutes les cultures, le mot chemin ne signifie pas uniquement un chemin concret, mais comporte des notions très différentes. On parle du chemin de la vie, du bon chemin, etc. et dans toutes les religions majeures le terme de chemin comporte un sens figuré. On trouve cette notion par exemple dans le bouddhisme et l'islam, mais aussi dans la pensée grecque, surtout chez Platon et ensuite chez Hésiode, qui parle des deux chemins. L'un qui est dur et qui mène à la vertu ($\alpha\rho\epsilon\tau\eta$) ; l'autre, commode, qui mène au plaisir ($\nu\acute{o}\sigma\nu\acute{\eta}$). Ces conceptions se rapprochaient de la signification du chemin dans l'Ancien et le Nouveau Testament.

Mais comme l'image du chemin a aussi des sens très différents dans la religion chrétienne, l'idée de la "peregrinatio" comportait d'abord un sens figuré. La "peregrinatio pro Christo", telle qu'on la concevait au Haut Moyen Age, n'incluait pas encore l'idée d'un but concret, simplement une errance dans les pays inconnus pour trouver le Christ.

Au 11^e siècle, le terme "peregrinatio" comportait aussi l'idée d'un déplacement vers les lieux saints, la "peregrinatio ad loca sancta". Tout d'abord les voyages à Jérusalem et vers les lieux où le Christ avait vécu étaient liés à la "peregrinatio pro Christo" ; on cherchait le Christ seulement d'une façon plus concrète.

Si l'on compare les trois grands buts de ces "peregrinations ad loca sancta", Jérusalem, Rome et Saint-Jacques-de-Compostelle, l'idée du chemin ou des chemins était surtout importante pour le pèlerinage de Compostelle. Pourquoi les pèlerins de Saint-Jacques parlent-ils surtout de leur voyage, moins du but de leur pèlerinage ? Les raisons de ce phénomène sont multiples et nous pourrions peut-être en saisir quelques-unes en étudiant l'évolution, la fréquentation et les fonctions du chemin de Saint-Jacques.

Je rappelle ici seulement quelques éléments constitutifs du développement du culte de Saint-Jacques.

Selon des récits légendaires, Saint-Jacques avait prêché l'évangile en Espagne, puis, de retour à Jérusalem, il avait souffert le martyre comme le premier des apôtres par le roi Hérode en 44. Ses disciples auraient pris son corps, l'auraient posé dans une barque qui serait arrivée de façon miraculeuse en Espagne, à Iria Flavia. Ensuite, le corps de l'apôtre fut enterré à Compostelle. Cependant, comme les habitants de la Galice s'étaient reconvertis à leur culte païen, on oublia le tombeau de l'apôtre et ce ne fut que Charlemagne ou l'un de ses contemporains qui découvrit le tombeau.

Il existe de multiples variantes de cette légende et nous ne pouvons pas poursuivre ces détails. Cependant, il est presque sûr qu'on trouva un tombeau au début du 9e siècle que l'on identifia comme le tombeau de Saint-Jacques. Le culte local se répandit très vite et au 12e siècle le pèlerinage de Saint-Jacques avait atteint la renommée des pèlerinages à Jérusalem et à Rome.

Le fameux Guide du Pèlerin, le cinquième livre du Liber Sancti Jacobi (à peu près 1150-1160), nous indique les chemins qui menaient à Saint-Jacques. Selon ce document, les pèlerins partaient en France de Saint-Gilles, Le Puy, Vézelay ou de Tours (Paris) et, avant les Pyrénées ou bien en Espagne, ces chemins s'unissaient et il n'y en avait plus qu'un seul, le "Camino francés", qui menait les pèlerins jusqu'à Saint-Jacques.

Si l'on regarde ces chemins d'un peu plus près, nous constatons que le chemin en Espagne ne suivait pas toujours les routes romaines. En Navarre, par exemple, Sancho III le Grand (1004-1035) avait créé le iter Sancti Iacobi pour ses opérations militaires contre les musulmans. A côté de cette fonction militaire, les "chemins de pèlerins" peuvent être interprétés également sous les aspects de sauf-conduit ou des aspects économiques. Il est difficile de séparer les routes commerciales des "routes de pèlerinage". Si on regarde les premiers centres urbains au nord de l'Espagne, on constate les interdépendances du commerce et des pèlerinages, comme H. Pirenne et, après lui, Garcia de Valdeavellano l'ont souligné. Il ne faut pas oublier dans ce contexte que les pèlerinages eux-mêmes représentaient aussi un facteur économique. Les pèlerins allant à Saint-Jacques étaient libres de choisir leur chemin ; en réalité, il suivaient tous les chemins qu'ils trouvaient : les routes commerciales, les routes royales et parfois même les chemins de transhumance, comme on l'a montré pour le sud-ouest de la France. Mais les traditions et les buts spirituels influençaient aussi le choix des chemins. Le "Guide du Pèlerin" cité recommande dans un long chapitre (8) la visite de tous les centres de dévotion dans le Sud et Sud-Ouest de la France. Peut-être l'auteur ne cherchait-il qu'à subordonner ces "concurrents" de Saint-Jacques, comme M. C. Diaz y Diaz l'a soutenu récemment, mais cela implique que ces centres étaient déjà visités et bien connus au 12e siècle. En France, il faut distinguer le chemin de Tours (via Turonensis) et celui de St-Gilles (Toulouse) (via Aegidiana, Tolosana), des chemins à travers le Massif Central (via Podensis et via Vizeliacensis). Les chemins du Puy et de Vézelay méritent davantage la dénomination de "chemin de pèlerins" que les deux premiers. Mais cette classification, qu'on peut prouver par plusieurs observations, est relative, car en général il est difficile de parler de "chemins de pèlerinage" ou de "routes de pèlerinage". Ces termes étaient créés par des érudits de philologie romane et d'histoire de l'art. Ces théories critiquées ou bien modifiées ne doivent plus dominer nos conceptions aujourd'hui. Dans un contexte historique plus vaste, on peut entendre sous le terme "routes de pèlerinage" les routes que les pèlerins suivaient avec préférence. En plus, la notion de l'existence de certaines routes établies pour les pèlerins de Saint-Jacques devient encore plus vague, plus on s'éloigne de l'Espagne et de la France.

Par conséquent, si nous voulons connaître le système des routes en Europe centrale, nous devons suivre les résultats de l'archéologie, des recherches des itinéraires des rois, etc. Cependant, ces recherches ne nous présentent pas uniquement des résultats sûrs, mais aussi des résultats comportant beaucoup de points d'interrogation. Partant de cette base déjà un peu insolite, nous cherchons les chemins que suivaient les pèlerins.

Dans le cas idéal, nous disposons de plusieurs récits de pèlerins assez précis pour établir l'itinéraire qu'ils ont suivi. Pour la France, l'Italie, les Pays-Bas et l'Espagne, la documentation est relativement solide. Pour les pays à l'Est du Rhin et au Nord, la situation est différente ; il n'y a pas assez de récits qui soient suffisamment détaillés pour reconstruire un itinéraire précis, suivi à des époques différentes. Alors, on est bien obligé de chercher d'autres sources. On essaie donc de se servir des tarifs de tonlieu, on étudie de près les sources des hospices et des confréries, on vérifie les localisations des autres sources narratives ou diplomatiques, on classe les églises dédiées à Saint-Jacques, les indications de l'histoire de l'art, etc. Mais il faut juger cette démarche méthodologique avec des réserves. Dans la plupart des cas, il est très difficile de combiner ces informations avec les "chemins des pèlerins de Saint-Jacques". On peut prouver cela avec des exemples dans le sud-ouest de l'Allemagne, que nous commençons à explorer un peu plus intensément. La carte du Conseil de l'Europe représente pour ces régions une base avec le réseau des vieilles routes, mais pas encore le réseau des chemins que suivaient les pèlerins avec préférence. C'est pour cela que je propose de rassembler d'abord tous les vestiges du culte européen de Saint-Jacques pour aborder ensuite les problèmes des "routes des pèlerins". Si, à la fin, on dispose de moins de résultats "sûrs", on arrive à saisir le problème des "chemins" d'une façon plus adéquate.

Les "chemins de pèlerinage" ne sont pas uniquement un problème en raison des sources concrètes ; ils le sont aussi parce que cette conception s'est formée dans un certain contexte idéologique à la fin du siècle dernier et au début de notre siècle. A cette époque, on soulignait surtout les implications culturelles de ces chemins. En ce qui concerne la philologie romane, Joseph Bédier expliquait la naissance des "chansons de geste" avec l'importance des "routes de pèlerinage". Dans l'histoire de l'art, Emile Mâle et Arthur Kingsley Porter voulaient expliquer l'architecture romane avec cette même conception. Nous ne pouvons pas entrer dans l'analyse de ces théories. Mais il est important de souligner que ces conceptions (qui ont été assez souvent critiquées) sont toujours présentes lorsqu'il est question des "routes de pèlerinage". L'importance culturelle des routes dépasse bien ces deux aspects. La musique et la mentalité étaient également influencées.

Tous ces aspects "culturels" sont surtout évidents lorsque le "chemin de Saint-Jacques" est comparé avec celui de Rome ou de Jérusalem. Les différences se manifestent dans la valeur du "chemin" pour ces pèlerinages. A Rome et à Jérusalem, les pèlerins devaient visiter des lieux saints dans la ville ou dans les alentours, mais le chemin vers le lieu saint avait moins d'importance. Le pèlerin de Saint-Jacques se composait un programme spirituel et relativement individuel au long du chemin. Bien que ce "programme" ait été fondé sur des traditions, cette individualité contribuait sans doute à la popularité et au grand succès des pèlerinages de Saint-Jacques. Dans ce contexte, il ne faut pas oublier que le chemin de Saint-Jacques était l'espace du pèlerin pieux, qui ainsi n'était pas uniquement lié à une église ou un centre de dévotion avec toute sa religiosité. Il atteignait déjà, aussi spirituellement, le but de sa dévotion, en parcourant le chemin. La "via peregrinalis" est le chemin "des justes, la joie des saints, la foi en la résurrection et la vie" comme le dit le Liber Sancti Jacobi. Le chemin est un chemin de pénitence, mais en même temps de salut.

Les "chemins de Saint-Jacques" constituent ainsi un problème qui ne suscite pas uniquement des questions concrètes en ce qui concerne le parcours, etc. mais aussi de nombreuses questions concernant leurs et conséquences théologiques, économiques, philologiques, artistiques et historiques dans un sens plus général. Essayons pendant ce congrès de saisir une partie de ces aspects, cherchons le chemin qui nous mène aux "routes de pèlerinage".

(version abrégée de la conférence)

BIBLIOGRAPHIE

Ne figurent ici que quelques livres les plus récents qui permettent de trouver la littérature spécialisée (une version plus longue de ma conférence avec des références précises va paraître dans la série "Jakobus-Studien", Narr Verlag, Tübingen, vol. 2) :

- Y. BOTTINEAU, Les chemins de Saint-Jacques, Paris, 1983 (éd. allemande 1987 avec bibliographie mise à jour)
- E. COHEN, Roads and Pilgrimage : A Study in Economic Interaction, dans : Studi Medievali 21/1980, p. 321-341
- M. C. DIAZ Y DIAZ, El codice calixtino de la catedral de Santiago, Santiago, 1988
- K. HERBERS, Der Jakobuskult und der Liber Sancti Jacobi, Wiesbaden, 1984
- K. HERBERS, Der Jakobsweg. Mit einem mittelalterlichen Pilgerführer unterwegs nach Santiago de Compostela, Tübingen, 1986
- K. HERBERS (ed.), Deutsche Jakobspilger und ihre Berichte, (Jakobus-Studien 1), Tübingen 1988
- B. KÖTTING, Peregrinatio religiosa. Wallfahrten in der Antike und das Pilgerwesen in der alten Kirche, Münster, 1950
- G. B. LADNER, "Homo viator. Medieval Ideas on Alienation and Order, dans" : Speculum 42/1967, p. 233-259
- F. LOPEZ ALSINA, La ciudad de Santiago de Compostela en la Alta Edad Media, Santiago de Compostela, 1988
- R. PLÖTZ, "Peregrini - Palmieri - Romei. Untersuchungen zum Pilgerbegriff der Zeit Dantes", dans : Jahrbuch für Volkskunde NF 2/1979, p. 103-134
- R. PLÖTZ, "Santiago-peregrinatio und Jakobuskult mit besonderer Berücksichtigung des deutschen Frankenlandes", dans : Gesammelte Aufsätze zur Kulturgeschichte Spaniens 31/1984, p. 24-135

LE RÉSEAU ROUTIER EN EUROPE CENTRALE, EN PARTICULIER PENDANT LE
MOYEN-ÂGE ET LE DÉBUT DE L'ÉPOQUE MODERNE

par Hermann KELLENBENZ (République Fédérale d'Allemagne)

I.

En 1907, le géographe Friedrich Rauers édita une carte présentant le réseau routier du Saint Empire romain germanique. Elle montre un lacs déroutant de voies de communication, et le lecteur se demande comment le voyageur pouvait y trouver son chemin. En réalité, son choix était limité. Un grand nombre de facteurs le contraignait à emprunter quelques grands itinéraires lorsqu'il partait pour une destination lointaine. Ce choix limité était dû non seulement à la bonne ou à la mauvaise condition des routes ou la topographie des lieux, montagnes ou vallées, marais ou forêts épaisses et dangereuses, ou rivières difficiles à franchir, mais aussi et surtout au fait que l'Empire était fragmenté en plusieurs territoires, archevêchés, évêchés, abbayes, électors, principautés, comtés et villes impériales libres. Chaque territoire avait sa propre politique économique et commerciale basée sur l'idée de tirer le plus grand profit du réseau routier et de la circulation. Il est vrai qu'à l'origine, le droit sur le réseau routier appartenait au roi, mais avec le déclin de l'autorité royale et la montée des Etats territoriaux, il passa aux mains des seigneurs de ces territoires. Ceux-ci reconstruisirent les routes et exploitèrent de diverses manières, notamment en prélevant des péages et des droits de douane, en obligeant les charretiers et d'autres voyageurs à se placer sous la protection des seigneurs territoriaux et en les obligeant à passer par certaines villes centrales, où ils devaient descendre leurs marchandises et les mettre en vente pendant un certain temps.

II.

Notre propos est de décrire l'état des routes, d'examiner les manières et les moyens utilisés pour leur construction et leur réfection, ainsi que pour le remplacement des gués et des bacs par des ponts. Nous allons également étudier les progrès en matière de transport et le rôle joué dans ce domaine par les autorités territoriales et les entrepreneurs privés. Cette étude sera suivie par une présentation rapide des routes les plus importantes. Pour terminer, nous donnerons des exemples destinés à montrer combien de temps et de frais il fallait pour voyager, ainsi que quelques renseignements sur les cartes et guides de voyage (y compris pour les pèlerins).

III.

Les réalisations des Romains en matière de construction de routes jusqu'aux Limes et en Rhénanie ne peuvent être évoquées ici qu'en passant. Il est intéressant de noter que les rois germaniques reprenaient généralement les routes utilisées par les Romains et les

collectivités locales étaient chargées de les maintenir en état (sous la surveillance du comte local). Assez tôt, notamment dans le code traditionnel des Bavarois, le concept de route nationale ("Landstrasse") apparaît pour désigner une route publique, destinée en particulier à l'usage de l'armée. Un terme populaire vers la fin du Moyen Age était "gemeine Landstrasse" ou route nationale publique. Il s'agissait de la route qui appartenait à la fois au pays et à celui qui régnait sur ce pays, et qui servait pour la circulation à travers celui-ci, contrairement aux chemins secondaires et de transhumance. Le terme latin "strate" (ou "strata publica") apparaît souvent à partir des 12e et 13e siècles. En allemand, cela devenait "strazze" (en allemand moderne : Strasse).

A mesure que le pouvoir des seigneurs des territoires se stabilisait, le souci pour l'entretien et la sécurité des routes connut une nouvelle importance. Ainsi, seul le seigneur territorial pouvait construire de nouvelles routes, les frais étant couverts par une taxe prélevée sur les voyageurs ou les marchandises transportées. Il faut à ce sujet mentionner en passant l'exploit des habitants d'Urseren. En construisant un pont de chaînes qui les reliaient à Uri, ils ouvrirent une route internationale de longue distance, qui devient par la suite la route la plus directe entre les Pays-Bas et l'Italie. Cependant, le passage sur le Saint-Gothard, construit en 1236, ne pouvait sans aucun doute supporter des véhicules roulants. Un autre exemple célèbre est la route Kunter (Kuntersweg). Heinrich Kunter, citoyen de Bolzano et de Hall, la fit construire après avoir reçu la permission du Prince régnant en 1312. Il fit aplanir le chemin de Bolzano à Klausen, en passant par la gorge d'Eisack. Pour utiliser cette route qui n'était au début qu'une piste cavalière, le passant devait payer un péage. Par ailleurs, Kunter et ses héritiers obtinrent la permission d'ouvrir deux tavernes au bord de cette "route nationale". Le Kuntersweg ne devint praticable pour les charrettes qu'en 1480 sous le règne du Duc Sigmund, lorsque des explosions furent entreprises pour l'élargir. L'ouverture du passage Septimer constitue un exemple de plus. En 1387, Jacob von Castelmur entrepris, à la demande de l'évêque de Coire, de construire une route sur le passage Septimer pour permettre à des charrettes avec une charge de 36 Rubbs (900 livres) de passer de Tingen à Plurs. En échange, l'évêque permit à son serviteur de lever un péage ("Weglösi"), dont le montant était acceptable pour les marchands milanais. Ce privilège fut donné initialement pour 10 ans ; cependant, il était prévu que les héritiers de Castelmur continueraient à maintenir la route en état. Encore un exemple est fourni par la Kesselbergstrasse que le Duc Albrecht IV de Bavière fit construire en association avec des marchands de Munich vers la fin du 15e siècle. Il s'agissait d'une route plus courte et plus escarpée au bord du Kochelsee et du Walchensee, pour éviter le long trajet à travers Murnau, sujet aux inondations.

L'entretien des routes était entièrement lié au système douanier. Lorsque les seigneurs féodaux accordèrent aux autorités locales le droit de lever un péage dans leur territoire, ce droit était explicitement accompagné du devoir d'entretenir des routes ("reparatio viarum") et de celui d'assurer la sécurité des marchands et de leurs marchandises. Cela pouvait se faire de diverses façons. Tout d'abord, les communes étaient obligées d'entretenir les routes qui traversaient leur territoire. Pour des travaux plus importants tels que les ponts, plusieurs communes devaient partager la tâche. Les frais étaient prélevés sur la recette des entrepôts de péage. Occasionnellement, les revenus des abbayes et de leurs terres (appelés "Urbar") étaient mis à disposition pour ce travail.

En ce qui concerne l'état réel de certaines routes, quelques informations nous sont parvenues à travers des récits de voyage, ceux des pèlerins entre autres. Félix Faber, un Dominicain d'Ulm, prit le Kuntersweg en allant vers Jérusalem en 1483, après que la route eut été élargie. Faber écrit : "Il y a 2 ans, cette route était si mauvaise qu'on ne pouvait l'emprunter qu'avec de grandes difficultés, en menant son cheval par la bride. Je me souviens des dangers que j'ai encourus lors de mon premier pèlerinage sur cette route. A ma droite descendaient des précipices profonds, à gauche, s'élevaient des rochers abrupts. Le mauvais état de la route était tel que des chansons satiriques furent chantées sur ce sujet". En 1525, la route de Brixen à Klausen était encore considérée comme mortellement dangereuse.

Sur la technique de construction des routes, on ne sait que peu de choses. Le privilège autorisant la construction du Kuntersweg mentionne le bois, la pierre et la chaux comme matériaux nécessaires. De là, il est permis de déduire que des talus, des parapets (grilles en bois), des petits ou grands ponts furent construits. Pendant les travaux d'élargissement que Sigmund de Tyrol fit faire, le feu et la poudre furent utilisés pour les explosions. Malheureusement, rien de plus précis n'est su sur la technique utilisée lorsque la Kesselbergstrasse si escarpée fut construite.

Paver était une spécialité des Romains. Leur art n'était pas entièrement oublié au Moyen Age. A partir du 14e siècle, l'on commençait à paver des rues et des places de marché, principalement pour des raisons d'hygiène. Cologne fut l'une des premières villes à être pavée. Les citoyens pouvaient recevoir comme privilège spécial la permission de paver leur ville. La petite ville de Sterzing, au sud du col du Brenner, était l'une de celles qui obtinrent un tel privilège. Les pierres pour paver furent souvent apportées de loin. L'évêque de Freising possédait par exemple une carrière dans la région de Bolzano, dont le porphyre friable convenait particulièrement bien à la fabrication de pavés.

Les mauvaises conditions météorologiques représentaient l'un des dangers les plus sérieux sur la route. Des torrents provoqués par des orages terribles pouvaient endommager les routes et en effacer des parties, les inondations pouvant causer des dégâts encore plus importants. La gelée risquait de faire éclater les fondations. Les routes souffraient également des véhicules lourds, dont des charrettes à 4 roues qui pouvaient (dans certaines régions) transporter un poids de 1.500 à 1.750 kg et, selon les règlements du 16e siècle, jusqu'à 2.750 kg. Les célèbres charretiers de Frammersbach portaient jusqu'à 1.500 kg dans leur charrette à 4 roues avec petit harnais (kleines Geschirr) et presque 2.500 kg avec grand harnais (groses Geschirr).

La construction des ponts pour franchir les rivières était d'une grande importance, en particulier aux endroits où les gués et les bacs ne pouvaient pas servir. D'abord, on se contentait de ponts en bois, mais à partir du 11e siècle, on recommença à construire des ponts en pierre, tels celui de Ratisbonne. Au cours du 16e siècle, une ère nouvelle dans la construction des ponts commença, dont des architectes et ingénieurs italiens furent les instigateurs.

Il est impossible de se faire une idée du système des routes à cette époque sans prendre en considération les routes fluviales et les différentes possibilités qu'il y avait à les utiliser en remplacement

des voies terrestres. Lorsque le choix existait, on préférait généralement les routes fluviales, simplement en raison de la fatigue qu'il y avait à voyager par voie terrestre. Cela était, en particulier, valable pour le voyage en aval. Différents types de bateaux ou navires étaient utilisés, de même que des radeaux. Tous servaient sur les plus grandes rivières venant des Alpes ou d'autres chaînes de montagne moins grandes, pour transporter le bois, le blé et d'autres marchandises lourdes, mais aussi les gens. Sur les grands fleuves, en particulier le Rhin et le Danube, la circulation fluviale était bien organisée. Sur le Danube, elle se faisait avec des chalands ("Schachteln" ou "Zillen"), sur le Main jusqu'à Bamberg et sur le Rhin à partir de Bâle. Les guildes de bateliers et conducteurs de radeaux organisèrent le trafic fluvial. La guilde des bateliers de Mayence tenait par exemple la circulation de Mayence à Cologne et possédait ses propres bateaux assurant des services réguliers. Cependant, lorsqu'on voyageait amont, le transport par voie terrestre était plus rapide, puisqu'il fallait tirer les bateaux contre le courant par une corde de halage.

Le contrôle des seigneurs sur les routes était délégué à des inspecteurs. En 1508, l'Empereur Maximilian assigna à Paul Stickl d'Imst le poste d'Inspecteur des Routes et des Rues ("bereyter der weeg und strassen") pour la période d'une année. Pendant ce temps, il devait inspecter ("bereiten") quatre fois la voie supérieure sur le col du Reschen et la voie inférieure à travers le col du Brenner, ainsi que les entrepôts situés sur ces routes : il devait rendre compte des imperfections aux autorités responsables et les charger de les faire réparer par leur vassaux. Paul Stickl accomplit ces devoirs jusqu'en 1514 et recommanda alors que deux inspecteurs lui succèdent, l'un devant être responsable du Tyrol du Nord, l'autre du Tyrol du Sud. Ces fonctions existèrent jusqu'au 17^e siècle. Les inspecteurs étaient chargés de préparer des rapports sur la condition des routes. Dans des cas particuliers, on faisait appel à des experts, ainsi le maître-constructeur Jörg Kölderer, qui fit un rapport officiel sur l'état des routes au Tyrol en 1524. Il s'y plaint de l'état déplorable de divers parties des routes allant sur le col du Brenner et sur celui du Reschen. Il mentionne la nécessité de déblayer et paver la chaussée - cela sans doute seulement dans les villages - ainsi que celle de balayer l'eau de la route. Sur le Kuntersweg, les rochers ("Köfl") devaient être brisés et des murs de pierre sèche et mortier élevés.

Le droit des seigneurs territoriaux à donner une protection aux voyageurs a déjà été mentionné. Ce droit de protection était destiné à rendre le voyage à travers un territoire précis plus sûr et il fut donné contre l'acquiescement d'une taxe. A l'origine, il s'agissait d'une régale, mais sous les Hohenstaufens, ce droit est passé de plus en plus aux mains des seigneurs locaux. Une protection directe par le roi ou par l'empereur continuait à être donnée uniquement dans les territoires sous un contrôle impérial direct. Le décret impérial de 1548 reconnut encore une fois le droit des seigneurs locaux à donner une protection et leur ordonna de s'occuper de la sécurité sur les routes. La protection était aussi accompagnée du devoir de compensation en cas de dommage. Selon le décret impérial de 1548, au cas où un voyageur était attaqué, on devait faire sonner les cloches et le seigneur des lieux et ses vassaux devaient se hâter à l'aide de la victime et arrêter le coupable.

Le transport des marchandises, des personnes et du courrier était de même sujet à l'intervention des autorités. Pendant le Moyen Âge, un système de transport s'était déjà développé, capable de servir le commerce de longue distance de sorte que le marchand n'était plus obligé d'accompagner ses marchandises lui-même. Des confréries se constituèrent, en particulier dans des régions alpines difficiles à traverser. Leur rôle consistait à faciliter le transport par un travail collectif et en même temps elles s'assuraient le moyen de gagner de l'argent. L'initiative partit des versants sud des Alpes et mena à la création d'associations particulières en Suisse, au Tyrol, en Bavière et en Souabe. Ces associations furent nommées "Porten" dans la Confédération suisse, alors qu'au Tyrol et sur le versant nord des Alpes, le système était connu comme la "Rod -" ou la "Rottfuhr". Les origines de ce système remontent à la fin du 12e siècle, date à laquelle son existence est attestée dans la région d'Adige entre Rovereto et Bolzano. Le système de la "Rottfuhr" était organisé de façon à ce que non seulement les chevaux mais aussi les porteurs et leurs moyens de transport (luges en hiver, radeaux sur les rivières) fussent changés à chaque étape. Sur les routes utilisées par la Rottfuhr, il y avait des entrepôts de marchandises et des granges à sel, dans lesquels la cargaison était entreposée jusqu'à ce qu'elle puisse être acheminée plus loin. Le transport avec la Rottfuhr prenait un certain temps, et c'est pourquoi il était utile pour les marchands de pouvoir disposer des moyens de transport plus rapides en cas d'urgence. Par conséquent, à partir du 15e siècle, les systèmes de transport d'Adirittura, Tarfis ou Einachs se développaient parallèlement à la Rottfuhr. De même, à Lindau, vers 1500, le transport du blé et du sel était réservé aux gens de la Rottfuhr, alors que celui de marchandises des négociants était exécuté par des transporteurs professionnels rapides.

Contrairement au transport maritime, dans le domaine duquel il y eut, pendant le Siècle des découvertes, d'importants progrès en techniques de construction de bateaux et de navigation, seules de modestes améliorations furent accomplies dans la circulation par voie terrestre. Le chariot à quatre roues existait probablement depuis le 13e siècle, mais ce n'était qu'à la fin du 14e que les roues lourdes et compactes furent remplacées par des roues légères à rayons. D'abord utilisés en Italie, carrosses et voitures se répandaient. A l'origine, ils étaient solidement attachés aux axes des roues, mais plus tard, pour amortir les chocs, on les fixa au train de la voiture. A partir de la fin du 16e siècle, ces véhicules furent pourvus de fenêtres. Quant aux harnais, il y eut des progrès importants. L'animal ne tirait plus le véhicule à partir du cou, mais à partir des épaules. Cela augmentait la force de traction par 3,6. Le système de freinage pour les véhicules de transport était au début très simple, constitué par un bâton (une botte de brindilles ou bâtons) mis entre les roues. Ce n'était que vers 1700 que des chaînes de fer, des freins sabot et des freins à vis commencèrent à être utilisés.

A cette époque, il était possible de voyager confortablement si l'on en avait les moyens. Les hommes solides voyageaient comme avant à pied ou à cheval, et quelques charretiers malins avaient déjà commencé à travailler comme agents de voyage. En 1595, par exemple, l'Anglais Fynes Morison a payé 17 couronnes (probablement chacune de 80 Kreuzer) pour le voyage d'Augsbourg à Venise à un charretier qui lui fournissait les chevaux, l'hébergement et la nourriture. A partir de la fin du 15e siècle, tous ceux qui étaient particulièrement pressés pouvaient voyager par le service des postes, c'est-à-dire un service où chevaux et charrettes étaient relayés régulièrement aux

étapes précises (en allemand Poststationen, du latin "positae stationes"). Les premiers systèmes du service postal développés par les villes, l'Etat et des particuliers, surtout pendant le 15e siècle, furent repris par la famille bergamasque de Taxis. En 1490, cette famille mettait en place un réseau postal pour l'Empereur Maximilian d'Habsbourg, bien que celui-ci ne fût systématiquement répandu qu'au cours du 16e siècle.

Tout voyageur avait besoin de se reposer pendant son voyage et de trouver à se loger la nuit ; et s'il tombait malade, il devait être assuré de trouver des soins ainsi qu'un traitement dans un hôpital. A partir du 11e siècle, nous possédons des documents attestant l'existence de tavernes (du latin taberna) en Europe centrale, un peu plus tard qu'en Europe occidentale. Dans des "Livres de Miracles" sont mentionnés des hospitia, dont une partie accueillait des voyageurs contre paiement, parfois en donnant aussi des soins. Cependant, il arrivait plus souvent que les voyageurs se soignaient eux-mêmes. L'établissement d'un droit spécial des hôtes et hôteliers indique que l'industrie hôtelière s'était bien établie et répandue. A partir de la fin du 13e siècle, les auberges devenaient un peu plus confortables, comprenant plusieurs chambres d'hôtes ainsi qu'une salle à manger et de séjour. Chaque auberge avait un nom spécial et l'aubergiste le mettait en exergue au moyen d'une enseigne sur laquelle figurait un aigle, un lion, une étoile, etc. Cependant, on était encore loin de l'hospitalité de l'Allemagne du sud, si vivement décrite par Michel de Montaigne.

Encore une remarque à propos des hôpitaux. Ils soignaient des malades, mais ils accueillait également des voyageurs. Les hôpitaux pour pèlerins ont ici une place particulière. Avec l'augmentation de la circulation des pèlerins à partir de l'an 1000, l'hospitalité des monastères, en particulier des Bénédictins, ne pouvait plus faire face à la demande. Par conséquent, à partir du milieu du 11e siècle jusqu'au début du 12e siècle, plusieurs hôpitaux furent édifiés le long des chemins les plus importants de pèlerinage vers Rome, Jérusalem et Saint-Jacques de Compostelle. Dans les Alpes, l'initiative venait principalement des évêques et des monastères. Ces hôpitaux étaient fréquemment construits près des ponts. Par ailleurs, de nombreux hôpitaux, constituant une catégorie différente, furent construits dans les villes par des citoyens prospères.

IV.

Quelles étaient les routes les plus importantes ? Nous nous bornerons à la région délimitée au nord par la Mer du Nord et la côte baltique de l'Allemagne, à l'ouest par le Rhin, à l'est par la région de l'Oder et de la Bohême, et au sud par les Alpes. La voie Nord-Sud la plus importante passait par la Rhénanie. C'était la route la plus rapide et la moins chère entre les Pays-Bas et l'Italie. Les routes traversant cette région furent préférées en raison de troubles dûs à la Guerre de Cent Ans à l'ouest, qui ravagea d'importantes parties de la France et de la Bourgogne. Au 16e siècle, les guerres entre l'Espagne des Habsbourg et les rois de France eurent un effet semblable, de même que les guerres de religion en France et la guerre de 30 ans. Par conséquent, les routes préférées passaient par la Lorraine et l'Alsace vers Bâle, rejoignant la Lombardie par le passage du Saint-Gothard. En partant des centres de commerce les plus importants aux Pays-Bas, d'abord Bruges, ensuite Anvers, on avait le choix entre un nombre considérable de routes, Aix-la-Chapelle, Cologne

et Trier étant des endroits particulièrement importants en tant que lieux de pèlerinage. Pendant la guerre de Gelder (1542-1543) et lors de la campagne pour l'archevêché de Cologne en 1585, la Rhénanie fut évitée au profit des Ardennes, l'Eifel, l'Hunsrück et la vallée de la Moselle. Les voies de communication via Cologne étaient moins chères simplement à cause de la géographie du terrain, et les routes du nord-ouest allant vers Mayence plus chères en raison des routes à travers la montagne.

La route la plus commode à partir de Cologne et de Mayence était celle qui remontait le long du Rhin en direction de Bâle. En raison des difficultés dues au courant, on préférait la voie terrestre, en particulier celle de la rive gauche où étaient situées les villes anciennes de Worms, Speyer et Strasbourg. Jusqu'aux révoltes aux Pays-Bas, la grande partie de la circulation traversant les Alpes allait en direction de Bâle. Ensuite elle s'est déplacée vers l'est, donnant une plus grande importance aux villes dans le nord des Pays-Bas et en Allemagne du Nord, de Middleburg et Rotterdam à Emden, Bremen, Hambourg et Lübeck. A l'est de l'axe routier du Rhin, le lieu de rassemblement le plus important était Francfort, avec sa foire. A partir de Francfort, de nombreuses routes partaient vers le sud, atteignant les passages alpins par Augsburg, Nuremberg et Ratisbonne, alors que pour ceux qui venaient du Rhin, d'autres routes se rencontraient à Ulm et menaient par Lindau aux cols des Grisons. A partir d'Augsbourg, on prenait la voie supérieure (obere Strasse) vers le sud par le col de Fern et par le Reschen, tandis que la voie inférieure passait par Innsbruck et par le col du Brenner. La voie supérieure prenait son nom d'une partie de la voie passant dans la vallée supérieure d'Inn, alors que Innsbruck, sur la voie inférieure, était située plus bas dans la même vallée.

On pouvait s'engager sur la route de Salzbourg à partir de Nuremberg et Ratisbonne, mais aussi à partir d'Augsbourg et de München. Même si cette dernière était plus longue, elle fut adoptée pendant une période au 16^e siècle, alors qu'au 17^e siècle le transit par le Tyrol avait regagné faveur.

La route menant de la région du Lac de Constance vers Genève, Lyon et qui descendait le long du Rhône était importante, aussi bien pour les commerçants que pour les pèlerins de Saint-Jacques. Elle constituait un lien avec le sud-ouest de la France, région du safran, de la guède et du vin, en même temps qu'elle menait vers l'Espagne de l'est où l'on cultivait également le safran. Cette route était aussi utilisée comme alternative lorsque la voie sur les cols des Grisons, à travers la Lombardie et Gênes et ensuite par la mer, connaissait des troubles ou était obstruée.

L'un des réseaux de routes les plus denses était celui de la région située entre le Rhin et la Weser, en raison de la richesse des villes, du commerce florissant et de circulation intense traversant les Pays-Bas vers la côte et vers l'Allemagne centrale et orientale. Parmi d'importants lieux de rassemblement, on peut citer Dortmund, Soest, Münster et Osnabrück ; à partir de ces villes les routes partaient en éventail vers Brême, Hambourg, Minden, Hameln, Hörter et Kassel. La route la mieux connue était l'Hellweg qui, partant du Rhin, se divisait en deux branches à Paderborn. D'autres destinations à l'Est étaient les villes dans les montagnes Harz, Magdeburg sur Elbe, Erfurt en Thuring, Leipzig et Naumburg avec leurs foires importantes.

Les voies nord-sud les plus fréquentées se rejoignaient à Francfort et Nuremberg ; les principaux points de jonction avant les villes côtières étaient Lünebourg et Braunschweig. Une voie diagonale populaire dans le nord-ouest était la "route flamande" allant des Pays-Bas vers Brême. La "Route des boeufs" venant de Jylland traversait l'Elbe à l'ouest d'Hambourg. Il existait des routes intérieures entre Hambourg et Lübeck en tant qu'alternative à la traversée par les détroits de Belt et Öresund, mais il y avait aussi des voies isthmiques plus au nord qui facilitaient la traversée de la côte ouest vers les ports situés dans les fjords. De même, le long de la côte balte il y avait une route partant de Lübeck à travers Mecklenburg et Pomerania vers Stettin et Danzig. En Allemagne centrale, les villes d'Erfurt, Halle et Leipzig, tout comme Brunswick et Magdeburg étaient des points de jonction pour le commerce venant de l'ouest et du sud et allant vers la Mer du Nord et la Mer Baltique. De plus, elles étaient liées à travers Nuremberg à Prague, Breslau et Francfort sur l'Oder. Les villes ayant des résidences princières, telles que Hannovre, Berlin et Dresde ne commencèrent à devenir plus importantes comme points de jonction dans le réseau routier qu'à partir du 17e siècle.

Quelques remarques brèves à propos de la vitesse et du coût de voyage. Un voyageur faisait environ 30 km par jour, cependant un groupe de cavaliers pouvait atteindre jusqu'à 70-75 km par jour. Même le transport de marchandises, s'il était urgent, pouvait atteindre 50 km par jour. Les carrosses d'Eigenachs mettaient 5-6 semaines à voyager entre Augsbourg et Venise, les marchandises transportées par Rottfuhr 3-4 mois. En 1515, Lukas Rem d'Augsbourg voyagea en 6 jours de Bruxelles à Lech avec le service des postes. Avec son propre cheval, il aurait mis 13 à 14 jours.

Il est difficile de donner une idée définitive en ce qui concerne le coût de voyage. Il variait selon le voyageur, qui pouvait être un vagabond, un pèlerin, un artisan, un jeune noble (ce dernier voyageant généralement en compagnie de son tuteur) ou même un prince ou autre seigneur qui se mettait en route avec une escorte importante. Un artiste-peintre pouvait couvrir en partie ses frais de voyage en acceptant des travaux de commande sur la route, comme le fit Albrecht Dürer pendant son voyage vers les Pays-Bas en 1520-1521. A partir de la fin du Moyen Age s'ajoutait le droit de péage prélevé sur les marchandises par les autorités. Pendant le 16e siècle en particulier, les charretiers augmentaient constamment leurs tarifs. Pour qu'ils aient eux-mêmes une idée du montant des péages, les marchands éditaient des livrets où figuraient les tarifs, qui différaient selon la valeur de la marchandise et de la circulation.

Les voyageurs avaient enfin besoin d'informations sur la route qu'ils allaient prendre. Une carte célèbre fut éditée par Erhart Etzlaub de Nuremberg à l'occasion de l'année sainte 1500. Elle permettait au pèlerin à destination de Rome de trouver son chemin dans un réseau de routes s'étendant en éventail à partir de Nuremberg. Les lieux de pèlerinage étaient indiqués par l'image d'une église. Les bornes furent une autre aide non négligeable, bien que celles-ci disparurent pratiquement au-delà des frontières de l'Empire. Au cours du 16e siècle, on pouvait se procurer des itinéraires imprimés et des guides de voyage, comme celui du docteur bergamasque Gratarolus, qui fut édité à Bâle en 1561 accompagné de conseils médicaux, ou celui de Jörg Gail d'Augsbourg en 1563. Les récits de voyage devenaient de plus en plus fréquents à partir de la fin du 16e siècle sous l'influence de l'humanisme et, au siècle suivant, la littérature de voyage atteignait sa première apogée avec les publications de Martin Zeiller et Matthäus Merian.

BIBLIOGRAPHIE

Fritz VOIGT, Verkehr, 2. Band, 1. und 2. Hälfte, Die Entwicklung des Verkehrswesens, Berlin 1965.

Hermann KELLENBENZ, "Landverkehr, Fluss-und Seeschiffahrt im europäischen Handel (Spätmittelalter-Anfang des 19. Jahrhunderts)", in: Les Grandes voies maritimes dans le monde, XV-XIX siècles. Rapports présentés au XIIe Congrès International des Sciences Historiques par la Commission Internationale d'Histoire Maritime à l'occasion de son VIIe Colloque (Vienne, 29 août - 5 septembre 1965), Bibliothèque Générale de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, VIe Section, Paris, S.E.V.P.E.N. 1965, 65-174.

id, "Verkehr I: Geschichte", in: Handwörterbuch der Wirtschaftswissenschaften (HdWW) V, 1979, 225-238.

id, "Verkehrs-und Nachrichtenwesen", in: Derselbe, Wirtschaft und Gesellschaft Europas 1350-1650 (Handbuch der europäischen Wirtschafts-und Sozialgeschichte Band 3), Stuttgart 1986, 285-303.

id, "Das Verkehrswesen zwischen den deutschen Nord-und Ostseehäfen und dem Mittelmeer im 16. und in der ersten Hälfte des 17. Jahrhunderts," in: Trasporti e sviluppo economico, secoli XIII-XVIII, a cura di Anna Vannini Marx (Istituto Internazionale di Storia Economica F. Datini, Prato, Pubblicazioni-Serie II, Atti delle "Settimane di Studio" e altri convegni 5, Firenze 1986, 99-121.

Hans Conrad PEYER unter Mitarbeit von Elisabeth MÜLLER-LUCKNER (Hg.), "Gastfreundschaft, Taverne und Gasthaus im Mittelalter" (Schriften des Historischen Kollegs, Kolloquien 3), München/Wien 1983.

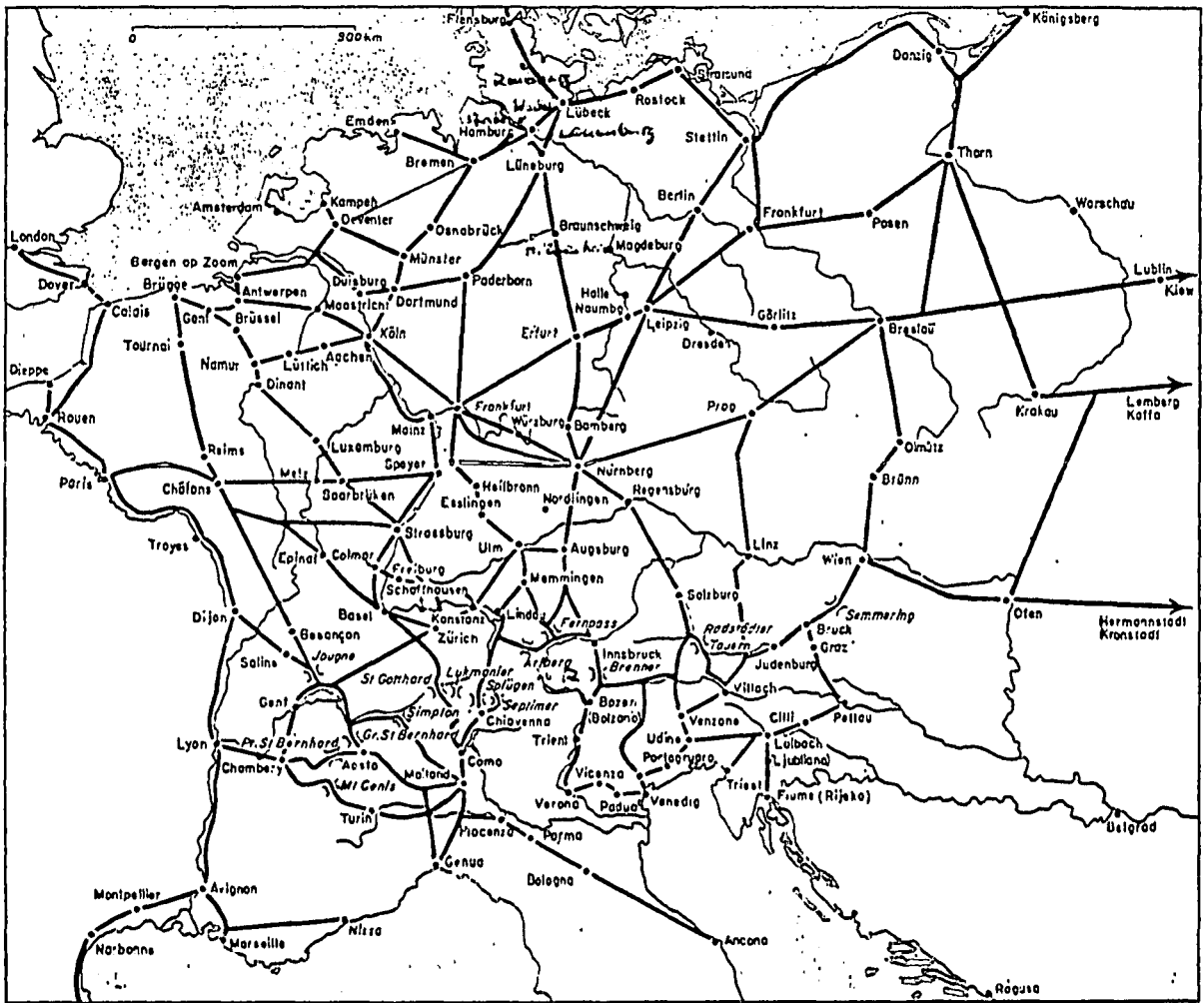
Wallfahrt kennt keine Grenzen, Ausstellung im Bayerischen Nationalmuseum, München, 28. Juni bis 7. Oktober 1984, Redaktion Thomas Raff.

Otto STOLZ, Geschichte des Zollwesens, Verkehrs und Handels in Tirol und Vorarlberg, Innsbruck 1953.

Uta LINDGREN, Alpenübergänge von Bayern nach Italien 1500-1850, München 1986.

id, Alpenübergänge vor 1850. Landkarten-Strassen-Verkehr, in : Beiheft 83 der Vierteljahrschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte, Wiesbaden 1987.

Friedrich BRUNS (t) u. Hugo WECZERKA, Hansische Handelstrassen (Quellen und Darstellungen zur hansischen Geschichte, Neue Folge, Band XIII, Teil 2), Weimar 1967, 35-122.



Wichtige Handelsstrassen zwischen Ost-Nordsee, Adriatischem und Ligurischem Meer.

**L'INVENTAIRE DES VOIES DE COMMUNICATION HISTORIQUES DE LA SUISSE (IVS)
ET SES RELATIONS AVEC LES CHEMINS DE SAINT-JACQUES**

par H.P. SCHNEIDER (Suisse)

L'inventaire des voies de communication historiques de la Suisse (IVS) présente deux points communs avec le thème de ce congrès :

- d'une part, les chemins de pèlerins représentent bien entendu une partie importante du réseau routier historique ;
- d'autre part, le "Programme des itinéraires culturels européens" du Conseil de l'Europe a donné l'impulsion décisive quant à l'idée d'un projet visant à l'élaboration scientifique et la revitalisation d'un chemin de Saint-Jacques en Suisse. Il s'agit de la dénommée "Obere Strasse" de Constance/Rorschach à Genève via Einsiedeln.

Les deux aspects, l'inventaire des voies de communication historiques de la Suisse et l'idée du projet "Obere Strasse", vous sont présentés ci-après :

L'inventaire des voies de communication historiques de la Suisse (IVS)

L'IVS est une institution annexée à l'Institut de Géographie de l'Université de Berne. L'IVS est mandaté depuis 1984 par la Confédération pour l'élaboration d'un inventaire des voies de communication historiques de la Suisse.

Les buts principaux de l'IVS sont :

- l'élaboration de l'inventaire dans l'espace du délai imparti par la Confédération, c'est-à-dire jusqu'en 1995 ;
- une revalorisation aussi vaste que possible des voies de communication historiques en vue d'une protection plus efficace.

L'IVS a été créé en application de la loi fédérale sur la protection de la nature et du paysage, article 5, lequel prescrit que la Confédération procure aux cantons des bases de décision pour l'aménagement du territoire en matière de protection de la nature et du paysage.

En vertu de cette loi fédérale, trois inventaires fédéraux principaux sont actuellement en cours d'élaboration : l'ISOS, Inventaire des sites construits à protéger en Suisse, l'IFP, Inventaire fédéral des paysages, sites et monuments naturels d'importance nationale ainsi que l'IVS, inventaire prenant finalement en considération les éléments linéaires du paysage culturel.

Nous nous servons aussi bien d'informations historiques que géographiques et morphologiques comme bases de l'élaboration scientifique.

Les bases de l'élaboration historique sont d'anciennes cartes et d'anciens plans de différentes époques, des sources iconographiques ainsi que des sources écrites. Parallèlement à l'élaboration historique, il est procédé à une cartographie systématique des traces de voies et d'éléments du paysage routier dans le terrain. Il s'agit en l'occurrence d'un inventaire des voies de communication encore visibles dans le terrain.

Il est nécessaire de distinguer les revêtements des tracés, les formes des chemins, les éléments du paysage routier tels que bornes, croix, anciens péages, chapelles routières, maladières, etc... La synthèse et le produit final de ces travaux consistent en un réseau de voies de communication encore observables dans le terrain et dignes de protection. Un extrait du réseau des routes commerciales du 19^e siècle aux Grisons en donne un bon exemple (ill. 1).

Les voies historiques comme base de l'aménagement du territoire de demain

En considérant cette carte, on constate que nous abandonnons la protection traditionnelle des sites en vigueur en Europe en faveur d'une protection linéaire d'itinéraires entiers.

Outre des éléments du paysage routier isolés (églises, chapelles ou tronçons remarquables du point de vue morphologique), ce sont ainsi des réseaux entiers de voies de communication qui bénéficient d'une telle protection. Quelle est l'importance politique de cette démarche ? Etant donné que l'IVS représente un instrument légal de planification à caractère contraignant pour les autorités fédérales, la totalité des futurs projets de construction routière ou d'améliorations foncières devra tenir compte du réseau historique représentant l'élément structurel déterminant du paysage.

A l'avenir, le nouveau réseau routier devra se justifier du moins théoriquement envers l'ancien réseau et non vice-versa. Cela correspondait en particulier à la pratique Suisse - et je présume même européenne - de l'aménagement du territoire. Il est d'ores et déjà prévisible que nous rencontrerons des oppositions - principalement d'ordre économique - lors de la publication des premières cartes dès 1989.

Deux raisons principales justifient la présentation de cette carte dans le cadre du congrès :

1. La carte comprend les premiers points concrets et directifs au niveau européen quant au processus futur de l'aménagement du territoire visant à prendre davantage en considération le paysage culturel traditionnel. Ceci est d'une certaine importance en vue des efforts déjà entrepris par le Conseil de l'Europe, tant pour les chemins de Saint-Jacques que dans le cadre de la "Campagne européenne pour le monde rural", pour sauvegarder les biens culturels traditionnels.

2. En ce qui concerne les efforts de revitalisation et de protection des chemins de Saint-Jacques et des éléments du paysage routier, on peut s'attendre aux mêmes difficultés qu'avec les voies de communication historiques de la Suisse.

Protection par la revitalisation

Indépendamment des questions juridiques, les voies de communication historiques bénéficient d'une meilleure protection si :

1. elles sont connues (pas de protection sans information) ;
2. elles sont utilisées de façon judicieuse ;
3. elles ont une certaine valeur économique, en particulier touristique.

Nous tentons de prendre en ligne de compte ces trois points en mettant l'accent sur la revitalisation des voies de communication historiques en tant que chemins de randonnée perçus comme autant d'atouts touristiques supplémentaires.

L'exemple du chemin Stockalper au Simplon

La revitalisation de ce sentier du 17e siècle et de tous ses éléments du paysage routier comme chemin de randonnée historique a valeur de contribution pour le "tourisme vert". Le chemin de Stockalper a été désigné, dans le cadre de la "Campagne européenne pour le monde rural" du Conseil de l'Europe, comme "projet de démonstration" par la Suisse (ill. 2).

A partir du palais Stockalper à Brigue, la promenade culturelle nous mène par des tronçons bien conservés en passant par la vieille souste (ancien lieu de transbordement), par des installations minières alpines des temps passés, par différents éléments du paysage routier jusqu'à la souste de Gondo, près de la frontière italienne (ill. 3-5).

Le grand "chemin des Walser" est un projet similaire élaboré par l'"Office National Suisse du Tourisme".

Le projet "Obere Strasse"

Parallèlement, nous essayons d'élaborer ladite "Obere Strasse", chemin de Saint-Jacques de Constance/Rorschach en passant par Einsiedeln vers Genève. Nous poursuivons le but d'inventorier de manière approfondie et scientifique cette voie de communication et de la revitaliser en réalisant un chemin de randonnée historique direct et richement documenté.

Dans le cadre des travaux IVS, nous ne pouvons nous occuper que toutefois de façon restreinte de thèmes scientifiques tels que les chemins de pèlerins : nous essayons d'atteindre ce but par un service de coordination composé d'experts en la matière.

Une première séance de coordination a déjà eu lieu. Nous nous trouvons actuellement au début de ce projet, c'est la raison pour laquelle je restreindrai mes propos à des expériences scientifiques partielles. D'une part je me baserai sur le travail de l'IVS en général et d'autre part sur une procédure scientifique accélérée qu'Heinrich Oberli, un collaborateur de l'IVS, a effectué sur les sections partielles Constance - Rapperswil et Rorschach - Einsiedeln en relation notamment avec un projet d'amélioration foncière menaçant le chemin de Saint-Jacques.

Fonction et structure des chemins de pèlerins

Les expériences se restreignent en particulier aux analyses morphologiques et topographiques du terrain et des résultats peuvent en être déduits concernant la fonction et la structure des chemins de pèlerins. Avant de dire quoi que ce soit sur la fonction ou la structure des chemins du Haut Moyen Age, il est absolument nécessaire de s'imaginer l'état et la genèse des chemins d'autrefois.

Par rapport à la situation suisse, il est permis de faire la constatation suivante, fortement schématisée :

- les chemins n'avaient pour la plupart pas de surface dure, ce qui a eu pour conséquence la formation de chemins creux, typique du plateau et des Préalpes helvétiques ;

- ce phénomène était d'autant plus prononcé que le terrain était raide et le sous-sol tendre.

S'il faisait mauvais temps, les chemins devenaient marécageux, ce qui provoquait de fréquents changements de voies et contribuait à la formation de faisceaux de chemins creux avec plusieurs voies parallèles. A l'époque, la circulation par carosse était rare. Or, il existait une multitude de possibilités de transporter les marchandises à pied. La plupart du temps on recourait aux bêtes de somme ou, chaque fois que cela était possible, on se servait des voies navigables.

L'état des chemins n'était en fait qu'un reflet de l'organisation insuffisante du trafic d'autrefois. Les riverains étaient en premier lieu responsables de l'entretien des routes. Leur devoir, à savoir que l'entretien de la route est à la charge de celui qui l'emprunte le plus souvent, remontait à la prescription romaine de la "collatio viae".

Il n'y a pas que l'état des routes et des chemins qui défavorisait les voyages ; mais également les conditions sociales, économiques et politiques. Il en va ainsi de la sécurité des routes : il est parfaitement imaginable que les chemins creux présentaient des conditions idéales pour les bandits de grand chemin. En outre, il convient de citer les fréquents changements de pouvoir en ce temps là. De plus, il existait une multitude de barrières répertoriées (ainsi que nous pouvons le constater dans un registre des douanes bernoises de 1279 - 1700) un grand nombre d'impôts de diverses natures. Tout ceci rendait les voyages difficiles.

Exemples d'impôts :

- la taxe pour le pontonnage des routes ;
- le péage, le pontonnage, les frais et les indemnités de transport ;
- l'indemnité de route perçue pour les chemins dont les frais d'entretien étaient élevés ;
- les impôts de douane pour les marchandises ;
- les impôts de douane proportionnellement au poids et à la valeur des marchandises.

En résumé, dès lors qu'on prend en considération les conditions de voyage d'autrefois, je présume que ni le bâton ni la sacoche de pèlerin n'ont dû être d'un quelconque secours. Ces constatations sont pour la plupart confirmées par les expériences d'analyse du terrain de Monsieur Oberli à "Obere Strasse" de Constance par Rapperswil à Einsiedeln. On ne peut désigner la structure des chemins de cette époque comme présentant un seul tracé, il s'agit plutôt de plusieurs tracés parallèles.

La question qui se pose quant à la stricte séparation entre fonctions militaires, économiques ou autres est tout aussi difficile à trancher. Les chemins existants servaient à toutes sortes d'usages. Le grand nombre des éléments du paysage routier, comme par exemple les monastères, les auberges et les ponts, représente autant de repères manifestes (ill. 6-10). C'est avec ces considérations d'ordre général, en raison de l'aspect relativement récent et nouveau de nos recherches, que je termine mes propos.

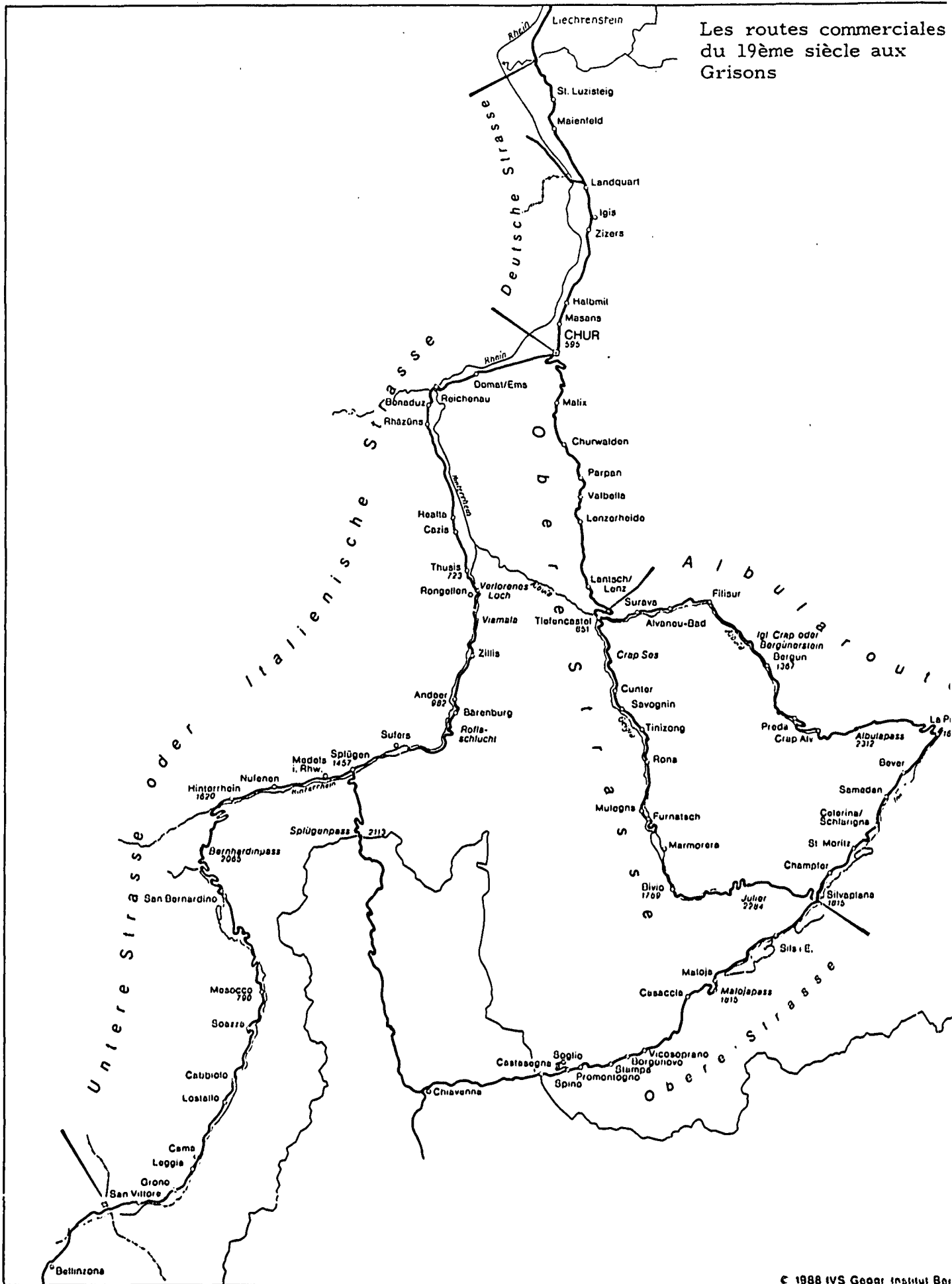
En résumé, je n'irais pour ma part pas aussi loin que Schopenhauer parlant de l'importance du paysage des Chemins de Saint-Jacques, lorsque je dis :

Les chemins de Saint-Jacques ne sont pas tout,
mais sans chemins de Saint-Jacques tout n'est rien...

Je suis malgré tout certain qu'avec l'appui du Conseil de l'Europe les chemins de Saint-Jacques peuvent contribuer de façon déterminante à la sauvegarde des biens culturels européens...

Sur ces propos, je vous souhaite, mes chers pèlerins, un bon voyage vers Saint-Jacques-de-Compostelle à travers une Europe au paysage culturel aussi intact que possible.

Illustration 1 : Les routes commerciales du 19e siècle aux Grisons



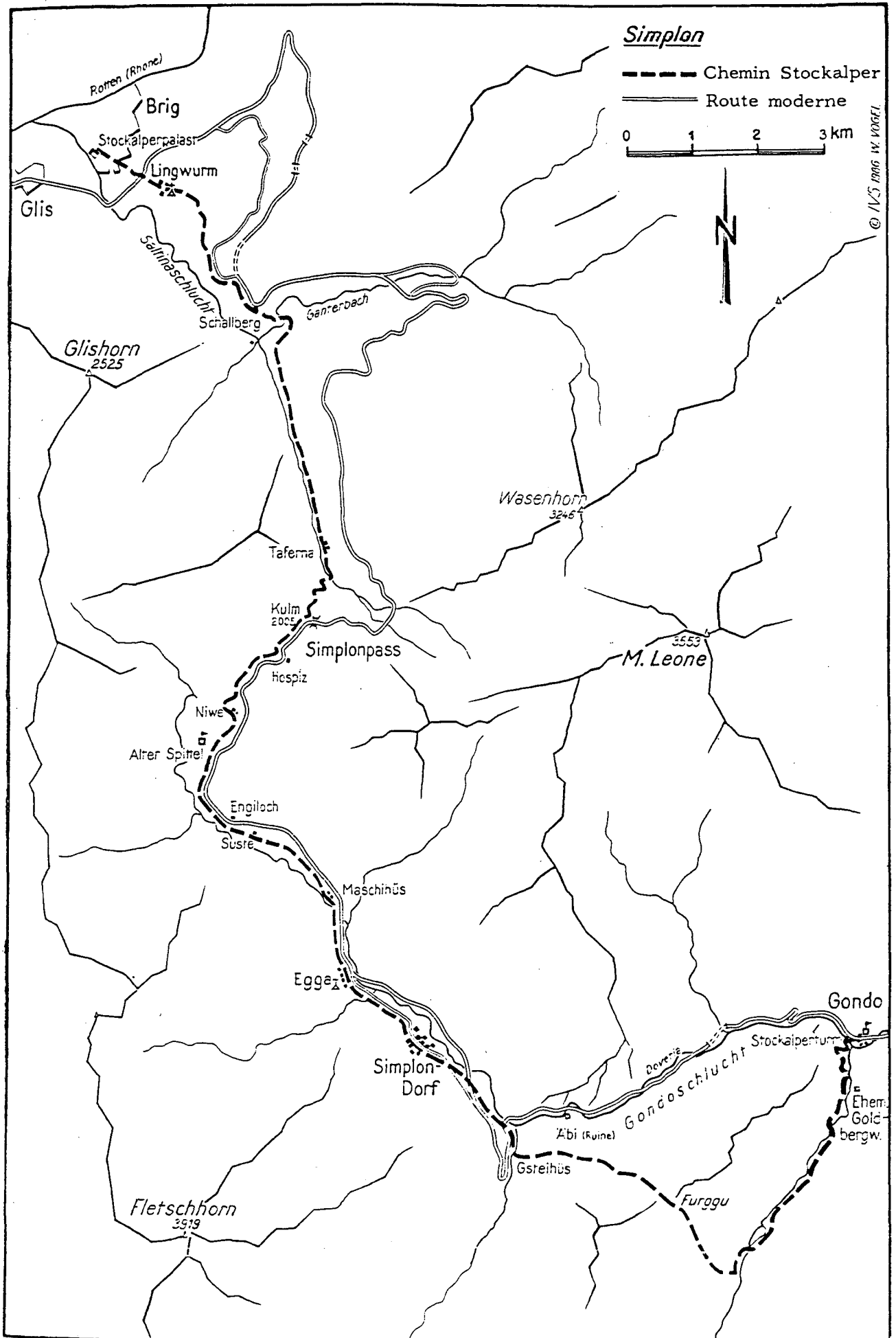


Illustration 2 : Plan du chemin Stockalper



Illustration 3 : La souste du Simplon



Illustration 4 : Des tronçons du sentier Stockalper

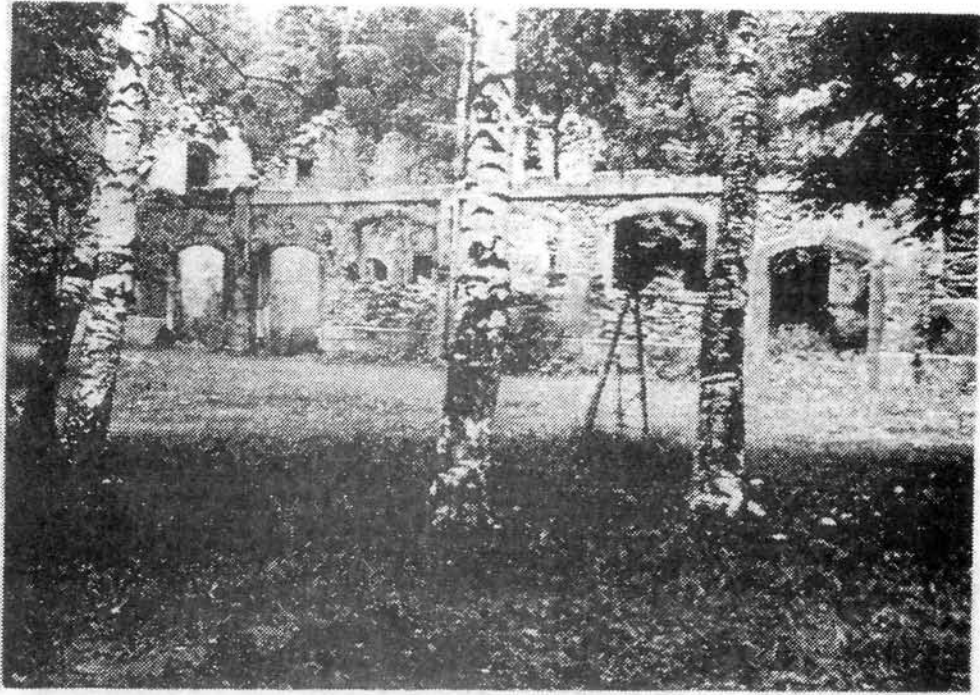


Illustration 5 : Installations minières alpines - ancienne mine d'or

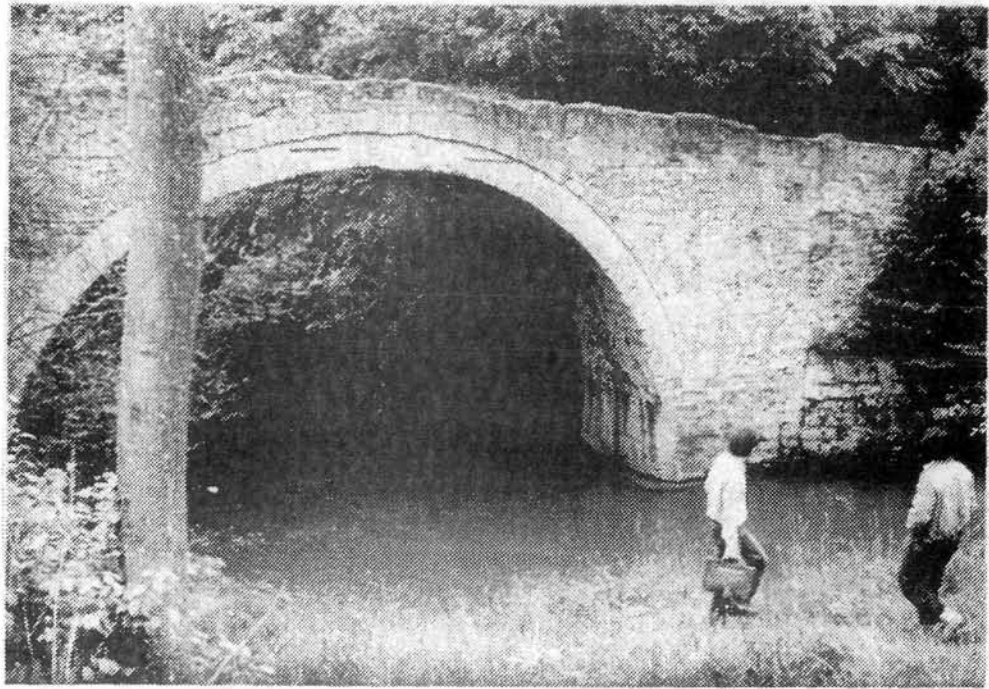


Illustration 6 : Le pont de Sainte Appoline (Fribourg)



Illustration 7 : Le "pont du diable" au col d'Etzel



Illustration 8 : Le monastère de Fischingen
(Thurgovie)



Illustration 9 : Le monastère d'Einsiedeln



Illustration 10 : Une statue de Saint-Jacques
à Altendorf

CHEMINS ET TRACES DES PÈLERINS DE SAINT-JACQUES DANS LA HAUTE-RHÉNANIE

par Hedwig RÖCKELEIN / Gottfried WENDLING
(République Fédérale d'Allemagne)

Entouré par les sommets de la Forêt-Noire et des Vosges, la Haute-Rhénanie s'étend le long du Rhin entre Bâle et Rastatt. Aujourd'hui divisée par des frontières politiques entre trois pays - la Suisse, la France et l'Allemagne -, cette région constituait un ensemble du point de vue politique, économique et religieux jusqu'à la fin du 17^e siècle.

Les chemins

Dans la direction nord-sud, il y avait plusieurs routes romaines qui étaient encore partiellement utilisées au Moyen Age. Le long des versants des Vosges, la route la plus à l'ouest menait directement à la porte de Bourgogne, à la ligne Belfort-Lyon. Une route romaine directe, évitant les habitations entre Strasbourg et Bâle, se déplaçait au Moyen Age en faveur des agglomérations comme Sélestat, Colmar et Mulhouse.

Les communications vers l'est par la Forêt-Noire :

1. Fribourg - "Höllental" - Hüfingen - Donaueschingen.
2. Strasbourg - Offenburg - Vallée de la Kinzig - Villingen.
3. Strasbourg - Durlach - Bruchsal - Cannstadt.

Ces communications existaient dès l'époque romaine. L'artère la plus importante passait par Bruchsal en contournant la Forêt-Noire. Au Moyen Age, la voie Strasbourg - Oppenau - Kniebis - Freudenstadt n'était pas encore praticable.

Les routes menant de la vallée du Rhin vers l'ouest :

1. Strasbourg - Saverne - Lunéville - Saint Nicolas de Port - Nancy.
2. Sélestat - Sainte-Marie-aux-Mines - Saint Dié.
3. Colmar - Kaysersberg - Col du Bonhomme - Saint Dié.

Derrière le Col du Bonhomme, il y avait une bifurcation vers le sud-ouest par Gérardmer - Remiremont. Le chemin le plus favorable vers le sud-ouest était sans aucun doute l'ancienne voie romaine par la porte de Bourgogne, en évitant tous les cols des Vosges.

Au Moyen Age, on ne pouvait traverser le Rhin que par les ponts à Bâle, Vieux-Brisach et Strasbourg. Entre ces ponts, on utilisait des gués et des bacs. D'autre part, le fleuve représentait "une route", utilisée par exemple par de nombreux groupes de pèlerins au retour de Rome.

Les récits des pèlerins médiévaux nous montrent que les pèlerins suivaient principalement les grandes voies commerciales. Certaines raisons les entraînaient à s'en écarter :

- a. des circonstances extérieures, comme par exemple des guerres, des maladies, des inondations ;
- b. le motif de visiter certains sanctuaires à l'écart des grandes artères (par exemple : Einsiedeln, Thann, le Mont-Sainte-Odile).

Les gîtes

La plupart des pèlerins étaient à la merci des institutions charitables des communautés monastiques, plus tard aussi de celles des villes. Depuis le Haut Moyen Age déjà, les Bénédictins logeaient des étrangers et des pèlerins ; cela faisait partie de leurs actes de charité. Quelquefois, l'auberge ne se trouvait pas directement à côté du cloître mais un peu plus loin au bord de la route (par exemple, à Eschau). Souvent ces auberges monastiques ont été remplacées par des "Elendenherbergen" des villes (par exemple, à Sélestat et à Strasbourg).

Les ordres nouveaux du 12e et 13e siècles reprenaient la tradition de l'hébergement des étrangers et des pèlerins, par exemple les Franciscains sur le Kniebis, les chanoines de Saint-Augustin à Truttenhausen près du Mont-Sainte-Odile et à Saint-Arbogast à Strasbourg, l'ordre de Saint-Antoine à Isenheim. C'est à Haguenau que nous trouvons une auberge dédiée à Saint-Jacques (1374). Dans cette "Elendenherberge", on accueillait tous les pèlerins et tous les étrangers. L'hôpital Saint-Martin à Haguenau n'accueillait par contre pas de pèlerins, bien que l'église de l'hôpital possédât un autel dédié à Saint-Jacques. Les sources mentionnent l'existence d'un hôpital Saint-Jacques déjà en 1222 à Urloffen, près de Renchen, dans le pays de Bade, dont les vestiges se perdent pourtant aussitôt dans l'obscur. On ne sait rien de précis sur sa fonction.

Qu'un hôpital ou une auberge soient dédiés à un saint particulier ne dit rien sur leur fonction, qui ne peut être éclaircie que par les sources écrites pour chaque cas particulier. Les auberges - également celles qui étaient dédiées à Saint-Jacques - accueillait, du moins dans la Haute-Rhénanie, non seulement les pèlerins de Saint-Jacques mais tous les pèlerins et tous les étrangers pauvres de passage.

Les confréries

Parmi les confréries de Saint-Jacques - il y en avait 12 dans la Haute-Rhénanie - les 5 suivantes peuvent être étudiées à partir de documents : Waldshut (1513), Bâle, Saint-Jacques-sur-la-Birs (15e siècle), Bâle, Saint-Léonard (1480-1525), Kaysersberg (1494) et Strasbourg (1484-1525).

C'était l'autel de Saint-Jacques dans l'église paroissiale qui a donné le nom à la confrérie des cordonniers de Waldshut. Elle était ouverte à tout le monde et servait au salut de l'âme de ses propres membres. Elle n'avait aucun rapport avec le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle.

Il en est de même de la confrérie de Saint-Jacques de Kaysersberg. Bien qu'il existe d'autres indices révélant l'existence des pèlerins, elle n'avait aucun rapport avec les pèlerins.

La confrérie bâloise de Saint-Jacques-sur-la-Birs est une organisation de pensionnaires d'un hospice d'incurables, tous des bourgeois bâlois. La dédicace a été adoptée de la chapelle Saint-Jacques située tout près. En ce qui concerne la confrérie de Saint-Jacques et de Saint-Léonard à Bâle - sur laquelle il existe beaucoup de documents - il n'y a, à notre connaissance, pas de rapports avec le pèlerinage de Saint-Jacques, bien que les documents iconographiques représentent l'apôtre comme pèlerin.

Dans les documents de la confrérie strasbourgeoise, nous rencontrons pour la première fois des prescriptions concernant les pèlerins. Ici, le président de la confrérie a sans doute effectué le pèlerinage à Saint-Jacques. Mais ce règlement ne valait que pour lui, non pas pour les autres "Achter" du comité directeur et des membres simples de la confrérie. Ici encore, le secours des pèlerins de passage ne faisait pas partie des objectifs de la confrérie. Les aumônes qu'elle mettait à la disposition des pèlerins étaient d'ailleurs minimes.

Résumé

Selon les informations que nous possédons actuellement, les confréries de Saint-Jacques que nous connaissons dans la Haute-Rhénanie étaient des associations qui avaient pour objectif la prière et la mémoire des morts. Bref, il ne s'agissait pas des confréries des pèlerins de Saint-Jacques pour les pèlerins de Saint-Jacques. Voilà pourquoi nous devons répondre négativement - du moins en ce qui concerne la Haute-Rhénanie - à la question sur l'importance des confréries de Saint-Jacques pour le pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle.

En ce qui concerne les auberges de pèlerins, le tableau est similaire. Bien sûr, dans toutes les villes et villages assez grands, il y avait des possibilités de passer la nuit dans les auberges pour des étrangers pauvres, des voyageurs de passage et des pèlerins. Ces auberges se trouvaient également le long des routes de communication - la plupart entretenues par les institutions religieuses. Aucune de ces auberges n'était réservée exclusivement aux pèlerins de Saint-Jacques. Dans la Haute-Rhénanie, il n'y avait pas d'infrastructure spéciale pour eux - comme on peut démontrer. Mais, une telle infrastructure, est-ce qu'elle était vraiment nécessaire ? Et surtout, la grande foule des pèlerins de Saint-Jacques, est-ce qu'elle existait, ici, en Haute-Rhénanie ? Ou bien, les pèlerins de Saint-Jacques n'étaient-ils pas seulement une partie de cette foule immense qui peuplait les routes : marchands venant de près et de loin, des mendiants et de la canaille, des voyageurs nobles, des paysans qui se dirigeaient peut-être vers un marché, des lansquenets et des moines ambulants, des gens en fuite devant les guerres ou devant la peste, des criminels bannis et - des pèlerins. Des pèlerins qui s'orientaient vers les lieux de pèlerinage les plus divers ou qui rentraient - et parmi eux : des pèlerins de Saint-Jacques, un groupe entre beaucoup d'autres.

Jusqu'ici, dans la Haute-Rhénanie, nous n'avons pas trouvé de preuves justifiant un nombre remarquablement important de pèlerins du pays ou de passage - ni dans les documents ni (par exemple) dans les chroniques diverses.

Bien sûr, dans cette région, nous avons beaucoup d'indices relatifs au culte de Saint-Jacques, soit des églises ou des autels, des statues, des croix, des noms de lieux ou de chemins. Cependant, ce sont des signes du culte de Saint-Jacques en général et non pas des indications des routes de pèlerinage. Chemins de pèlerinage de Saint-Jacques, ce nom est réservé aux routes du Moyen Age ou des temps modernes, dont la fonction est étroitement liée au culte de Saint-Jacques ou au pèlerinage de Saint-Jacques. Du moins dans la région de la Haute-Rhénanie, de telles routes n'existent pas.

Voilà la raison pour laquelle nous restons sceptiques envers le projet du Conseil de l'Europe intitulé "Chemins de Saint-Jacques. Itinéraire culturel européen". La tendance d'interpréter tout indice du culte de Saint-Jacques comme preuve d'un chemin de pèlerinage nous semble être trop exagérée. Il serait bien plus ingénieux d'inclure de la même manière tous les domaines du culte de Saint-Jacques et, là où il est encore possible, de les protéger et entretenir comme monuments historiques. Cet objectif devrait absolument impliquer la conservation des anciens tronçons du chemin - comme on essaie déjà de le faire en Suisse. Par contre, un réseau européen de prétendues routes de Saint-Jacques nous semble plutôt être un camouflage des données, différentes selon la région et les époques historiques.

Le "camino francés" espagnol dans sa singularité ne peut pas être reproduit et ce qui devient finalement - à Saint-Jacques de Compostelle - un fleuve large s'est alimenté à beaucoup de petites sources. Chacune de ces sources : un pèlerin avec son propre chemin, partant de sa maison et y retournant, si cela plaisait à Dieu. Un pèlerin avec ses espérances, ses aventures et ses expériences, avec sa religiosité et sa spiritualité - ce pèlerin, le vrai protagoniste de l'échange culturelle en Europe, risque de se perdre dans la recherche des routes de Saint-Jacques.

DU NOUVEAU SUR LE "GUIDE DU PÈLERIN DES CHEMINS DE SAINT-JACQUES"

par André de MANDACH (Suisse)

L'évolution du Guide du pèlerin de Saint-Jacques au cours du XIIe siècle n'a pas jusqu'ici réussi à mobiliser les enthousiasmes. Or seule une optique interdisciplinaire et européenne permet de s'imprégner du macrocosme jacquaire. Il importe d'appréhender pour ce faire les microcosmes successifs. Quatre questions s'imposent :

- I. L'évolution du Guide est-elle jalonnée de quatre étapes ?
- II. L'existence de ces étapes peut-elle se prouver par l'étude des variantes ?
- III. La quatrième étape, celle de 1159 - 1164 à la cathédrale de Compostelle, offre-t-elle quatre interpolations, dont deux majeures, sur Saint-Gilles du Gard et Vézelay ? En outre, le troisième chemin de Saint-Jacques a-t-il été prolongé jusqu'à Vézelay, alors qu'il se termine à Périgueux aux étapes précédentes ?
- IV. Quelles sont les conséquences entraînées par les divers développements du Guide (histoire de l'art, danse et liturgie) ?

Il importe de faire appel à toute l'attention requise pour s'atteler à ces problèmes essentiels.

Pour ménager un peu le "suspense", nous ne lèverons qu'ultérieurement le voile sur les découvertes de nos derniers chapitres.

I. LES QUATRE ETAPES DU LIVRE DE SAINT-JACQUES

1. Première étape. Le "Livre de Saint-Jacques" A, antérieur à 1139.

Ce "Livre de Saint-Jacques" comprend :

- a. Epître attribuée à Calixte II
- b. Miracles de saint Jacques
- c. Translation de saint Jacques
- d. La libération de l'Espagne par Charlemagne et Roland ordonnée par saint Jacques (Chronique attribuée à Turpin)
- e. Appendice 'C' de cette Chronique

Cette étape offre l'état le plus ancien 'A' du Pseudo-Turpin et ne conserve pas le moindre vestige d'un Guide du pèlerin (1).

2. Deuxième étape. 1139. Vézelay-Compostelle. Aimeri Picaud : deuxième édition du "Livre de Saint-Jacques"

Outre les parties a. et c. précitées et une version remaniée 'D', plus e. du Turpin, ce livre jacquaire comprend quatre ajouts :

- f. Les mausolées des saints martyrs du IIIe siècle
Les quatre routes du Midi et de Tours

- g. Passion de saint Eutrope de Saintes (4e route)
- h. Trois hymnes jacquaires par Aimeri Picaud
- i. Bulle d'Innocent II. Vézelay. 1139
Sauf-conduit pour Picaud : les huit textes précédents sont authentiques.

Soulignons que f. est le seul Guide du pèlerin jacquaire à avoir été diffusé en dehors de l'Ibérie (2).

- 3. Troisième étape. 1154 environ (?). Compostelle - Alcobaca. Troisième édition du "Livre de Saint-Jacques"

Seul le ms. Lisbonne, B.N., Alcobaca 334, nous conserve cet état de l'ouvrage jacquaire de Compostelle, aux fol. 106 v. - 219 r. Inédit, une édition est en préparation par Hans-Wilhelm Klein et nous-même. Cinq textes supplémentaires s'y trouvent ajoutés. Il comprend de nouvelles variantes du Turpin (d.) et du Guide (g.) qui conditionneront la Quatrième étape (3).

- 4. Quatrième étape. 1158 - 1164. Version 'HA' de Compostelle. Quatrième édition.

Cette étape nous est rendue aussi intégralement dans un seul manuscrit, le Livre de Saint-Jacques, conservé aux archives de la cathédrale de Compostelle. Entre 1157, la mort d'Alphonse VII "el Emperador" et 1164, un rédacteur, appelé aujourd'hui HA (Hämel-A) a réorganisé et copié les textes épars de son modèle, qui devait être semblable au texte de l'Alcobaca. HA a forgé les cinq livres suivants:

- I. Office
- II. Les Miracles
- III. La Translation
- IV. La Chronique de Charlemagne et de Roland (Pseudo-Turpin)
- V. Le Guide du pèlerin

Supplément (textes hétéroclites non copiés par HA). L'espace qui nous est alloué ici ne nous permet pas de reproduire la table des matières (4).

Le Guide du pèlerin de la Quatrième étape

C'est un conglomérat hétéroclite concocté par HA de Compostelle vers 1164.

- A. Introduction. L'accent est mis sur les tronçons espagnols et celui de Tours

Ch. 1 - 6. Les tronçons. Les étapes. Les cours d'eau favorables et défavorables.

- B. Les quatre routes jacquaires françaises

Ch. 7 : les bons (Poitevins) et les méchants (Gascons, Basques).

Ch. 8a : développement de f. Les mausolées, avec prolongation de la route III de Périgueux à Vézelay (4 interpolations).

Ch. 8b : g. Passion de Saint-Eutrope de Saintes.

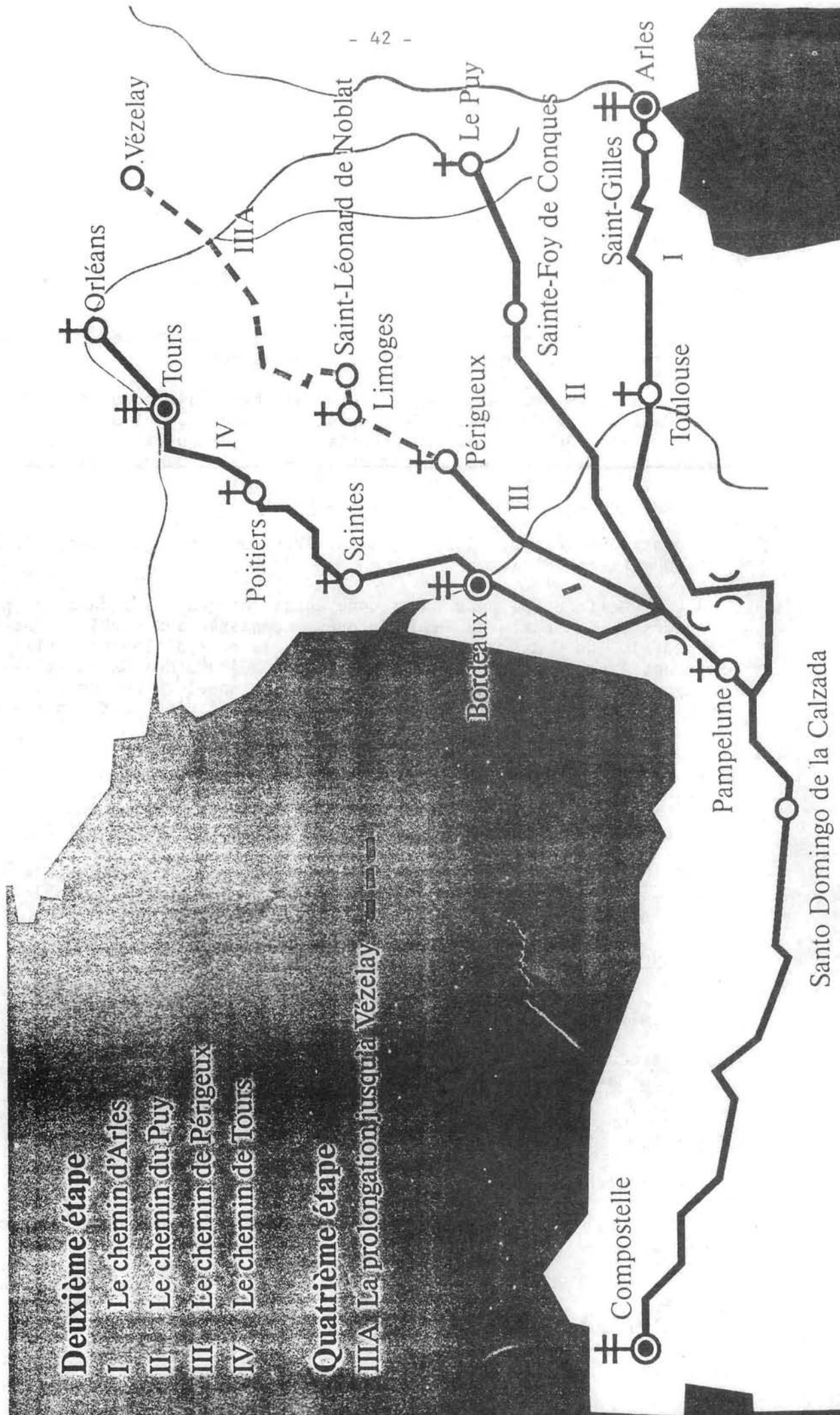
LA PROLONGATION IIIA DES CHEMINS DE SAINT-JACQUES

Deuxième étape

- I Le chemin d'Arles
- II Le chemin du Puy
- III Le chemin de Périgeux
- IV Le chemin de Tours

Quatrième étape

- III A La prolongation jusqu'à Vézelay



C. Compostelle : les chanoines, la basilique, sauf-conduit des pèlerins

Ch. 9 - 11.

La partie inaugurale A représente le quart du Guide, le reste se partageant entre les parties B et C à parts égales. Ce Guide est un "musée", dont les pièces ont chacune leur propre date de naissance et leur propre rédacteur. Seule la partie B est attestée avant les années soixante du XIIe siècle - date de la Deuxième étape de Picaud-Vézelay. Si elle était l'oeuvre d'Aimeri Picaud, un Poitevin, prêtre à Saint-Père sous Vézelay, il serait curieux que le tronçon III du texte de 1139 ne mène que jusqu'à Périgueux (et non pas à Vézelay, comme le fait le texte de HA, de vingt ans au moins son cadet !).

Le rédacteur HA a eu l'imprudence d'attribuer l'Avant-Propos du Guide HA intégralement au Pape Calixte II (1119-1124). Divers autres récits sont imputés à Calixte II, à son chancelier Aimeric (en fonction de 1123 à 1141, sous divers papes), ou aux deux conjointement. Herbers cite à ce propos l'abbé Pierre David, qui considère ces attributions comme des ajouts du rédacteur final (HA), qui n'ignorait pas l'importance de ces personnages pour l'évêché/archevêché de Compostelle (5).

Il serait absurde de vouloir prêter ce Guide HA si hétérogène à un seul auteur ! L'attribuer dans son intégralité à la plume du bon prêtre Aimeri Picaud serait encore plus imprudent.

Il est regrettable que personne n'ait interrogé les manuscrits 'D' et 'Alcobaça' qui en diraient long sur ceux qui ont forgé leurs amendements. Ainsi, nombre d'érudits se sont laissés prendre au piège et ont opté pour le prêtre Picaud, qui a cheminé vers Compostelle avec sa compagne Flandrine (FLANDRENSIS) dans les années 1139/1140. L'étude du Livre de Saint-Jacques HA de Compostelle et de son t. V., le "musée" du Guide s'avère une véritable pochette surprise !

L'évolution générale du Livre de Saint-Jacques est donc jalonnée de quatre étapes. La première est constituée par les textes gravitant autour du Pseudo-Turpin (avant 1139), la deuxième consiste en la version D-Vézelay-Picaud (1139), la troisième en la version D200-Alcobaça (1154 environ) et la quatrième en HA-Compostelle (1158-1164). Il importe de recenser les modifications apportées au texte primitif. Il faut donc interroger les variantes et les interpolations qui en disent long sur ceux qui les ont suscitées.

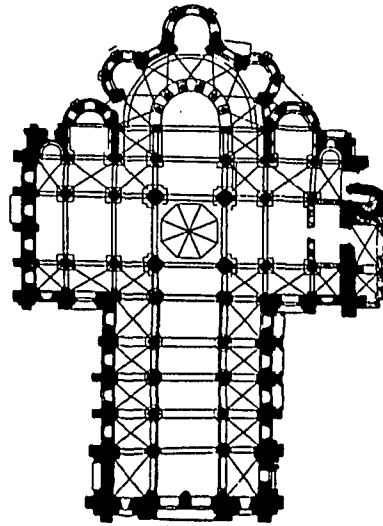
II. L'EVOLUTION DES VARIANTES

Un tableau sur sept colonnes déploie les variantes. La première nous sert à indiquer le numéro d'ordre, la deuxième et la troisième nous permettent de localiser le passage en jeu dans les mss. d'Alcobaça et de Compostelle. Dans les colonnes 4 - 6, nous offrons les variantes des 2e - 4e étapes ; enfin, dans la septième colonne, nous ajoutons notre commentaire. Une reproduction de ce tableau excéderait les limites de cette étude. Qu'il nous soit seulement permis de signaler que les erreurs des troisième et quatrième étapes et de leur ajouts sont manifestes (6).

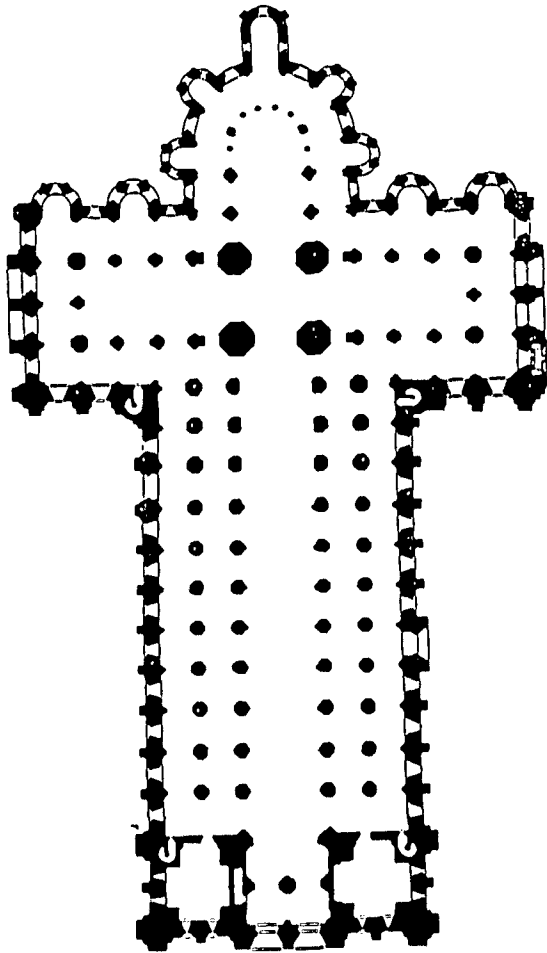
III. LES QUATRE INTERPOLATIONS DE LA QUATRIEME ETAPE

Les quatre interpolations de HA au texte traditionnel (f.) ont trait aux deux chefs-d'oeuvre de la nouvelle vague de l'art roman, Saint-Gilles et Vézelay, ainsi qu'à Bordeaux et à Santo Domingo de la

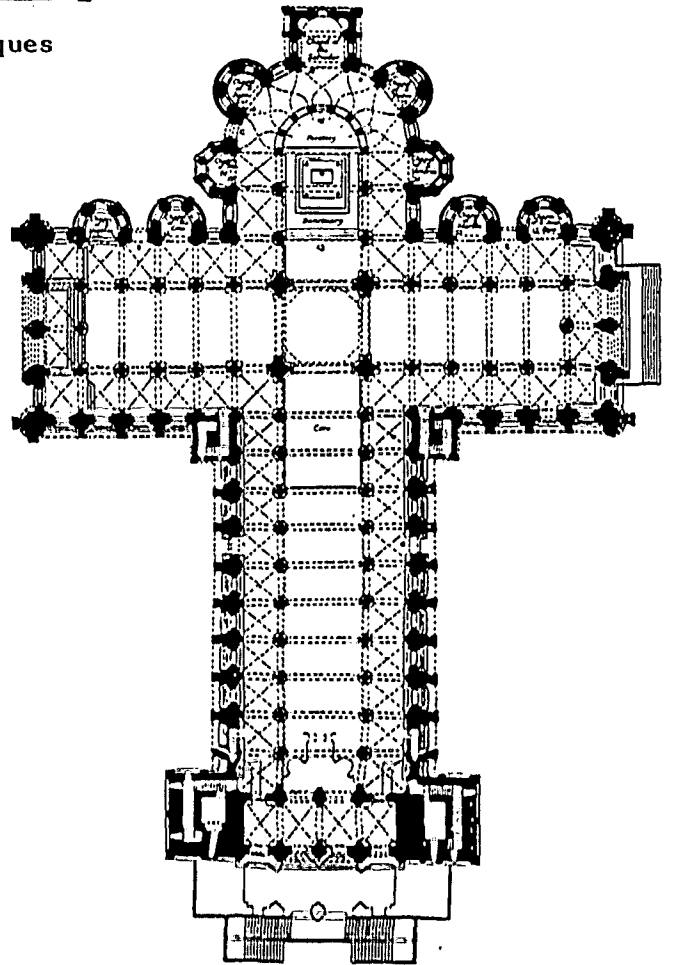
PREMIERE GENERATION



Conques

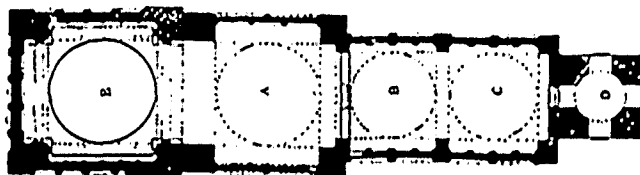


Toulouse



Compostelle

DEUXIEME GENERATION



Périgueux

Calzada. Les deux premières sont importantes, les deux dernières succinctes. Nous avons recours ici à l'édition Vielliard pour nos références :

- A. Saint-Gilles du Gard, 36.28 - 46.14
- B. Vézelay et Saint-Léonard de Noblat, 50.17 - 56.16
- C. Saint-Seurin de Bordeaux, 80.3 - 80.5 (18 mots)
- D. Santo Domingo de la Calzada, 80.15 - 80.17 (22 mots)

Alors que le petit Guide du pèlerin (f.) suivait immédiatement le Pseudo-Turpin et sa description de Saint-Seurin de Bordeaux, le ch. 8a du nouveau Guide du pèlerin du Livre V en est très éloigné. Il s'avérait donc nécessaire de compléter ce nouveau Guide en y insérant un bref rappel du relais de pèlerinage de la métropole bordelaise.

Lors de la rédaction du petit guide du pèlerin (f.), l'église de Santo Domingo de la Calzada était encore mal connue. Ce saint Dominicus avait construit en 1076 pour Alphonse VI un pont et un petit tronçon du chemin de Saint-Jacques en Navarre occidentale. Le souverain venait alors de s'engager dans l'occupation castillane de cette région, située entre Nájera et Burgos. Mais il fallut attendre 1106 pour que la première petite église y soit consacrée, par l'évêque de Calahorra-Nájera. Vers 1160, le prestige du saint, constructeur du chemin, s'accrut considérablement. Vers 1160/1164, il était nécessaire d'actualiser le Guide (7).

A. Saint-Gilles du Gard

L'interpolation sur Saint-Gilles se compose de trois parties :

- a. La vie de saint Gilles, le miracle que Dieu fit pour lui et pour Charlemagne, pardonnant le péché d'inceste de l'empereur avec sa soeur (engendrement de Roland) : 36.28 - 40.16.
- b. La châsse du saint, description détaillée de cette merveille de l'art roman du milieu du XIIe siècle environ : 40.16 - 46.5
- c. Tirades contre divers "ennemis", attaques fielleuses contre les Hongrois, Chamalières (Haute-Loire), Sainte-Seine (diocèse de Dijon), le Cotentin et Cambrai : 46.5 - 46.14.

Cette interpolation tient compte de la construction, vers le milieu du XIIe siècle, de l'admirable abbatale de Saint-Gilles avec sa crypte majestueuse, le "dernier cri" de l'art roman (8).

B. Vézelay et Saint-Léonard de Noblat

Cette interpolation est la plus importante. Elle prolonge le troisième chemin de Compostelle de Périgueux à Saint-Léonard de Noblat et Vézelay.

- a. Elle insère d'abord une description de l'abbatale de Vézelay et évoque la translation du corps de sainte Marie-Madeleine par Badilon d'Aix-en-Provence à Vézelay, 50.17 - 52.13.
- b. Cette seconde partie met en lumière l'abbaye de Saint-Léonard de Noblat, sur la route jacquaire de Périgueux à Vézelay, et lance des insinuations perfides contre l'abbaye de Saint-Léonard

de Corbigny (Nièvre). Les moines de Corbigny se seraient emparés des reliques de saint Léonard afin d'attirer les pèlerins dans leur monastère.

L'ajout du récit sur Vézelay a ses raisons historiques.

L'abbatiale de Vézelay a été la proie des flammes en 1120. En 1132, les autels d'une nouvelle église sont consacrés, mais la construction et l'exécution des sculptures se poursuivent au-delà des années 50 du XIIe siècle (9). En 1139, il est donc prématuré de mettre en valeur ce centre de pèlerinage. Vers 1160 en revanche, la description de ce dernier-né de la nouvelle vague de l'art roman s'impose.

De même, Saint-Léonard de Corbigny n'est, jusque vers 1120, qu'un simple prieuré de l'abbaye carolingienne de Flavigny. Il devient par la suite une abbaye indépendante et s'approprie ultérieurement les reliques de saint Léonard. Ce n'est qu'à la longue que son succès encourt des sanctions. Les dernières tendances artistiques, les propos empoisonnés des interpolations constituent des éléments nouveaux du Guide, composantes étrangères aux premières étapes de ce texte.

Quelle est la portée de ces interpolations sur l'histoire de l'art, le théâtre et la liturgie ? La réponse mérite d'être ébauchée.

IV. LES TROIS GENERATIONS DES GRANDS CENTRES DE PÈLERINAGE

Barral y Altet et Gaborit-Chopin ont mis en évidence l'existence de trois générations de grandes églises romanes.

A. La première génération

La première génération est née entre 1060 et 1080 sur les routes jacquaires : Saint-Martin de Tours, Saint-Martial de Limoges, Sainte-Foy de Conques, Saint-Sernin de Toulouse et Saint-Jacques de Compostelle. Tous ces sanctuaires offrent trois ou cinq nefs, des tours à la façade et surtout un déambulatoire. Celui-ci s'appelait carole jusqu'au XIXe siècle et pouvait servir aux processions ou aux danses liturgiques "en tresse", appelées précisément "caroles". De plus amples détails ayant trait à Saint-Riquier (Centula) et à Sainte-Foy de Conques sont fournis dans nos publications de 1979 et 1985, et dans celle de Robert Lafont de 1987 (cf. bibliographie). Une nouvelle représentation de la "tresse" de Sainte-Foy de Conques sera donnée sur les chemins jacquaires par une troupe de Barcelone mise sur pied par Robert Lafont (Montpellier) en 1989 (10).

B. La deuxième génération

La deuxième génération naît peu avant ou après la Première Croisade, sous l'impulsion d'Urbain II. Elle ne présente qu'une seule nef très large, avec des coupes de style vénitien, byzantin ou oriental : Pampelune, Périgueux, Le Puy. Cluny III, financé en particulier par Alphonse VI, procède du même type (11).

C. La troisième génération

C'est en Bourgogne et notamment à Vézelay qu'est apparue la troisième génération, d'un esprit contraire : Anzy-le-Duc. Au lieu de la verticale, c'est l'horizontale qui prévaut (12).

Les deux premières étapes du Guide du pèlerin de Saint-Jacques concourent à faire percevoir une optique unitaire du point de vue historique, architectural, liturgique et chorégraphique. La troisième étape élargit ce cadre en introduisant, vers 1160, la troisième génération, un "musée" hétéroclite concocté par le compilateur tardif HA.

Une approche interdisciplinaire de ces trois générations nous invite à une extraordinaire promenade à travers l'espace et le temps, à travers ces sanctuaires, ces lieux symboliques qui, de siècles en siècles, ont contribué à donner aux chemins jacquaires leur profil.

NOTES

1. Mandach 1961, 91-99, 364-369; Mandach 1990, ch. V.
2. Mandach 1961, 106-126, 373-376, surtout 373; Mandach 1969, 811-837, g) Passion de saint Eutrope de Saintes: Mandach 1970, 62-69. A. Le toponyme Elle-poselle dérive du latin ILLA-PULCELLA (Sainte Eustelle).
3. Mandach 1961, 301, 378.
4. Whitehill 1944; Hämel 1965; Herbers 1984; Klein 1986; Herbers 1986; Vielliard 1938; Romero de Lecea 1971. Plusieurs feuillets de HA ont été remplacés par des feuillets copiés par un autre rédacteur, Herbers 1986, 19 n° 2, 98 n° 72, 103 n° 93, 124 n° 193, 127 n° 211.
5. Herbers 1986, surtout 87 et No 7.
6. Mandach 1969, 811-827.
7. Hell 1979, n° 112-117.
8. Barral i Altet 1984, 7, 92, 300; Hell 1979, 134 n° 64-66.
9. Richter 1979, 120-1145; Barral i Altet 1984, 472a, figs. 27, 64, 65.
10. Clapham 1936; Barral i Altet 1984 (avec bibliographie); Mandach 1979-Contribution, Mandach 1979-La 'Chanson', 33-43; Mandach 1984, 717-728; Mandach 1986, 17-46; Lafont 1987, 21-26.
11. Clapham 1936; les publications de Georges Gaillard; Gofñi Gaztambide 1949, 385-389.
12. Richter 1979, surtout 59-76, 120-145.

PETITE BIBLIOGRAPHIE

BARRAL I ALTET, Xavier; Avril, François; Gaborit-Chopin, Danielle, Le monde roman, 1060-1220: Les royaumes d'Occident. Vol II: L'Europe septentrionale et occidentale, Gallimard, Paris, 1984; idem, Romanische Kunst. Zweiter Band: Nord- und Westeuropa, 1060-1220, Beck, München, 1984.

CLAPHAM, Alfred W., Romanesque Architecture in Western Europe, Oxford, 1936.

DIAZ y DIAZ, Manuel, El codice calixtino de la catedral de Santiago, Estudio codicológico y de contenido, con la colaboración de Maria Araceli García Piñeiro y Pilar del Oro Trigo, Centro de estudios jacobeos, Santiago de Compostela, 1988, 359 p., pl. (Monografías de Compostelanum 2). [L'auteur nous a aimablement envoyé cet ouvrage important à la suite du Congrès jacquaire du Château de Schney, de sorte que nous n'avons pas pu en tirer parti].

GIL MUNILLA, Ladislao (Universidad de Zaragoza y Haro), "El Pseudo-Turpin de Compostela (Su valoración histórico-cultural en base a los estudios filológicos de Hämel y Mandach)", Cuadernos de Filología del Colegio Universitario de Logroño (en prensa).

GOÑI GAZTAMBIDE, J., "La fecha de construcción y consagración de la catedral románica de Pamplona", in: Principe de Viana 10 (1949), 385-389.

HÄMEL, Adalbert, Der Pseudo-Turpin von Compostela, Aus dem Nachlass herausgegeben von André de Mandach. Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, phil. hist. Klasse, 1965, Heft 1, Beck, München.

HELL, Vera und Hellmuth, Die grosse Wallfahrt des Mittelalters, Kunst an den romanischen Pilgerstrassen durch Frankreich und Spanien nach Santiago de Compostela, Wasmuth, Tübingen, 1979.

HERBERS, Klaus, Der Jakobs kult des 12. Jhs. und der 'Liber sancti Jacobi'. Studien über das Verhältnis zwischen Religion und Gesellschaft im hohen Mittelalter, Wiesbaden, 1984 (Hist. Forschungen 7).

HERBERS, Klaus, Der Jakobsweg. Mit einem mittelalterlichen Pilgerführer unterwegs nach Santiago de Compostela, Gunter Narr, Tübingen, 1986, 189 S, Karte.

KLEIN, Hans-Wilhelm, Die Chronik Karls des Grossen un Roland. Ediert, kommentiert und übersetzt von H.-W. K. Fink, München, 1986, 193 S.

LAFONT, Robert, "A propos des travaux d'A. de Mandach: 'mystère primitif' et danse cérémonielle" [de Sainte Foy à Conques], in: Aubailly, Jean-Claude, éd, European Medieval Theatre. Théâtre Médiéval Européen. Bulletin de la Société Internationale pour l'Etude du Théâtre Médiéval 2 (1987), 21-26.

MANDACH, André de, Naissance et développement de la chanson de geste en Europe: I, La Geste de Charlemagne et de Roland, Droz, Genève, 1961 (PRF 69), 462 p., ill. cartes.

MANDACH, André de, "La genèse du Guide de pèlerin de Saint-Jacques, Orderic Vital et la date de la Geste de Guillaume", in: Mélanges offerts à Rita Lejeune, Gembloux, 1969, II, 811-827.

MANDACH, André de, Chronique dite Saintongeaise. Texte franco-occitan inédit 'Lee': à la découverte d'une chronique gasconne du XIIIe siècle et de sa poitevinisation, Beihefte zur ZRP 120, Niemeyer, Tübingen, 1970, 364 p., carte.

MANDACH, André de, "Contribution à l'histoire du théâtre en Rouergue au XIe siècle: un mystère de Sainte Foy?" in: Giraud, Yves, éd, La vie théâtrale dans les provinces du Midi. Actes du IIe Colloque de Grasse, 1976, Gunter Narr, Tübingen; Jean-Michel Place, Paris, 1979, 15-32, 5 ill.

MANDACH, André de, "La 'Chanson de Sainte Foy' en occitan: chanson de geste, mystère ou 'théâtre de danse'?", in: Giraud, Yves, éd, ibid, 33-43, 6 ill.

MANDACH, André de, "Pour une nouvelle conception du devenir des genres: le rôle du théâtre", Atti del IV Colloquio della Società Internazionale pour l'Etude du Théâtre Médiéval, Viterbo, luglio 1984, a cura di M. Chiabó et al., Centro di Studi sul Teatro Medioevale e Rinascimentale, Viterbo, 1984, 717-728.

MANDACH, André de, "Le rôle du théâtre dans une nouvelle conception des genres", in Actes du XVIIe Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes, Aix-en-Provence, 1983, Université de Provence, Aix-en-Provence, 8 (1986), 27-46, ill.

MANDACH, André de, "Neues zum Pilgerführer der Jakobswege", in: Plötz, Robert, Herausgeber, Internationale Tagung zu den Jakobswegen in Europa (Schloss Schney, 28. Sept.-1. Okt. 1988), Deutsche St. Jakobus-Gesellschaft e.V., Aachen, 1989 (Jacobus-Studien, Band 2) [im Druck]

MANDACH, André de, Naissance et développement de la chanson de geste en Europe: VI, Chanson de Roland, Transferts de mythe dans le monde occidental et oriental, Droz, Genève [en préparation] [1990].

RICHTER, Gottfried, Romanisches Burgund, Zur Geschichte des christlichen Abendlandes, Urachhaus, Stuttgart, 1979, 166 S., ill.

ROMERO DE LECEA, C., Libro de peregrinación del Codice Calixtino, Madrid, 1971.

VIELLIARD, Jeanne, éd, Le Guide du pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle. Texte latin du XIIIe siècle, édition et traduction françaises d'après les mss. de Compostelle et de Ripoll, Mâcon, 1938, 1981.

WHITEHILL, Walter M., Libro Sancti Iacobi, Codex Calixtinus: I, Texto, Santiago de Compostela, 1944.

**LE DEVELOPPEMENT DU "CAMINO DE SANTIAGO"
EN CASTILLE ET EN LEÓN ENTRE L'AN 850 ET L'AN 1050**

par Fernando LOPEZ ALSINA (Espagne)

Le point de départ de la présente communication est l'idée selon laquelle le "Camino" ou les "Caminos de Santiago" ont fini par sillonner une bonne partie de l'Europe, au cours d'un processus diversifié dans sa chronologie et sa signification, et dont les conséquences sociales, économiques, politiques, artistiques, culturelles et spirituelles, pour les diverses portions du "Camino", ont accusé des différences considérables d'une époque à l'autre depuis le IXe siècle jusqu'à nos jours. Dans cette optique, j'aimerais formuler certaines observations concernant les deux premiers siècles du développement de la portion la plus occidentale du "Camino", qui traverse les anciens royaumes de Navarre, de Castille et de León, dans le nord de la péninsule ibérique.

La reconnaissance définitive de cette portion du "Camino" entre Roncevaux et St-Jacques daterait de l'année 1035 au plus tard, selon la "Cronica Silense", écrite aux alentours de 1110. Cette chronique nous apprend que Sancho III, roi de Navarre entre 1000 et 1035, régnait avec autorité sur les terres s'étendant entre les Pyrénées et le château de Nájera; de sorte que la portion Pampelune-Estella-Logroño-Nájera-Burgos se trouvait désormais protégée contre les incursions musulmanes, dont la menace avait jusqu'alors conduit les pèlerins à faire le détour par Alava (1). Ce passage de la chronique montre clairement qu'en 1035, au plus tard, les pèlerins en route pour St-Jacques empruntaient déjà ce qui était l'itinéraire classique, traversant le nord de la péninsule, de Roncevaux à Burgos - itinéraire qui, sur de nombreux tronçons, suivait l'ancienne route romaine de Bordeaux à Asseconia, en passant par Astorga et Lugo (2). Bien que la "Cronica silense" identifie le "Camino" géographiquement, la première source connue dans laquelle on se réfère explicitement au chemin des pèlerins en tant que "Camino de Santiago" est un document datant de 1047, qui mentionne la fondation d'un hôpital à Arconada (Palencia), sur la route de St-Jacques (3). Cette manière de situer l'emplacement de l'hôpital est extraordinairement révélatrice; en effet, elle montre que parmi toutes les destinations possibles au départ de Roncevaux (il y avait notamment Pampelune, Nájera, Burgos et León), il n'y en avait qu'une - St-Jacques-de-Compostelle - dont le nom, en l'an 1050, fût associé à l'itinéraire dans son ensemble; dès lors, on allait désigner tout un réseau de routes, en majeure partie très anciennes, du nom de "Camino de Santiago" de préférence à toutes les autres villes qu'elles desservaient. L'émergence de cette notion collective résulte - c'est la seule explication possible - de l'intense mouvement de pèlerinage qui, pendant de longues années, a cimenté le lien entre St-Jacques et une route ancienne, en grande partie romaine.

Comment le "Camino de Santiago" a-t-il pu confirmer son parcours géographique, et comment l'identification collective de son tracé physique et de la destination des pèlerins a-t-elle pu s'établir au cours du faible intervalle de temps - deux cents ans - qui s'est écoulé entre le milieu du IXe siècle et le milieu du XIe siècle? L'explication réside en partie dans les plans du clergé de St-Jacques qui, depuis la première moitié du IXe siècle, chérissait l'idée d'un grand pèlerinage occidental à Compostelle et invitait les peuples d'Europe occidentale à y participer. Voyons quels éléments peuvent justifier ce point de vue.

Vers 825, l'évêque Théodomir d'Iria découvrit un petit édifice qui, prétendait-il, abritait la tombe de l'apôtre St-Jacques. On organisa - ou, si l'on préfère, on "réactiva" - le culte de ce tombeau dans une église édiflée à cette fin à proximité. La question que posent inévitablement ce culte et l'attribution même du tombeau à St-Jacques est celle de savoir quand et comment la dépouille de l'apôtre est arrivée en Galice. Nous ne savons pas quelle réponse de caractère strictement historique a été donnée à cette question, ni même, à vrai dire, si l'on a réfléchi au problème en ces termes. Ce qui est parvenu jusqu'à nous, c'est une version de la "translatio" qui, comme mainte autre hagiographie médiévale, fait la part belle aux miracles et à l'intervention divine, peut-être, simplement, faute de faits incontestables à rapporter (4). Néanmoins, une fois dépouillée des première version connue de la "translatio" s'avère contenir des éléments qui permettent de penser que la date de la "translatio" ne se situe pas immédiatement après le martyre de l'apôtre, mais plusieurs siècles plus tard, autour de l'an 500. Voici, à peu de choses près, le récit qu'on peut lire:

"In nomine Dei". Léon, évêque de Jérusalem, aux Rois des Francs, des Vandales, des Goths et des Romains. Nous annonçons le transfert du corps du très saint apôtre Jacques, frère de l'apôtre Jean l'Évangéliste. Il a été décapité ici, à Jérusalem, sur l'ordre du roi Hérode, et son corps a été transféré sur un vaisseau guidé par la main de Dieu. Au bout de sept jours de navigation, le vaisseau accosta entre deux rivières - l'Ulla et la Sar - en un lieu nommé Bisria. De là, la sainte dépouille s'éleva dans les airs en direction du soleil. Ses disciples, pleurant la perte du corps, parcoururent quatre lieues en se lamentant et en priant, jusqu'à ce qu'ils arrivent à l'endroit où le corps du saint est enterré sous des voûtes de marbre. Les trois disciples qui étaient ensevelis avec lui - Torquato, Tisefonte et Anastasius - demeurèrent auprès du corps et, grâce aux mérites de l'apôtre St-Jacques, ils terrassèrent le dragon du mont Illicine, qu'on appelle depuis lors le Mont Sacré. Les quatre autres disciples retournèrent à Jérusalem dans le vaisseau guidé par la main de Dieu et nous rapportèrent tous ces faits lors d'un synode. Puissiez-vous, et puissent tous les chrétiens qui vivent là-bas, prier Dieu et se répandre en actions de grâces, car, en vérité, c'est le corps de l'apôtre St-Jacques qui git caché en cet endroit" (5).

Plutôt que le texte de cette épître, avec ce qu'il peut contenir de réalité ou de merveilleux, ce qui nous intéresse, c'est la manière dont on s'en est délibérément servi pour encourager le pèlerinage à Compostelle. On sait qu'Alphonse II, roi des Asturies, sous le règne duquel le tombeau a été découvert, entretenait des contacts diplomatiques avec Charlemagne et que l'Europe carolingienne devait très rapidement entendre parler de cette découverte. Le texte suivant est un martyrologe qui date environ de l'an 860: "Hujus beatissimi apostoli sacra ossa ad Hispanias translata et in ultimis earum finibus, videlicet contra mare Britannicum condita, celeberrima illarum gentium veneratione excoluntur" (6). L'élément révélateur de ce texte est le fait qu'il mentionne la "translatio" et qu'il fait allusion à une "celeberrima veneratione"; car, selon moi, cela signifie que son auteur connaissait déjà probablement l'épître de l'évêque Léon de Jérusalem; et, par conséquent, il semble certain que tant Alphonse II, roi des Asturies, que le clergé de Saint-Jacques-de-Compostelle s'appliquèrent à propager avec un zèle particulier, dans toute l'Europe occidentale, la nouvelle de la découverte du tombeau et l'épître explicative de l'évêque Léon. Ayant instauré le culte

du tombeau de l'apôtre, ils jugèrent opportun de promouvoir le pèlerinage des Francs, des Vandales, des Goths et des Romains - la totalité de la chrétienté occidentale - afin de renforcer d'une manière décisive les liens entre le royaume des Asturies et le reste de l'Europe chrétienne du IXe siècle. Compostelle et le tombeau de l'apôtre étaient pour eux la clé d'une politique étrangère consistant à rechercher le soutien du Nord. La découverte miraculeuse du corps de l'apôtre Saint-Jacques dans la "finis terrae" galicienne et le récit tout aussi miraculeux de son arrivée en ces lieux, allaient être l'aiguillon qui pousserait le monde chrétien à affluer à Compostelle, attiré par l'enchantement des prodiges qui, selon "Historia Compostelana" du XIIe siècle, se multiplièrent dès que l'on eut découvert le tombeau du saint (7).

Bien que les autorités, tant ecclésiastiques que civiles, eussent ainsi pleinement conscience de l'importance du tombeau et de son rôle possible en tant que lieu de pèlerinage, la situation politique du royaume des Asturies dans la première moitié du IXe siècle bloquait la réalisation de ce projet. La majeure partie de l'itinéraire qui devait devenir le "Camino de Santiago" bien connu, traversant le nord de la péninsule ibérique, était située hors des limites du territoire contrôlé par le noyau chrétien des Asturies ... Traverser la meseta en suivant les anciennes "strata" reliant Bordeaux à Braga, en passant par Astorga, était une entreprise sinon impossible, du moins périlleuse. Depuis l'invasion musulmane de 711, la région comprise entre les monts Cantabriques et la Douro avait subi de grandes transformations: dès 750, et peut-être avant, un certain nombre de villes anciennes telles qu'Amaya Patricia, Virovesca, Clunia, Segisamo, Pallantia, Legio et Asturica, étaient devenues pratiquement des villes fantômes (8) ; car les princes chrétiens des Asturies, terre vulnérable, cherchaient à créer une zone tampon dépeuplée pour absorber les attaques musulmanes. Entre l'an 750 et l'an 850, le nord de la meseta n'était sous la domination ni des Asturiens ni des Musulmans (9). L'expansion du royaume des Asturies, qui se traduisit par la reconquête et le repeuplement de la meseta, ne commença qu'en 850; et ce fut à cette époque seulement que le "Camino de Santiago" devint une artère intérieure d'une importance vitale pour le développement du royaume.

A partir du règne d'Alphonse III (866-910), l'apôtre fut associé à l'expansion des Asturies en tant que saint patron et principal intercesseur céleste pour le roi et le royaume. Les premiers défenseurs et principaux promoteurs de ce lien étaient naturellement les membres du clergé chargés de veiller sur le tombeau de l'apôtre; ils étaient les auteurs effectifs des diplômes royaux signifiant les dons des monarques léonais en faveur de l'église de Compostelle - dons auxquels ce patronage, précisément, servait très souvent de justification (10). L'apôtre finit par être considéré comme un "miles Christi". Bien que, très souvent, les rois du Léon, dans leur pratique politique, ne se préoccupassent guère des objectifs suggérés par les diverses factions ecclésiastiques - ainsi qu'en témoignent les alliances politiques qu'ils contractèrent - c'est au cours de cette période que prit naissance l'idée de la croisade; dans la légende carolingienne, la "dilatatio", réalisée à la pointe de l'épée dans la péninsule ibérique, était déjà pleinement identifiée à l'idéal s'incarnant dans la volonté de "libérer" le tombeau de l'apôtre, et le "Camino de Santiago", de la domination de l'Islam.

Aux alentours de l'an 923, grâce au repeuplement de la meseta, le tracé classique du "Camino de Santiago", de Roncevaux à Compostelle, était pleinement contrôlé par les Léonais, les Castellans et les Navarrais. La progression vers le sud avait toujours été plus rapide dans la partie occidentale: dans la région léonaise, un groupe d'Asturians descendit l'Esla jusqu'à León dès 845 (mais la ville ne fut définitivement reprise qu'en 856); Asturica Augusta fut repeuplée vers 850 par des émigrés venant d'El Bierzo; et, à la fin du IXe siècle, l'occupation de Zamora, Simancas, Dueñas et Toro s'était traduite par l'établissement d'une ligne de défense fortifiée le long de la Douro. Peu après, le repeuplement du secteur castillan fut entrepris par les comtes locaux: Rodrigo reprit Amaya Patricia en 860; on reconstruisit Auca, Castrum Sigerici et Ubierna; on fonda Burgos en 884; et, en 912, on arriva jusqu'à Roa, Osma, Clunia et San Esteban de Gormaz, sur la Douro castillane. Enfin, en 925, la reconquête de la Navarre par Sancho Garcés Ier de Navarre était achevée (11).

Certes, l'expansion territoriale des royaumes chrétiens renforça naturellement la sécurité des déplacements est-ouest dans le nord de la meseta, contribuant ainsi à la consolidation géographique et conceptuelle du "Camino de Santiago"; il n'empêche que le rôle essentiel dans ce processus revient aux pèlerins eux-mêmes, dont on peut dire qu'ils ont été les véritables artisans du "Camino". Mais les preuves documentaires du passage des pèlerins aux IXe et Xe siècles sont extraordinairement minces, même si elles sont éloquentes et significatives lorsqu'on fait le total des allusions indirectes et des références directes occasionnelles. En bonne place parmi ces dernières, il y a le fait qu'à partir de l'an 886, sous le règne d'Alphonse III des Asturies, les "peregrini", qui n'avaient pas été mentionnés au cours des trois règnes précédents, figurèrent habituellement parmi les bénéficiaires, inscrits dans les diplômes, des dons royaux en faveur de l'église de St-Jacques; or il est difficile d'imaginer qu'un grand nombre de personnes aient bravé les dangers d'un voyage dont la destination était un coin perdu de la Galice de la fin du IXe siècle pour une raison qui ne fut pas directement liée au culte du tombeau de l'apôtre (12). En outre, les premières mentions de ces voyageurs dans les diplômes coïncidèrent avec le début des travaux d'agrandissement de l'église de St-Jacques, qui devait ainsi devenir le plus grand édifice jamais produit par l'architecture asturienne pré-romane.

Que la découverte du tombeau et le récit de la "translatio" aient suscité un vif intérêt au nord des Pyrénées, c'est ce que montrent les contacts qui ont eu lieu, au Xe siècle - nous en avons la preuve - entre Compostelle et les villes de Tours, Limoges et Le Puy, qui, toutes trois, devaient devenir des points importants situés sur différents itinéraires du Chemin de St-Jacques, en France méridionale. A l'église Saint-Martial de Limoges, on trouve une copie de l'épître de l'évêque Léon, avec des caractères en style visigoth du Xe siècle (13); en 906, Alphonse III adressa une lettre au clergé et à la population de Tours, en réponse aux questions des ecclésiastiques tourangeaux concernant le tombeau de l'apôtre (14); et l'évêque Gothescalc, du Puy, a lui-même, nous le savons, fait un pèlerinage à Compostelle avant l'année 951 (15).

Pour l'historien moderne, le premier siècle de pèlerinage à St-Jacques est un phénomène totalement anonyme. Le premier pèlerin "transpyrénéen" dont l'histoire ait retenu le nom est Bretenaldo, un Franc dont l'humble condition est attestée par le fait qu'il a construit un "curtis" de ses propres mains (16). Après 950, on dispose de documents qui identifient un nombre croissant de pèlerins, tels que Hugo de Vermandois, archevêque de Reims, qui fit le voyage de Compostelle en 961; mais la majeure partie de ces pèlerinages est absente des sources documentaires, qu'il s'agisse de l'identité des pèlerins ou de leur nombre. La preuve la plus tangible de l'intensité croissante de ces mouvements est le fait que, tout au long du Xe siècle, les autorités ecclésiastiques de St-Jacques ont cherché avidement à bénéficier de dons fonciers et immobiliers le long du chemin emprunté par les pèlerins. Parmi ces éléments de soutien logistique, mentionnons les monastères de Triacastela et Portomarin, acquis respectivement en 922 et 993; plusieurs "villae" à Vega de Valcarce; des terrains en bordure de l'Orbigo; plusieurs "cortes" dans le León; et, en 1028, la "villa" de Lédigos, près de Carrion de los Condes, à près de 400 km de Compostelle (17).

Ainsi, en l'an 1050, la portion du "Camino de Santiago" qui traverse la meseta était définitivement établie, non seulement comme chemin de pèlerinage, mais aussi comme artère majeure qui, par le flot de marchandises, de personnes et d'informations qui y transitait, était d'une importance vitale pour la Castille et le León. Indépendamment de sa signification spirituelle, ce que cette artère avait en commun avec tous les grands axes de communication, c'était son énorme intérêt militaire, politique et économique. Les cités les plus vigoureuses du royaume - Compostelle, Burgos et León - ont été appelées par les historiens "les villes du Chemin" (18).

Enfin, il ne faut pas oublier que, tandis que les pèlerins partaient de Roncevaux en direction de Compostelle, la circulation en sens inverse était tout aussi intense. Depuis St-Jacques, León ou Burgos, le "Camino de Santiago" conduisait en France; et l'on pouvait ainsi, par le Chemin de St-Jacques, gagner le reste de l'Europe. Une fois libérés de la menace que faisait peser sur eux le Califat de Cordoue, les royaumes chrétiens de l'ouest de la péninsule ibérique renforcèrent définitivement leurs liens avec le reste de la chrétienté occidentale. Bien entendu, l'influence spirituelle de Compostelle n'a pas été le seul facteur qui a joué un rôle dans ce processus. Toutefois, conformément aux plans conçus au IXe siècle, St-Jacques et son sanctuaire n'ont pas peu contribué à cette évolution; car, en dernière analyse, "Wallfahrt kennt keine Grenze".

NOTES

1. "Historia Silense", ed. Justo Pérez de Urbel et Atilano González Ruiz-Zorrilla, Madrid 1959, p.179. "Ab ipsis namque Pireneis iugis adusque castrum Nazara, quidquid terre infra continetur a potestate paganorum eripiens, iter santi Iacobi, quod barbarico timore per devia alabae peregrini declinabant, absque retractionis obstaculo currere fecit." Néanmoins, il est clair que l'auteur de la chronique "ignorait les véritables débuts de la dynastie de Navarre et la succession de ses rois" (p.40). Compte tenu de cette ignorance, il est

concevable que l'"Historia Silense" attribue par erreur à Sancho Garcès III de Navarre, ce qui, historiquement parlant, appartient beaucoup plus probablement à Sancho Garcès Ier, le conquérant de la Rioja. Dans cette hypothèse, ce qui devait être l'"iter Sancti Iacobi" a pu commencer à être géographiquement stable dès 1925 et peut être est-ce ce nouvel itinéraire, désormais protégé contre la "barbarico timore", qui a été emprunté par l'évêque Gothescalc du Puy quand il est passé par Albelda au milieu du 10e siècle.

2. L'itinéraire d'Antonin énumère un réseau de routes qui coïncide en partie avec ce qui était, selon le Codex Calixtinus, la partie classique du Camino de Santiago entre Roncevaux et Compostelle. Il n'est pas toujours possible de dire aujourd'hui dans quelle mesure les routes romaines et les routes médiévales coïncidaient, entre autres raisons parce que, comme le souligne J. Manuel Roldán Hervás (Itineraria Hispana: fuentes antiguas para el estudio de las vías romanas en la Península Ibérica, Valladolid 1973, p.99, note), il n'existe toujours pas d'étude globale moderne de l'itinéraire 17 depuis Bordeaux. Nous avons pu apporter récemment des preuves convaincantes du fait que l'ancienne Asseconia se trouvait sur le site de la Compostelle moderne (Fernando López Alsina, "De Asseconia a Compostela: pervivencia de estructuras viarias antiguas en la Alta Edad Media", Compostellanum 31 (1986), pp.307-314).

3. Ce document a été publié, et son authenticité mise en doute par Julio A. Pérez Celada (Documentación del monasterio de San Zoilo de Carrión (1047-1300), Palencia 1986, pp.3-5), bien que la référence au Camino de Santiago ne figure pas au nombre des anachronismes qu'il relève. En attendant une recherche documentaire approfondie de la première référence valablement datée au Camino de Santiago sous cette appellation, il semble que l'année 1050 puisse constituer une estimation raisonnable. La première référence au fait que le Camino passait par Barbadeo (Lugo) date également du 11e siècle (cf Manuel Lucas Alvarez, El Tumbo de San Julian de Samos (siglos VIII-XII), Santiago de Compostela, 1986, p.193).

4. Le recours au miracle, l'une des caractéristiques internes des légendes de translation, est utilisé d'abord pour la translation elle-même, ensuite pour le choix de la sépulture définitive, et enfin lorsque le saint mis en terre indique sa volonté d'être le patron de la communauté locale (Martin Heinzelmann, "Translationsberichte und andere Quellen des Reliquienkultes", Typologie des sources du moyen âge occidental 33, Turnhout 1979, pp. 56-57). Il faut entendre par là la façon dont le saint exprime son désir d'être transféré dans un lieu particulier (p.63).

5. On trouvera des commentaires plus détaillés de cette passionnante épître, dans laquelle, d'une façon propre à la mentalité de l'époque, la chronologie de la translation est suggérée pour la première fois, dans Fernando López Alsina, "La ciudad de Santiago de Compostela en la Alta Edad Media", Santiago de Compostela 1988, pp.119 sqq.

6. L'importance de cette première mention extrapéninsulaire du tombeau de St Jacques, dans le Martyrologe d'Usuardo (qui fait déjà allusion à l'enterrement du Saint à Compostelle), a été récemment soulignée par Robert Plötz dans "Traditiones Hispanicae Beati Iacobi: les origines du culte de St Jacques à Compostelle", dans 1000 ans de pèlerinage européen, Gand 1985, pp.27-39.

7. Historia Compostellana, ed. Emma Falque Rey (Corpus Christianorum, Continuatio Medievalis 70), Turnhout 1988, p.9: "Theodomirus vero episcopus tanto fidentius oculis mentis ad caelestis patrie considerationem erigebat, quanto frequentius beatum Iacobum post basilicam sibi factam miraculis et virtutibus coruscare conspiciebat".
8. Les chroniques Rotensis (Rot 13) et Ad Sebastianum (Seb 13) en rendent en partie responsable Alphonse Ier des Asturies (Juan Gil Fernandez, José L. Moralejo et Juan I. Ruiz de la Peña, Cronicas Asturianas, Oviedo 1985, pp.131-133).
9. C'est sur cela que se fonde la thèse bien connue de Claudio Sánchez Albornoz, telle qu'elle se trouve exposée de manière circonstanciée dans "Despoblación y repoblación del Valle del Duero", Buenos Aires 1966. Voir également les commentaires récents de José Angel García de Cortázar dans "Del Cantábrico al Duero", dans "Organización social del espacio en la España medieval: la corona de Castilla en los siglos VIII a XV", Barcelona 1985, pp.43-83.
10. Dans l'ouvrage mentionné plus haut à la note 5 (pp.147 sqq), nous avons examiné la genèse de cette notion de St Jacques, considéré comme le patron céleste des souverains des Asturies et du royaume des Asturies et de Léon. Des exemples de la façon dont cette notion a été exprimée au XIIIe siècle, ont été publiés et commentés par Francisco Puy Muñoz dans "Santiago abogado en el Calixtino (1160)", dans Pistoia el il Camino di Santiago: una dimensione europea nella Toscana medievale, Naples 1987, pp.57-92.
11. Voir Jean Gautier-Dalché, Historia urbana de León y Castilla en la Edad Media (siglos IX-XIII), Madrid 1979, pp.21 sqq).
12. Voir l'ouvrage mentionné à la note 5, pp.192 sqq.
13. Ce document est commenté par Anscari Mundó dans "El Cod. Parisinus Lat. 2036 y sus añadiduras hispánicas", Hispania Sacra 5 (195), pp.67-78.
14. Cette lettre a été publiée par Antonio López Ferreiro dans Historia de la Santa A.M. Iglesia de Santiago de Compostela, Tome 2, Santiago 1899, Annexe 27, pp.57-60.
15. Voir Luiz Vásquez de Parga, José Maria Lacarra et Juan Uria Riu, Las peregrinaciones a Santiago de Compostela, tome 1, Madrid 1948, pp.39 sqq.
16. Voir Maria del Carmen Pallares Méndez et Ermelindo Portela Silva, "Aproximación al estudio de las explotaciones agrarias en Galicia durante los siglos IX al XII", dans Actas de las I Jornadas de Metodología Aplicada de las Ciencias Históricas. II. Historia Medieval, Santiago de Compostela 1975, pp.95-113; et Maria del Carmen Pallares Méndez, El Monasterio de Sobrado: un ejemplo del protagonismo monástico en la Galicia medieval, la Coruña 1979, p.89, note 14.
17. Voir l'ouvrage mentionné à la note 14, annexe 89, pp.219-220.
18. Il est question de ces noyaux dans l'ouvrage mentionné à la note 11, et par Carlos Estepa Díez dans Estructura social de ciudad de León (siglos XI-XIII) (León 1977) et dans "Burgos en el contexto del nacimiento de la ciudad medieval castellano-leonesa" (dans La ciudad de Burgos: actas del Congreso de Historia de Burgos, Burgos 1985, pp.23-33).

L'ACCENT MIS PAR LE "VOYAGE A MONSEIGNEUR SAINT JACQUES" SUR LES
CHEMINS ET LE PATRIMOINE HISTORIQUE FRANÇAIS

par René de LA COSTE-MESSELIÈRE (France)

Dans la pérégrination compostellane, un pays se présente comme l'isthme de l'Europe vers la Péninsule ibérique et Saint-Jacques de Compostelle à l'extrême fin des terres du continent.

Sans doute, les territoires qui forment aujourd'hui la France ont-ils été traversés par de multiples chemins de Saint-Jacques : le "voyage de Compostelle" a suscité des cheminements innombrables, écoulant le flot des pèlerins issus des diverses provinces du royaume des lys mais aussi, de bien au-delà, des divers pays du Nord, de l'Est et du Sud-Est.

Cependant, selon le "Guide du pèlerin", le plus connu sans doute à notre époque des cinq livres du Liber Sancti Jacobi - guide, qui aurait été rédigé par un Poitevin faisant probablement partie du scriptorium du Pape Calixte II - quatre de ces routes sont plus particulièrement citées comme "grand chemin de Saint-Jacques" depuis la première moitié du XIIe siècle.

Pour points de ralliement, dont ce document majeur fait partir ces grands chemins, Aimeri Picaud désigne Arles et Saint-Gilles pour la voie du Sud, Le Puy et Vézelay pour les voies du Centre, Tours pour la voie du Nord, mais, d'évidence, il fallait bien rallier un de ces points de départ ou ces "grands chemins" aux principales étapes par d'autres itinéraires dont un certain nombre ont été conservés par écrit ou par traditions locales : des traces diverses laissées par les pèlerins de Saint-Jacques, les établissements hospitaliers qui les accueillaient selon les intentions des fondateurs, les confirment.

Ces premiers éléments et l'extension du culte de Saint-Jacques, bien d'autres témoignages encore en histoire de l'art, en architecture et même dans la littérature, permettent ainsi d'établir à travers la France tout un réseau pèlerin. Sans doute, les étapes certaines des quatre grands chemins conservent une prééminence mais, en outre, elles déterminent itinéraires et étapes secondaires, bretelles et aiguilles, d'importance assez hiérarchisée : à la limite, il suffisait qu'un pèlerin soit parti de Conches en Normandie pour un aller et retour jusqu'à Compostelle pour considérer qu'il a tracé un "chemin de Saint-Jacques" à partir de Conches. A l'inverse, si tel port, par exemple, peut être déterminé comme un grand point d'embarquement et aussi de débarquement, il est bien évident que les chemins qui y convergent seront plus achalandés que d'autres et sont bien aussi des chemins de pèlerins.

A noter qu'il y a des variations d'itinéraires selon les époques : tel monastère par l'attraction des nouvelles reliques qu'il a proposé à la dévotion des "passants" suscite un détour. D'où une variante de la voie initiale. Ainsi, l'invention du "chef" de Saint Jean-Baptiste draina-t-elle un grand afflux, au XIIe siècle, vers l'abbaye de Saint-Jean-d'Angely (Charante-Maritime) détentrice d'un tel privilège (sept aumôneries, dont celle de l'abbaye et une autre de Saint-Jacques à la sortie de la ville). Le trajet direct vers Saintes, la voie romaine, reprit par la suite l'avantage ou au moins l'égalité. Cet exemple pourrait se multiplier sur cet itinéraire et d'autres. Il

faut souligner leur importance puisque la vénération des corps saints attire toutes sortes de pèlerins dont ceux de Saint-Jacques, et donne le plus souvent lieu à l'édification d'une basilique, la plus grande et la plus belle possible, avec tout ce qui en résulte comme conséquences pour le patrimoine monumental et historique de la France.

Ce ne sera donc pas seulement aux étapes fixées par le "Guide" et tellement célèbres, comme Arles, Saint-Gilles, Saint-Guilhem, Toulouse sur la voie jacquaire du Sud, Le Puy, Conques, Moissac, Vézelay, Saint-Léonard, Périgueux sur celles du Centre, Tours, Saint-Hilaire de Poitiers, Blaye, Bordeaux sur celle du Nord, mais encore sur tous les grands courants de circulation et même dans les localités isolées de nos jours : Saint-Guilhem en Languedoc, Conches en Normandie, Aulnay en Poitou-Saintonge, Bénévent en Limousin, Autun en Bourgogne, etc... qu'on pourrait trouver des témoignages imagés (sculptures, vitraux, fresques...), sur l'ancien grand chemin, entre des sanctuaires plus importants encore de la pérégrination compostellane ou à proximité, sur des variantes et même un peu partout, de l'époque romane à l'époque gothique et bien au-delà.

D'un tel réseau, le choix des diapositives présentées aux congressistes ne peut donner qu'une évocation. Leur nombre même, pourtant fort réduit par rapport aux cartes, anciennes ou récentes, présentées en accompagnement, rend évident que, pour répondre avec plus d'efficacité aux desseins du Conseil de l'Europe dans le cadre de l'opération "Chemins de Saint-Jacques, itinéraire culturel européen", il est nécessaire d'établir un ordre de priorités.

Avec le souci de faire ressortir visuellement, sur une carte moderne de l'Europe, le caractère spécifique des chemins de Saint-Jacques comme traits d'union à travers la France des pays outre-frontières, entre ces derniers et l'Espagne, vers le "Finisterre" ibérique de l'Europe, deux axes ont été retenus en première instance : de la région Nord-Pas-de-Calais aux Ports de Cize dans les Pyrénées-Atlantiques et, dans le sens inverse, du Somport (id.) vers la vallée du Rhône et les frontières alpines.

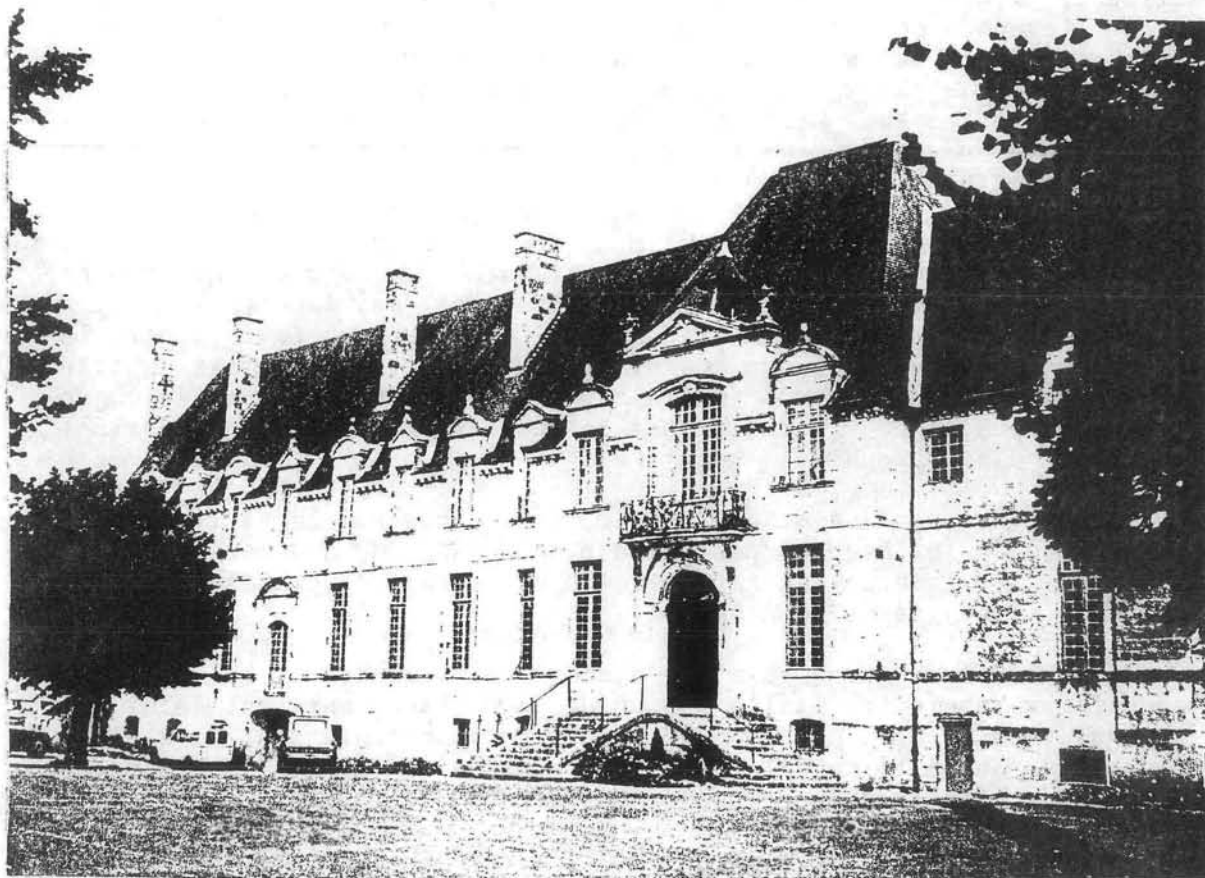
Vers ces deux axes convergent, en effet, d'une manière ou d'une autre, les voies maritimes d'Europe du Nord (scandinaves, hanséatiques) et de Grande-Bretagne et d'Irlande, les voies d'accès des Pays-Bas et des Flandres, wallones, germaniques et de même, des chemins ou itinéraires en provenance des pays helvètes, italiens, slaves et, plus en général, de l'Europe de l'Est.

Proposé par le Centre européen d'études compostellanes (Société des Amis de Saint-Jacques) à Gallia Nostra, comme thème du congrès parisien d'Europa Nostra, en 1987, ce choix permet les connexions nécessaires entre le "Guide" du XIIe siècle et les indications, plus complexes et plus précises fournies par les documents postérieurs, en premier lieu, les fameux "Itinéraires de Bruges", (XIV-XVe siècle), ceux de König (XVe siècle), la "Carta itineraria europae" (fin XVe, début XVIe siècle) et quelques autres.

Repris dans la convention franco-espagnole, ce choix constitue aussi une première réponse au vœu du Conseil de l'Europe de promouvoir un tel itinéraire culturel, à partir des racines, celles de la chrétienté, jusque dans notre culture contemporaine, celle de l'Europe. Pour répondre aussi aux goûts, déjà souvent exprimés dans leurs démarches, de nombreux "pèlerins de référence", certaines annexes y ont, d'ores et déjà, été envisagées, en premier lieu pour la "Via Podiensis" du Guide du XIIe siècle, celle qui part du Puy-en-Velay, au coeur des monts du Massif Central français.

La documentation scientifique normalisée, susceptible de sous-tendre toute action d'ensemble coordonnée (restauration et revitalisation de monuments, signalisation appropriée, accueil, guides), a été confiée par la Direction du Patrimoine (Ministère de la Culture) au C.E.E.C., selon une méthode de travail exposée dans "Compostelle", nouvelle série, n° 1, 1988, et les premiers résultats (184 notices normalisées et cartes) sont dès maintenant à sa disposition. Au vu de ces résultats, plusieurs directions régionales des Affaires culturelles envisagent d'étendre cette mission (enquête "linéaire") à l'ensemble du territoire des départements des régions concernées.

Après l'article : L'Europe et les chemins de Saint-Jacques, paru dans "Un avenir pour notre passé", revue du Conseil de l'Europe, n° 24 (1984), après le numéro spécial de cette revue, les "Chemins de Saint-Jacques" : itinéraire culturel européen (n° 32, 1988), quelle occasion bienvenue constitue le congrès de Bamberg, pour illustrer visuellement textes déjà parus et documentation en cours en France, comme dans les autres pays d'Europe. La floraison dont témoignent les vues diversifiées, projetées conduit à souligner le rôle de premier plan que le pèlerinage de Compostelle a assumé dans le développement du patrimoine monumental et historique de ce pays, sans oublier la sorte d'imprégnation qu'en a reçu la "mémoire collective", jamais tout à fait éteinte, et dont la renaissance aujourd'hui permet à la France d'apporter sa totale compréhension et son accord actif aux buts assignés par le Conseil de l'Europe au premier en date des itinéraires culturels de l'Europe.



L'aumônerie royale de Saint-Jean-d'Angely (Charente-Maritime) restaurée dans son état du XVIIIe siècle

LA "VIA FRANCIGENA" ET LES ITINERAIRES ITALIENS VERS
SAINT-JACQUES-DE-COMPOSTELLE

par Paolo CAUCCI VON SAUCKEN (Italie)

Les rapports entre l'Italie et Saint-Jacques-de-Compostelle remontent à une époque très lointaine. Il suffit de se rappeler le fait que, parmi les vingt-deux miracles décrits dans le second volume du Liber Sancti Jacobi, quatre concernent explicitement des pèlerins italiens. Cela démontre l'intérêt qui fut porté à Saint-Jacques dès la première moitié du 12e siècle et atteste l'existence de liens spécifiques entre l'Italie et cette ville. Par ailleurs, l'Historia Compostellana relate des contacts fréquents entre l'évêché de Saint-Jacques et Rome, souvent établis par l'intermédiaire de pèlerins en route vers l'un ou l'autre endroit. Cette Historia atteste également l'existence, dès 1120, de confréries d'anciens pèlerins. Elle relate que l'évêque Porto, à l'occasion du voyage qu'il fit à Rome pour obtenir le titre d'archevêché pour l'évêché de Saint-Jacques, était accompagné et soutenu par "... ceteri quam plures Ecclesiae beati jacobi confratres, qui Beatum jacobum olim adierant, et seipsos ipsi apostoli subjugaverant. Propterea ecclesiam Beati jacobi usquequaque diligebant et eius Episcopum". D'autres témoignages des liens importants entre l'Italie et Saint-Jacques à l'époque de Gelmirez sont fournis par le fait que l'unique relique de l'apôtre, qui ait jamais quitté Saint-Jacques, fut envoyée en Italie, après une correspondance longue et volumineuse, où s'établit par la suite à Pistoia un important centre de culte jacquaire.

D'autre part, à mesure que les recherches sur la participation italienne au pèlerinage compostellan progressent, de nouveaux éléments attestant l'existence de rapports toujours plus complexes et plus intenses, apparaissent constamment.

Plusieurs problèmes se posent par rapport à cet intérêt jacquaire si ancien en Italie. L'un des plus importants est celui des chemins vers Saint-Jacques. Question très importante pour l'Italie, compte tenu de la forme allongée de la péninsule, de la traversée des Alpes et de l'obligation de passer par la France.

En raison de la tradition si ancienne du pèlerinage vers Saint-Jacques-de-Compostelle, nous disposons d'informations concrètes qui permettent d'identifier ce qui par la suite fut appelé "la vraie route directe vers Saint-Jacques", ainsi que les autres routes principales ; cependant, des questions demeurent concernant les chemins pris par les pèlerins italiens pendant les premiers temps du pèlerinage.

L'objectif de cet exposé est d'étudier le trajet et le développement de la première et la plus ancienne des routes italiennes vers Saint-Jacques, la dite "Via francigena".

En fait, ce nom indique l'une des routes les plus anciennes du Haut Moyen Age en Italie, la première qu'on ait essayé de reconstruire après la chute de l'Empire Romain, selon des critères de continuité et pour des raisons plus ambitieuses que la simple circulation locale. A l'origine, cette route avait été construite pour servir les besoins

stratégiques et militaires des Lombards, contre les Byzantins. Pour comprendre pourquoi la route est tellement tortueuse, il est nécessaire de garder à l'esprit la situation politique en Italie au 7^e et 8^e siècles. Une fois que les Lombards furent arrivés au pouvoir en Italie, ils constituèrent une série de duchés dans différentes parties de la péninsule. Ceux-ci ne réussirent pourtant pas à former un royaume uni. Les principaux centres étaient le Duché de Pavie et de Trento dans le nord, le Duché de Tuscia dans le centre et les Duchés de Spolète et de Bénévent dans le sud. Le pouvoir des Lombards était contesté par les Byzantins qui contrôlaient les côtes de la péninsule, la plupart des cols dans les Apennins près de la côte Adriatique, et entièrement la "via flaminia" qui assurait la liaison entre Ravenne et Rome. En vue de garder le contact à partir de Pavie avec Rome et les duchés du sud, les Lombards durent choisir une route intérieure, loin de la côte, qu'ils étaient en mesure de défendre. C'est pourquoi, au Haut Moyen Age, une route liant Pavie à la Toscane et à Rome s'est développée. Par ailleurs, en choisissant une route, les Lombards avaient dû prendre en considération ce qui restait du réseau routier romain. Avec la chute de l'Empire, l'entretien des routes consulaires, organisé sur la base des systèmes "municipia" cessa pratiquement. La plupart des routes furent abandonnées. On ne réparait plus les ponts, les terres sujettes à inondations devenaient des marécages et les lieux d'habitation dans les vallées furent abandonnés et reconstruits sur les collines dans des endroits protégés, plus aisés à défendre. Le résultat fut que de grandes parties des principales artères romaines devinrent impraticables. La possibilité d'utiliser les quelques sections encore praticables dut également influencer le choix de cette route.

Par conséquent, les Lombards, à la fois pour éviter les zones contrôlées par les Byzantins et en vue d'utiliser des parties d'anciennes routes romaines, choisirent un passage très au nord pour traverser les Apennins, passage que les Romains avaient déjà utilisé, entre Parme et Lucques. Cela leur permettait de réutiliser une partie du réseau routier romain et d'éviter les Byzantins en Ligurie et en Romagne. Le second obstacle naturel à la route était le fleuve Arno qu'on pouvait traverser à proximité de l'embouchure de la Valdelsa, ce qui permettait de rejoindre rapidement Siene. De là, on atteignait facilement le château Lombard de Radicofani, par les vallées d'Arbia et Orcia, pour ensuite redescendre par la vallée de Paglia et rejoindre, près du lac de Bolsena, l'ancienne Via Cassia qui était assez bien préservée et la suivre par Viterbe et Sutri vers Rome.

Ainsi se constitua une route militaire lombarde, loin des côtes et protégée des possibles attaques byzantines et dont la fonction était d'abord stratégique. Par conséquent, les premières garnisons servaient à entretenir et à défendre la route. Des fortifications furent construites et des systèmes de défense installés autour des ponts et des villages. C'est en particulier la toponymie qui témoigne de la présence des Lombards dans les temps anciens, à partir du col principal du Monte Bardone - sans aucun doute dérivé de "Mons longobardorum" dont il est question dans des documents - et qui indique une garnison et un contrôle lombards sur le col. Dans les documents les plus anciens, on parle de la route comme "Via de Monte Bardonis".

A mesure que les Lombards consolidaient leur pouvoir en Italie, la défense du réseau routier devint partie d'une politique spécifique d'expansion et de consolidation fondée sur un système d'abbayes royales institué par des princes et des nobles lombards sur

des territoires de propriété royale. Ils étaient indépendants par rapport à la juridiction de l'évêché, à laquelle ils étaient d'ailleurs opposés, et apparaissaient aux points stratégiques le long de la route, y contrôlaient la circulation, tout en constituant la première structure hospitalière offrant secours aux premiers pèlerins allant vers Rome. Cependant, il ne s'agissait pas encore d'une route à circulation dense, mais d'un chemin battu avec de nombreuses variantes. Le peu d'entretien relevait de la responsabilité locale des abbayes, des lieux fortifiés et des villages au long de la route.

La route gagna de l'importance lorsque les Lombards furent vaincus en 774 par les Francs, qui, en raison de leur stratégie impériale et des liens de plus en plus étroits avec la papauté, eurent besoin d'améliorer les communications avec Rome.

La "Via francigena" devint alors la route utilisée par les Francs pour se rendre à Rome - une route qui, comme son nom l'indique, partait du territoire des Francs. A partir de Pavie, elle s'étendait vers le nord. Cela rendait la traversée des Alpes plus facile, soit par le Grand Saint-Bernard ou par la vallée de Suse et le col du Mont-Cenis, selon la direction. Vers le 10^e siècle, elle était déjà devenue une route principale et on y fait plusieurs fois référence dans des documents. Les premiers pèlerins à Saint-Jacques devaient l'emprunter pour remonter la péninsule dans la direction opposée à ceux qui descendaient vers Rome.

Les Francs continuèrent l'opération de défense et d'organisation de la route, de même que l'assistance aux voyageurs au moyen d'un réseau de monastères fortifiés tout au long de la route, qui contribuèrent à accroître la capacité hospitalière.

La naissance de l'Ordre de Saint-Jacques à Altopascio témoigne du fait que la route était utilisée aussi par des pèlerins. A l'origine, cet Ordre fut créé dans le but d'offrir de l'hospitalité aux pèlerins qui devaient traverser l'une des parties les plus dangereuses de toute la route - une zone marécageuse et boisée autour de l'Arno. Les premiers documents attestant l'existence de cet Ordre datent de la deuxième moitié du 11^e siècle. En 1087, un certain Bono a fait une donation à l'hospice, en précisant qu'elle devrait être utilisée "ad susceptionem peregrinorum et pauperorum". L'hôpital décida alors de s'organiser comme un ordre d'hospice et se répandit pour couvrir toutes les routes principales de pèlerinage, jusqu'à Londres et à Paris. En Espagne, monastères et hospices furent ouverts à Tortosa, le long du "Camino de Santiago", à Pampelune et Astorga.

Le premier témoignage signalant un lien entre la route actuellement connue comme "Via francigena" et le pèlerinage compostellan apparaît dans le récit de voyage de l'abbé islandais Nikulás Bergsson de Munkathverà, écrit en norrois entre 1151 et 1154, à l'occasion de son pèlerinage vers Rome et la Terre Sainte. L'abbé accosta à Bergen en Norvège, après sept jours de mer. De là, il va d'abord à Aalborg au Danemark, puis à Mayence, ensuite il monte la vallée du Rhin et traverse le Grand Saint-Bernard afin de rejoindre la "Via francigena" qu'il suit jusqu'à Rome. En mentionnant les différents lieux d'étape, l'abbé Nikulás fournit des descriptions des villages qu'il traverse. Ayant atteint Luni, près de Lucques, il se réfère à la saga nordique de Gunnar que le roi des Huns fit mettre à mort dans une fosse à serpents ; il parle de la région autour de Luni, de la richesse des habitations et ajoute qu'à partir de là, il est possible d'atteindre la route de Saint-Jacques-de-Compostelle. Deux

interprétations sont alors possibles : soit le port de l'ancienne Luni était encore en utilisation et il était possible d'aller par mer le long de la côte ligurienne et rejoindre la route de Saint-Jacques après avoir dépassé les montagnes du Bracco, ou alors il était déjà possible, comme au 13^e siècle, de traverser cette chaîne de montagnes qui était virtuellement une barrière insurmontable au Haut Moyen Age. La première hypothèse est la plus vraisemblable, puisque l'ancienne route Aurelia qui suivait la côte ligurienne disparaissait par endroits et la traversée de la chaîne de montagnes sur la côte constituait un véritable problème. En raison de cet obstacle naturel, il était commode à cette époque pour ceux qui voulaient aller vers le nord et pour ceux qui étaient en route vers Saint-Jacques-de-Compostelle d'utiliser le col du Mont-Bardone. Cependant, le témoignage de l'abbé Nikulás est précieux pour le fait qu'il identifie un endroit par lequel les pèlerins à Saint-Jacques sans aucun doute passèrent.

La "Via francigena" eut son apogée au 12^e siècle. Elle était encore la route principale de communication entre Rome et le Nord et était utilisée dans les deux sens par des pèlerins, des marchands et des militaires. Cependant, vers le milieu du 13^e siècle, lorsque Florence émergea comme un pouvoir politique et commercial, une variante à cette route s'est développée. Celle-ci aura une importance considérable et supprimera presque complètement le passage par le Mont-Bardone. Cette route quittait l'ancienne Via francigena à Poggibonsi, dans la direction de Florence ; elle traversait les Apennins par le col d'Osteria Bruciata et s'insérait dans la Via Emilia à la hauteur de Bologne. A Fidenza, elle rejoignait le parcours original. Dans les Annales stadenses, écrits entre 1240 et 1256, où sont décrits des chemins utilisés par les Allemands en route vers Rome, on indique encore le passage des Apennins par le Mont-Bardone, mais aussitôt après il y a une référence au col d'Osteria Bruciata plus direct, plus facile et à cette époque mieux servi, entre Bologne et Florence.

A partir du 14^e siècle, les parties les plus utilisées de la Via Francigena étaient les tronçons entre Rome et Sienne, entre Sienne et Lucques et entre Parme et les passages alpins. Le passage du Mont-Bardone était de plus en plus négligé au profit de celui entre Florence et Bologne et ensuite, plus au sud, des passages de Scheggia et Bocca Trabaria, pour rejoindre l'ancienne route Flaminia qui établissait la communication par le passage Furlo avec les lieux franciscains d'Ombrie et continuait le long du Tibre vers Rome. Les premiers documents qui parlent de pèlerinages vers Saint-Jacques de Compostelle montrent que les pèlerins choisissaient aussi la route sur la côte ligurienne, qui était réouverte à la circulation sur ce qui restait de l'ancienne "Aurelia Romana".

La Via Francigena continuait cependant à être utilisée, en particulier pour les pèlerinages. L'alternative principale, la "strada regia romana", fut sans aucun doute utilisée par un grand nombre de pèlerins, en particulier par ceux qui allaient vers Rome pendant les années saintes, mais à l'origine elle était surtout une route commerciale et politique, et s'est développée en tant que telle.

La Via francigena servit comme route de pèlerinage pendant longtemps, comme l'attestent des signes bien établis de la civilisation et de la culture pèlerines. Tout d'abord, un réseau dense d'hospices, signe caractéristique de pèlerinage. A Plaisance, San Donnino, Sarzano, Lucques, Sienne et Viterbe les hôpitaux pullulaient.

Le tronçon relativement court entre Monteriggioni et San Quirico d'Orcia Venerosi Pesciolini comptait 48 hospices, sans tenir compte de ceux qui se trouvaient à Sienne où, selon Bartolomeo Fontana, un pèlerin jacquaire qui passait par là en 1538, il y avait "un hôpital très beau, riche et de bonne réputation".

Après les premières structures d'accueil fournies par les abbayes lombardes et les monastères francs, se développaient celles des ordres hospitaliers. Le premier, comme nous l'avons vu, était l'ordre de Saint-Jacques d'Altopascio. Suivirent les ordres dont l'origine se trouvait en Terre Sainte, de l'Ordre des Templiers à l'Ordre de Saint-Jean et l'ordre du Saint-Sépulcre. Enfin, il y avait des confréries qui fondaient des hospices dédiés à leur saint protecteur, presque toujours à l'intérieur des villes. Non loin de ces hospices, on trouve également de nombreux signes du pèlerinage, le long de la route, sous la forme de "mansio leprosarum et domus infectorum", qui fournissaient spécifiquement des soins médicaux et étaient en général dédiés à Saint-Lazare. Lorsque la peur de la grande peste s'est propagée, de nouvelles maisons pour les malades, dédiées à Saint-Roch et Saint-Sébastien ont été édifiées le long de la route. D'autres étaient dédiées à Saint-Antoine de Vienne, celles-ci étant réservées en particulier aux malades qui souffraient de ce qu'on appelait la fièvre de Saint-Antoine.

La route est tellement caractérisée par la présence de tant de lieux d'assistance et d'autres endroits d'accueil que le géographe arabe Al Idrisi note dans son Livre du Roi Ruggero : "Sur la route nous avons rencontré des églises chrétiennes qui servaient comme infirmeries pour les malades de leur foi ; nous nous étonnions de voir l'importance accordée à de telles institutions " (p. 80). Au milieu du 18e siècle, ces bâtiments se trouvaient encore le long de la "Via francigena" selon le témoignage de Nicola Albani, qui prit cette route en revenant de Saint-Jacques. En montrant la "Compostela" à Lucques, il reçut une petite somme d'argent en tant que pèlerin de "Santiago de Compostela" et fut logé dans un hôpital connu sous le nom de Sainte-Trinité où, d'après lui, "il y avait de bons lits et de meilleurs repas que dans aucun hôpital en Italie ; c'était très propre et on y était bien traité et aidé par les frères" (II. ; 214).

A mesure que le temps passait, la route devint de plus en plus liée à la culture du pèlerinage, non seulement au pèlerinage vers Saint-Jacques-de-Compostelle, mais aussi au pèlerinage en tant que tel, puisqu'elle fut utilisée par les pèlerins de façon générale. A Sutri, sur le mur d'un ancien Mithraeum romain converti en église, nous trouvons toute l'histoire de San Michele à Gargano, et sur le fond des groupes de pèlerins. A Viterbe, le centre médiéval s'est établi autour de l'église de San Pellegrino. Dans une église à Acquapendente, on trouve une reproduction du Saint-Sépulcre ; à Cuno, peu avant Sienne, il existe une série d'effigies de pèlerins avec la fourche et le coq. A Castelfiorentino, on pouvait voir - et on le peut encore - le corps de Sainte-Verdiana et un "azabache" que la sainte a ramené d'un pèlerinage vers Saint-Jacques. Peu de personnes, à part les pèlerins, entraient dans la zone protégée et servie par l'Ordre de Saint-Jacques d'Altopascio, d'où ils pouvaient continuer vers le nord ou quitter la route pour Pistoia en vue de visiter cette relique importante de l'apôtre qui était l'objet d'un culte. Et on pourrait continuer encore longuement cette énumération.

En fin de compte, la "Via francigena" est devenue une véritable route principale, que les pèlerins d'autres régions aussi rejoignaient. A Rome, ceux de la route "Via Appia" ; à Bologne et à Parme ceux de la côte Adrienne ; à Plaisance, les pèlerins de Vénétie et les pays slaves ; à Pavie, les Allemands qui passaient par le col du Brenner et Milan et trouvaient la route plus commode que l'Oberstrasse de Hermann König von Vach. La vallée de Suse les emmenait désormais tous ensemble le long de ce que Bartolomeo Fontana appelait "La route directe vers Saint-Jacques", vers les cols alpins du Mongenèvre et du Montcenis et à partir de là, dans un grand et unique flux vers Avignon, Arles et la Via Tolosana, vers Compostelle, et la tombe apostolique de Saint-Jacques située au bout du monde pour laquelle, comme le disait Dante, on visite la Galice.

PÈLERINS ET CHEMINS DE SAINT-JACQUES EN SCANDINAVIE

par Christian KRÖTZL (Finlande)

Au Moyen-Age, la Scandinavie n'était nullement la région oubliée et semi-barbare de l'Europe que l'on imagine, et le domaine de la chrétienté ne se limitait pas, comme cela figure souvent sur les cartes historiques, à la partie sud du Danemark et de la Suède. Sa christianisation tardive à partir du Xe siècle n'eut d'ailleurs pas pour conséquence un christianisme plus "faible" que dans des régions européennes à vieille tradition chrétienne. Au contraire : à cette époque, de nombreuses formes nouvelles ou renouvelées du culte chrétien se répandaient - notamment le pèlerinage comme phénomène de masse - et furent reçues avec empressement en Scandinavie. Le passage du paganisme à la religion chrétienne s'est fait avec moins de frictions que dans beaucoup de régions européennes évangélisées plus tôt. Le christianisme a gagné du terrain, en particulier grâce au travail patient de missionnaires restés pour la plupart inconnus. Ils accomplirent leur travail de conversion auprès du peuple et eurent rarement recours à la contrainte par les autorités. L'attitude de l'Eglise vis-à-vis des coutumes païennes fut tolérante en Scandinavie, et il en a résulté, pendant des siècles, une co-existence de celles-ci et de la religion chrétienne.

Les Scandinaves furent parmi les premiers visiteurs étrangers à se rendre en Galice après l'émergence du culte de Saint-Jacques ; cependant, il ne s'agissait pas de pèlerins pacifiques mais plutôt de guerriers pillards, c'est-à-dire des Vikings. Selon des sources espagnoles et arabes, les incursions vikings en Galice commencèrent peu après la découverte de la tombe de Saint-Jacques - on date la première attaque viking de 844 - et se poursuivirent avec des interruptions plus ou moins longues pendant près de 200 ans. Les Vikings qui s'étaient établis dans les Iles Britanniques depuis le 9e siècle furent tôt christianisés et il est possible qu'ils se soient rendus en Galice comme premiers Scandinaves aussi pour des raisons religieuses. Toutefois, les sources ne permettent pas d'établir avec certitude leurs motifs de voyage dans cette période de transition entre le 10e et le 11e siècle. Les pèlerinages, dont le rayonnement et l'intensité augmentaient constamment, constituaient une attraction importante. L'un des personnages typiques de cette période de transition fut le roi Olaf de Norvège, sanctifié après sa mort, et qui selon toute vraisemblance visita les côtes de Galice dans les années 1012-13 à la tête de sa flotte viking.

On peut considérer que le transfert du siège de l'évêché, dans la seconde moitié du 9e siècle, de l'ancienne ville romaine Iria Flavia à Saint-Jacques de Compostelle fut le résultat des invasions vikings. Saint-Jacques fut ensuite fortifiée de même que la côte. Le déplacement des chemins de pèlerinage vers l'intérieur des terres pourrait également être la conséquence de ces invasions.

La première fois que l'on peut parler avec certitude de Scandinaves en tant que pèlerins de Compostelle, il s'agit de croisés en route vers la Terre Sainte et qui faisaient halte en Galice. En 1108, une croisade de 60 navires vaisseaux vikings, sous le commandement du roi norvégien Sigurd, passa l'hiver en Galice. Ce voyage fut nommé dans des récits le voyage vers "Jakobsland" (au pays de Saint-Jacques). Il n'est pas prouvé qu'ils aient visité Saint-Jacques de Compostelle, cependant cela paraît vraisemblable. Sigurd a également participé avec ses hommes à quelques batailles de

la Reconquista, avant de poursuivre son voyage vers Jérusalem. On fait aussi état de flottes de croisés scandinaves dans les années 1151, 1189, 1197 et 1217 faisant halte en Galice. Il est significatif que l'entrée de la ville de Saint-Jacques fut interdite à la croisade dano-frisonne de 1189, de peur que les croisés volent les reliques de Saint-Jacques.

Diffusion du culte et du pèlerinage

Le mouvement de christianisation, qui s'est poursuivi en Scandinavie au-delà du Moyen-Age, suscita également un développement du culte de Saint-Jacques. Il n'est pas facile de déterminer dans quelle mesure le culte de Saint-Jacques dans cette région fut stimulé par la Hanse qui domina le commerce extérieur scandinave à partir du 13e siècle. Dans la région hanséatique, outre Saint-Nicolas, l'on considérait avant tout Saint-Jacques comme protecteur des voyageurs et des commerçants. En tout cas, il est évident que l'on trouve le plus d'églises consacrées à Saint-Jacques, de même que ses représentations iconographiques, dans certaines régions de la Norvège, Suède et Finlande qui participèrent le plus activement au commerce avec l'étranger : en Norvège, il s'agit de la région autour de Bergen, en Suède de celle de l'Uppland et l'île de Gotland et en Finlande de la région côtière autour de la ville de Turku ainsi que le long des artères principales de commerce à l'intérieur du pays vers Hämeenlinna.

A cet égard, il faut noter qu'on trouve même dans la Finlande lointaine - qui faisait partie de l'Etat suédois à partir du 12e siècle - au moins 8 églises et chapelles portant le nom de Saint-Jacques ainsi qu'environ 30 tableaux et sculptures conservés. Les chiffres scandinaves apparaissent naturellement peu élevés comparé au nombre des églises en Allemagne, qui sont plusieurs centaines ; ils doivent pourtant être mis en relation avec le nombre d'habitants dans les différentes régions d'Europe à cette époque. Dans tous les pays scandinaves, une partie importante des objets d'art religieux provient des régions sur la route de Saint-Jacques, par exemple de Limoges. De plus, les historiens de l'art s'accordent à voir dans les ornements et le style de construction de plusieurs églises importantes au Danemark et en Suède l'influence du pèlerinage compostellan. De même, le culte et le pèlerinage de Saint-Jacques ont laissé des traces dans la toponymie et les patronymes scandinaves, dans la littérature et dans les documents héraldiques.

En ce qui concerne des documents sur le pèlerinage lui-même, il en existe dans les archives scandinaves à partir du 12e siècle. Cependant, il faut prendre en considération que des documents de ce genre ont beaucoup souffert de destruction suite à la Réforme, et que la quantité de la documentation écrite en Scandinavie est faible. Jusqu'au 14e siècle, les sources sur les pèlerinages font principalement état de haut dignitaires ecclésiastiques et de nobles tels : l'Evêque Absalon (1181), Saint-Anders de Slagelse, le noble Hrafn Sveinbjarnarson (1213) d'Islande, Sainte-Ingrid de Skänninge, Sainte-Birgitta avec son mari, et d'autres. Mais au 14e, 15e et dans la première décennie du 16e siècle, les sources mentionnent toutes les couches de la population. Saint-Jacques de Compostelle devint par exemple l'une des plus importantes destinations de pèlerinage de pénitence hors de Scandinavie, ces pèlerinages étant d'ailleurs imposés par les autorités temporelles en punition pour délits graves,

comme l'indiquent par exemple les registres de la ville de Stockholm de 1480 à 1520. Même des pèlerins malades prenaient le grand chemin vers ce finistère du monde alors connu. On dispose à ce sujet de preuves archéologiques ; en effet, sur les squelettes trouvés dans certaines tombes en Scandinavie et ornées de coquilles Saint-Jacques, on a pu déceler des traces de maladies graves.

Le fait que la coquille Saint-Jacques soit l'insigne de pèlerinage la plus répandue en Scandinavie est significatif, et cela prouve le prestige du pèlerinage à Compostelle parmi tous les pèlerinages de Scandinaves à l'étranger. Il est aussi surprenant que les coquilles Saint-Jacques découvertes en Scandinavie et qui datent du Moyen Age forment la plus grande proportion de coquilles trouvées par rapport au reste de l'Europe. Si l'on en croit une compilation récente, on attendrait les chiffres suivants pour les 58 chantiers de fouilles archéologiques en Europe : sur 180 coquilles trouvées, 66 proviennent de Scandinavie, les 24 endroits de fouilles scandinaves constituant d'ailleurs la majorité des chantiers. Lund, dans le sud de la Suède, est la seconde ville qui possède le plus de coquilles de Saint-Jacques du Moyen-Age : 23 coquilles trouvées que l'on peut voir dans une exposition permanente. Ces données ne peuvent naturellement pas correspondre exactement à l'origine des pèlerins ; cependant ces chiffres nous donnent sans aucun doute une indication sur l'importance des pèlerinages de Scandinavie vers Saint-Jacques de Compostelle.

Dès le 13e siècle, au Danemark et en Suède, il existait des confréries consacrées à Saint-Jacques, mais elles ne constituaient sans doute pas des communautés exclusivement formées de pèlerins compostellans comme cela fut le cas en Europe centrale, car les statuts et les documents des guildes qui ont été conservés ne mentionnent pas le pèlerinage lui-même. Notons toutefois que la totalité des cinq confréries danoises étaient en fait des guildes de cordonniers. Doit-on y voir un lien avec l'importance des chaussures pour les pèlerins de Compostelle ? Le rôle des confréries dans l'organisation des pèlerinages à Compostelle nous est toutefois fourni par des statuts d'autres guildes danoises.

Des lettres de recommandation pour les pèlerins de Saint-Jacques ont aussi été délivrées en Scandinavie mais il ne s'agit cependant pas de dispositions légales comme celles qui ont été édictées par les rois de Norvège, déjà au 12e siècle, pour les pèlerins allant vers la tombe de Saint-Olaf à Trondheim. Les pèlerins de Danemark, Norvège et Suède sont au contraire clairement mentionnés dans des lettres de recommandation que les rois de Castille ont édictées en 1434 et 1479.

Au moins, la Finlande nous a aussi fourni des preuves écrites sur les pèlerinages secondaires aux églises consacrées à Saint-Jacques. Citons le cas intéressant d'un pèlerin allemand, prénommé Jacob et qui en 1512 se rendait à l'église St. Jacques de Renko - A-t-il peut-être visité toutes les églises consacrées à son saint patron en Finlande ou en Scandinavie ?

Suite à la Réforme, imposée par le pouvoir d'Etat surtout pour des raisons politico-économiques, les pèlerinages scandinaves vers Saint-Jacques de Compostelle ont cessé ; pourtant, en Suède et en Finlande, on a trouvé la trace jusqu'au siècle dernier des offrandes votives dans les Eglises Saint-Jacques ainsi que des marchés de Saint-Jacques qui, tout comme les chansons et contes populaires transmis jusqu'à nos jours, ont contribué à la profonde implantation du culte de Saint-Jacques.

Difficultés particulières

La situation géographique, l'isolement et le climat de la Scandinavie ont représenté des obstacles majeurs pour ces pèlerins venant du nord.

L'hiver est très long et rude surtout en Suède et en Finlande; lorsque la température atteint 10 à 20° sous zéro, tous les fleuves et lacs, ainsi que la partie nord de la Baltique, sont gelés de décembre à avril-mai. La Finlande est séparée de la Suède par le Golfe-de-Bosnie qui chaque hiver est pris par les glaces, ce qui au Moyen Age rendait la navigation impossible. Dans un document du mois de février 1493, il est question d'un adolescent danois qui, ayant commis un meurtre, fut condamné par l'archevêque d'Uppsala à faire un pèlerinage de pénitence à la cathédrale finlandaise d'Abo mais la glace rendait la traversée impossible. Par contre, le climat de l'hiver pouvait aussi apporter des facilités, au moins dans la Scandinavie centrale et septentrionale : de grands lacs pouvaient être traversés en ligne droite et des traîneaux et des skis permettaient de voyager avec rapidité.

Les pèlerins finlandais vers Saint-Jacques devaient, aussi lorsqu'ils choisissaient le chemin par la terre, de toute façon commencer par traverser la Baltique, soit vers la Suède et dans ce cas traverser la mer une deuxième fois vers le Danemark, soit directement vers un port sur la côte sud de la Baltique. Les pèlerins islandais devaient également, s'ils choisissaient la route la plus employée par la Norvège, traverser la mer au moins deux fois. Ce voyage long et éprouvant ne retenait cependant pas les malades qui partaient en pèlerinage vers Saint-Jacques.

Cette longue distance signifiait également des coûts plus élevés, comme l'indique notamment la vente d'un terrain réalisé en Finlande en 1488 par un forgeron d'armes en partance pour Compostelle. Par ailleurs, les coûts dépendaient aussi du statut social : le riche étant censé pourvoir lui-même à ses frais d'hébergement et de subsistance, alors que le pèlerin pauvre pouvait réclamer à l'Eglise son droit officiel à la nourriture et l'hébergement.

Les sources ne nous permettent pas de déceler comment les Scandinaves venaient à bout des problèmes posés par la langue et la culture différente au cours de ce long voyage. Il est possible qu'il y eut un traducteur à Saint-Jacques pour les pèlerins scandinaves comme il y en avait à Rome à l'hospice de Sainte-Brigitte.

Routes

En Scandinavie, il y eut des chemins particuliers de pèlerins avec des auberges situées à intervalles réguliers, par exemple le chemin vers le tombeau de Saint Olav à Trondheim (Norvège) ou vers ceux de Sainte Birgitta et Sainte-Katharina à Vadstena (Suède), vers celui de Saint-Henrik à Nousiainen (Finlande) ; cependant, comparé aux régions plus au sud de l'Europe, il n'y avait pas de routes particulières vers Saint-Jacques, sur lesquelles la majorité des pèlerins voyageaient. Les pèlerins n'ont fait que former l'un des groupes qu'on pouvait rencontrer, à côté de marchands, de voyageurs en commission officielle ou privée, d'étudiants, ainsi que d'autres pèlerins qui allaient vers des endroits de pèlerinage, visités par des

Scandinaves, en Allemagne, France, Italie, Angleterre et dans d'autres pays. C'est la raison pour laquelle il est impossible d'établir une carte précise des chemins utilisés par les pèlerins scandinaves, de même que cela est impossible pour les Chemins vers Rome ou Jérusalem. Uniquement au Danemark, où tous les chemins s'unissaient vers le Sud, les pèlerins compostellans auraient pu avoir un bout de chemin propre à eux. C'est dans cette perspective que doit se concevoir la cartographisation des chemins pris par les pèlerins de Saint-Jacques. Elle a été établie sur la base d'une comparaison du réseau routier scandinave au Moyen Age avec les lieux et les églises où l'on pratiquait le culte de Saint-Jacques (patronage, iconographie) ainsi que des découvertes de coquilles et du matériel documentaire relatif aux pèlerinages vers Compostelle. On peut indiquer, avec une relative certitude, les points suivants de rassemblement et de conjonction des pèlerins de Saint-Jacques en Scandinavie : Turku/Åbo en Finlande, Stockholm, Skara, Lund, Bergen, Copenhague, Roskilde, Ribe, ...

Le chemin par terre vers Saint-Jacques passait dans la plupart des cas par l'Allemagne, où la ville d'Aix-la-Chapelle devait sans doute être l'une des premières haltes d'étape. Aix-la-Chapelle est mentionnée parmi d'autres endroits du monde germanique comme pouvant constituer un lieu de pèlerinage à part. A partir d'Aix-la-Chapelle, il était facile pour les pèlerins scandinaves de rejoindre les groupes d'autres pèlerins qui affluaient sur les deux routes vers Compostelle dans le nord de la France. Paris, lieu important de rassemblement sur le chemin vers Saint-Jacques, était au Moyen Age un endroit privilégié d'études pour les Scandinaves. En ce qui concerne le pèlerinage vers Rome, il existe des descriptions d'itinéraires de la Scandinavie. Mais pour le pèlerinage vers Saint-Jacques, une telle description n'a pas été transmise ; toutefois, la possibilité de quitter le chemin vers Rome et d'aller vers Saint-Jacques est mentionnée par l'Abbé islandais Nicolas dans le guide qui décrit l'itinéraire vers Rome (milieu du 12e siècle).

Pour les pèlerins finnois vers Saint-Jacques, il existait encore une variante possible : les pays baltes. Reval (le port hanséatique le plus au nord) est à seulement 80 km de la côte finlandaise et possédait en outre une église importante dédiée à Saint-Jacques. Les pays baltes - la région qui compte aujourd'hui les Républiques Soviétiques d'Estonie, Lettonie et Lituanie - étaient au Moyen Age, ce qui est trop souvent oublié en Europe occidentale, une partie aussi intégrée à l'Europe que la Scandinavie. Aussi les Baltes participaient-ils activement aux pèlerinages vers Saint-Jacques comme de nombreuses églises Saint-Jacques, coquilles trouvées et sources documentaires en témoignent.

Les communications terrestres sur les grandes distances étaient au Moyen Age très éprouvantes et la voie maritime pouvait donc intéresser particulièrement les Scandinaves. Au début des expéditions vikings et aussi pendant les premiers pèlerinages, la voie maritime prédominait. Aussi, lorsque dans un itinéraire-guide danois présumé dater du 13e siècle - quoique probablement plus ancien - on compte uniquement 8 jours de voyage en mer du port Ribe sur la côte ouest du Danemark vers la Corogne - à cela s'ajoutant des haltes dans trois ports, en Flandre, Angleterre et France -, cela ne peut être expliqué que par l'emploi des rapides vaisseaux vikings. Les sources ne permettent pourtant pas de préciser pendant combien de temps les bateaux vikings furent encore utilisés. Ils furent remplacés lorsque

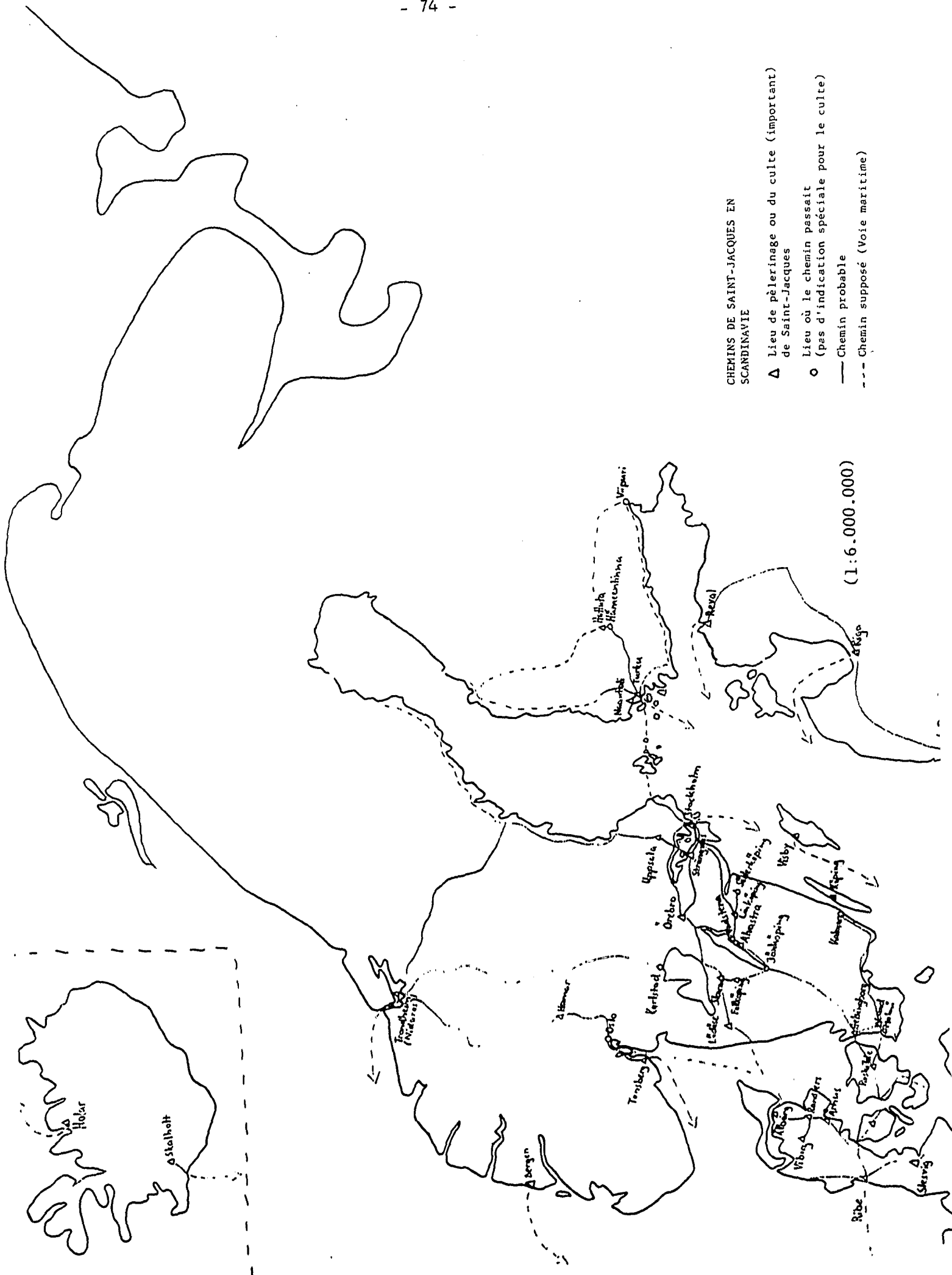
le commerce extérieur de la Scandinavie fut monopolisé par la Hanse. Les lourds vaisseaux hanséatiques avaient besoin de bien plus de temps pour le même trajet - en 1518 on rapporte que le voyage de Stralsund à la Corogne prenait 9 semaines - mais ces vaisseaux avaient une capacité en passagers et équipement bien plus importante.

Il est plutôt étonnant qu'il n'existe que de rares informations sur des bateaux de pèlerins partant de ports scandinaves. Si nous prenons la ville de Stockholm, il n'est fait mention qu'une seule fois d'un bateau de pèlerins. Un Allemand, domicilié dans cette ville, Diderik Pasche, l'a équipé en 1501 à la demande du maire et du conseil municipal de Stockholm. Mais les sources ne font pas état du bon retour du bateau. Une explication possible de la pauvreté des sources, outre la mauvaise transmission, peut être le fait que les pèlerins compostellans allaient en bateaux plus légers vers les ports hanséatiques du sud de la mer baltique, à partir desquels il y eut pendant la fin du Moyen Age des transports réguliers de pèlerins vers Compostelle, surtout annuels. Certaines sources semblent indiquer cette variante du chemin. La voie maritime devait surtout être utilisée par des pèlerins plus fortunés, puisque l'on devait payer le transport soi-même sans pouvoir faire appel au devoir chrétien de charité et de soin donné aux pèlerins.

Pour conclure, l'on peut dire, qu'en ce qui concerne les chemins scandinaves vers Compostelle, si seule une identification approximative des routes est possible, on retrouve quand même des traces profondes du culte jacquaire et du pèlerinage en Scandinavie. Même la Scandinavie lointaine participait activement au phénomène européen de pèlerinage vers Saint-Jacques. Par ailleurs, les Scandinaves occidentaux (les Vikings) entrèrent très tôt en contact avec ce pèlerinage et au moment de la christianisation il a été accueilli avec plaisir. Le culte et le pèlerinage rencontrèrent également un écho dans des régions christianisées pendant le Haut Moyen Age et vers la fin du Moyen Age, comme par exemple en Finlande, et ce culte se perpétua bien après la Réforme et constitua l'un des éléments importants de la civilisation médiévale scandinave. Le pèlerinage de Saint-Jacques, avec toutes ses conséquences, fut un facteur important de l'intégration de la Scandinavie dans la culture européenne du Moyen Age.

Bibliographie

- Almazan, Vicente : Gallaecia Scandinavica. Vigo 1986.
- Gad, Tue et Bodil : Rejsen til Jakobsland. Kobenhavn 1975
- Krötzl, Christian : "Om nordbornas vallfärder till Santiago de Compostela", Historisk Tidskrift för Finland 72:2 (1987), p. 189-200
- Köster, Kurt : "Pilgerzeichen und Pilgermuscheln von mittelalterlichen Santiagostrassen" (Ausgrabungen in Schleswig 2). Neumünster 1983
- Nikula, Oscar : Sankt Jakob. Acta Academiae Aboensis, ser. A. Humaniora, vol. 37, N° 2.



CHEMINS DE SAINT-JACQUES EN SCANDINAVIE

- △ Lieu de pèlerinage ou du culte (important) de Saint-Jacques
- Lieu où le chemin passait (pas d'indication spéciale pour le culte)
- Chemin probable
- - - Chemin supposé (Voie maritime)

(1:6.000.000)

CHEMINS DE SAINT-JACQUES EN BELGIQUE

RÉALISATIONS ET RÉFLEXIONS

par Dirk AERTS (Belgique)

Depuis quelque temps, Compostelle et son pèlerinage peuvent se réjouir d'une popularité nouvelle. Les sources de cet intérêt sont très diverses. Pour les uns, Compostelle est avant tout un phénomène religieux, d'autres mettent l'accent sur l'aspect culturel ou sur sa dimension européenne. En Belgique, trois instances s'en occupent : l'Association de Saint-Jacques de Compostelle, le Vlaams Genootschap van Santiago de Compostela et le Groupe belge de travail pour les chemins de Saint-Jacques, érigé sous l'encouragement du Professeur A. d'Haenens à l'occasion de la proclamation des routes de Saint-Jacques comme itinéraire culturel européen.

Déjà quelque temps avant la Déclaration de Compostelle du 27 octobre de l'an dernier, le Vlaams Genootschap a formulé pour la première fois ses idées concernant ce projet dans une motion qui, sous le titre de "Compostelle dans une perspective européenne", exprimait beaucoup d'espoirs mais aussi, permettez-moi de le dire, certaines hésitations. Quoi qu'il en soit, sa plus grande valeur a consisté dans le fait qu'elle a déclenché une discussion aussi bien dans nos associations que dans certaines autres.

Cela en soi est très positif : car en discutant, on avance et on distingue plus clairement les choses. Jusqu'ici le groupe de travail s'est rencontré quatre fois, toujours dans un très grand esprit d'entente, sous la présidence du Professeur d'Haenens. En travaillant ainsi, on a réalisé un certain progrès dont je vous donne maintenant plus de détails. Je commencerai avec le repérage des routes compostellanes, ensuite j'aborderai la question du lancement proprement dit de notre initiative, après quoi je finirai avec quelques réflexions concernant l'Europe et Compostelle.

1. Le culte de Saint-Jacques et la pratique du pèlerinage à Compostelle ont toujours connu dans les Anciens Pays-Bas - aussi bien ceux du Nord que ceux du Sud - une grande popularité et cela dès le début de leur propagation. A titre d'illustration, quelques faits suffiront : en 1056, des moines de Liège reçurent à Compostelle une relique de Saint-Jacques ; vers 1120, Adalard, vicomte en Flandre et seigneur de Eine et Oudenburg fonda un des hospices les plus célèbres, c'est-à-dire celui d'Aubrac sur la route du Puy. Enfin il faut signaler la pratique du pèlerinage expiatoire qui semble être une création de chez nous. Elle a été soigneusement examinée par J. van Herwaarden. Bien que cet intérêt pour Saint-Jacques fût énorme, il faisait partie d'une tradition plus ample de vénération des saints et de pèlerinage. Cela nous est clairement démontré d'une part par les tarifs des pèlerinages expiatoires publiés par van Herwaarden et d'autre part par l'étude des insignes de pèlerinages comme l'ont fait récemment van Heeringen, Koldewey et Gaalman dans leur livre Heiligen uit de modder.

S'il est bien vrai que Saint-Jacques avait un grand renom aux Pays-Bas, la situation et la morphologie de ces pays ont fait que les routes jacquaires n'ont pas le même caractère que celles de France et d'Espagne. En effet, des routes dites de pèlerinage, il n'y en a pas. Le réseau routier était très dense, les villes étaient dispersées sur le territoire d'une façon égale et régulière, les obstacles naturels étaient presque inexistants, de sorte que le pèlerin partait vers Compostelle en empruntant les voies de communications ordinaires. En plus, nos pays ont toujours servi de plaque-tournante et, tout comme sur le plan commercial, nos routes drainaient aussi la plupart des pèlerins venus de l'Europe du Nord, de la Grande Bretagne et aussi de l'Allemagne. Il en résulta que le pèlerin possédait un tas de possibilités pour se rendre vers le sud, direction Compostelle.

C'est ce que nous montre la carte dressée par André Georges à la fin de son précieux ouvrage que beaucoup nous envient Le pèlerinage à Compostelle en Belgique et dans le Nord de la France. Quant à ce livre, il est indiscutablement une oeuvre de pionnier. Néanmoins, une lecture attentive montre clairement que l'auteur n'a pas toujours été au courant des sources les plus récentes et les plus fiables : une mise à jour de ce livre serait donc nécessaire.

Quoique l'inventorisation du patrimoine compostellan en Belgique soit ainsi déjà plus ou moins réalisée, le repérage des routes compostellanes ne se fait pas sans difficultés. Les conditions géographiques optimales, dont ont pu jadis bénéficier les pèlerins, ont favorisé aussi bien la densité de la population que celle de l'activité économique et industrielle. Les responsables du réseau GR (routes de grandes randonnées) savent de quoi je parle : ils ont eu besoin de plus de dix ans pour construire le parcours du GR 5A qui ne dépasse même pas les limites de la Flandre.

Plus important encore est le fait que, vu la distance de nos régions jusqu'à Compostelle, il devient presque impossible d'unir les deux fonctions de l'itinéraire compostellan, c'est-à-dire baliser une route pour ceux qui veulent effectuer le pèlerinage à Compostelle et, de l'autre côté, développer un itinéraire touristique de valeur locale. Quoi qu'il en soit, un choix était indispensable.

En discutant de tous ces problèmes, notre groupe de travail a surtout tenu compte pour le repérage non seulement de la valeur historique du parcours et de celle du paysage, mais aussi des points de raccord avec nos pays voisins, ce qui est très important pour établir un réseau européen.

Voici les trajets choisis :

a. L'axe Brugge-Torhout-Roeselare-Menin. Ce trajet fait partie du réseau commercial qui reliait la Flandre et Paris depuis le Moyen Age. Il nous est connu d'un compendium appelé "Itinerarium Brugense", rédigé au XVe siècle sur ordre de Dom Mercatello, abbé de Saint-Bavon à Gent. Les points de raccord de ce trajet sont Aardenburg avec les Pays-Bas et Menin avec la France.

b. L'axe Antwerpen-Gent-Oudenaarde-Tournai-Valenciennes, avec Antwerpen et Valenciennes comme points de raccord. On retrouve ce chemin sur la carte de Charles Estiennes (1550) et dans les rapports de Peter Rindfleisch et Jacques le Seige, pèlerins en route pour Compostelle.

c. L'axe Aachen-Maastricht-Tongeren-Leuven-Brussel-Mons-Valenciennes, faisant partie du réseau commercial entre la Flandre, le Brabant et la Rhénanie et aussi du fameux Niederstrasse allemand. Entre le trajet b. et c. existe un raccourci très intéressant qui passe par Jodoigne et Nivelles. Il fut suivi par Albert de Stade en route pour Rome en 1240.

d. L'axe Aachen-Liège-Namur-Givet, dont les points de raccord sont Aachen pour l'Allemagne et Givet pour la France.

Pour conclure ceci, je puis vous dire où en est pour le moment notre groupe de travail.

- L'axe d. est déjà balisé entre Andenne et Givet, mais la signalisation date d'avant la Déclaration de Compostelle et par conséquent elle n'est pas effectuée avec les panneaux officiels.

- Les axes a., b. et c. sont en cours de réalisation.

J'ajoute que pour tout cela nous disposons de la coopération de l'association GR (routes de grandes randonnées) qui a d'ailleurs un représentant dans notre groupe de travail. Pour la promotion de ces itinéraires, l'aide de nos deux commissariats généraux belges de tourisme nous est assurée. Le commissaire général pour la région de Flandre, le Professeur U. Claeys, fut d'ailleurs le vice-président du Vlaams Genootschap.

2. Mais comment allons-nous divulguer cette action d'identification et de conservation ? Certes, le patronage d'un organisme comme le Conseil de l'Europe signifie un appui sans égal, mais sans une action nationale bien coordonnée, nous n'atteindrons jamais notre but. Ce qu'il faudrait, c'est d'abord un programme, mais aussi, pour le lancer, des moyens aptes à notre temps et à notre société. Dans ce contexte, un événement médiatique est nécessaire : aussi bien pour propager nos idées dans le grand public que pour stimuler les autorités à prendre des mesures pour la conservation et la revalorisation du patrimoine jacquaire.

Pour le début de l'année prochaine, notre groupe de travail prépare deux actions, une en Flandre et une en Wallonie. En Wallonie, on a choisi l'église Saint-Jacques de Namur et les bâtiments avoisinants. Il s'agit d'un complexe qui jadis formait un hôpital auquel nous voulons donner une nouvelle fonction en tant que Maison de la Mémoire pour la région namuroise, riche en souvenirs jacquaires. En Flandre, nous concentrons notre attention sur la magnifique église de Saint-Jacques à Louvain, un édifice gothique qui remonte au début du treizième siècle avec une tour romane. Cette église, par un concours de circonstances, a été tellement négligée qu'elle menace de tomber en ruines.

Voilà en bref le but des actions qui seront lancées simultanément en Flandre et en Wallonie et dont nous attendons un effet de sensibilisation.

3. Je termine cette communication avec quelques réflexions. Malheureusement, comme je n'ai pas l'intention de dépasser ma mission, celles-ci manqueront sans doute d'articulation et de nuance, néanmoins je les crois assez importantes pour le débat actuel.

3.1. L'origine et l'histoire du pèlerinage à Compostelle nous montrent comment la chrétienté a déterminé l'identité de l'Europe. Nous en trouvons la preuve la plus profonde dans le livre magistral de Fernand Braudel : la Méditerranée. L'auteur y développe la thèse suivante : les civilisations sont des constantes qui triomphent du temps. Elles traversent le temps, elles survivent aux catastrophes, car une civilisation est une continuité qui, lorsqu'elle change, même aussi profondément que peut l'impliquer une nouvelle religion, s'incorpore des valeurs anciennes qui survivent à travers elle et restent sa substance.

Ainsi Braudel nous montre que l'Islam ne commence pas avec Mahomet, ni que ce qu'il appelle la Romanité commence avec le Christ. En plus, selon lui, toute civilisation reste accrochée au territoire qu'elle occupe à jamais et qu'aucune force dans l'histoire ne peut changer. L'occupation romaine de l'Afrique du Nord, l'hellénisation de l'Asie Mineure, l'occupation turque de la Grèce : autant d'exemples de conquêtes qui semblaient être définitives, mais qui finalement ne l'étaient pas, puisqu'elles voulaient repartager le territoire des civilisations.

Appliquons cela à l'Espagne et il devient clair que la Reconquista et le pèlerinage à Compostelle sont nés au cours d'une période dans laquelle la Romanité - qui est le coeur de l'Europe comme il est jusqu'ici traduit dans les structures que nous connaissons - redéfinissait son territoire vis-à-vis de l'Islam. Ainsi le pèlerinage à Compostelle nous montre comment l'histoire de la chrétienté va de pair avec celle de l'Europe.

Cela peut aussi être prouvé à l'inverse. Aux débuts des temps modernes, l'intérêt pour les pèlerinages du type compostellan n'a pas seulement diminué à cause de certaines évolutions dans la chrétienté, cette croissance est aussi due au changement du cadre politique. En effet, peu à peu "l'internationalisme" du Moyen Age, que l'on peut considérer comme une préfiguration de l'idée européenne, disparaissait, tandis que les monarques absolus créaient partout un nouveau genre d'état, c'est-à-dire l'état national. Supposant un territoire et une population déterminés, ces états défendaient ce qu'on appelle dès lors le vagabondage, de sorte que le pèlerin se sentait menacé. Pensons aux mesures prises par Louis XIV.

3.2. La pratique des chemins de Saint-Jacques est essentiellement un évènement dynamique. Au fond, c'est dans cette particularité que consiste sa valeur stimulatrice pour l'idée européenne. Ces chemins ne sont pas du tout des moyens dont on se sert pour arriver quelque part le plus vite possible. La pratique de la marche y forme un but en soi, c'est-à-dire qu'on s'ouvre et qu'on se donne tout au long de la route.

De cette façon de marcher, le pèlerinage en est l'archétype. Le christianisme a toujours fortement mis l'accent sur ce processus de changement, qui consiste en un arrachement volontaire à ses valeurs, suivi d'une appropriation nouvelle, mais sur un autre plan, plus profond, comme Graf van Durckheim l'exprimait : "Weg von mir, hin zu Dir, ganz in Dir, neu aus Dir". Le pèlerin, le marcheur vers Compostelle ne craint pas le dialogue, au contraire, il en vit. C'est sur ce dialogue que la nouvelle Europe doit être bâtie. Partout où cette pratique de marche est menacée, nous devons la défendre, parce que, comme dit le poète, les fruits du dialogue sont précieux, mais leur arbre est faible.

3.3. Toute initiative entreprise pour revaloriser les chemins de Saint-Jacques est vouée à l'échec aussi longtemps qu'on ne se rend pas compte du fait qu'elle est portée par ceux qu'on appelait au Moyen Age les petites gens. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Que les théologiens de renom tiennent des débats de haut niveau sur la valeur et le sens de la pérégrination, que les historiens de l'art parlent avec enthousiasme de l'art et de la culture qui naquirent sur les chemins de Saint-Jacques, que les politiciens fassent des propositions en vue de favoriser les échanges et des contacts entre les différents peuples européens ; il n'empêche que la pérégrination elle-même et les trésors d'expérience qu'ils laissent dans le coeur du pèlerin, ne sont ni le travail du théologien, ni du savant, ni du politicien mais l'affaire de celui ou de celle qui un beau jour prit le bourdon et la besace et s'en alla par les chemins. Toutes les théories que le théologien, le savant ou le politicien échafaudent, sont vécues "matériellement" par le pèlerin, sans qu'il en ait jamais pris connaissance.

Comprenons-nous bien. Il ne s'agit aucunement de saborder le travail du théologien, du savant ou du politicien, tout comme il serait insensé de lever les épaules au récit de quelqu'un qui part à pied pour Compostelle. La redécouverte de la pérégrination, au contraire, nous apporte une possibilité de synthèse sans précédent : synthèse entre le croyant et le théologien, entre l'amateur de l'art et l'historien, entre l'individu et son représentant politique. Or, n'était-ce pas à ces niveaux là que la question de l'identité de l'Europe se situe : au niveau de la religion, au niveau de l'art et de l'histoire, au niveau de la politique ? L'étude et la pratique des pérégrinations sont des facteurs d'une valeur inestimable pour redécouvrir cette identité et pour la vivre activement.

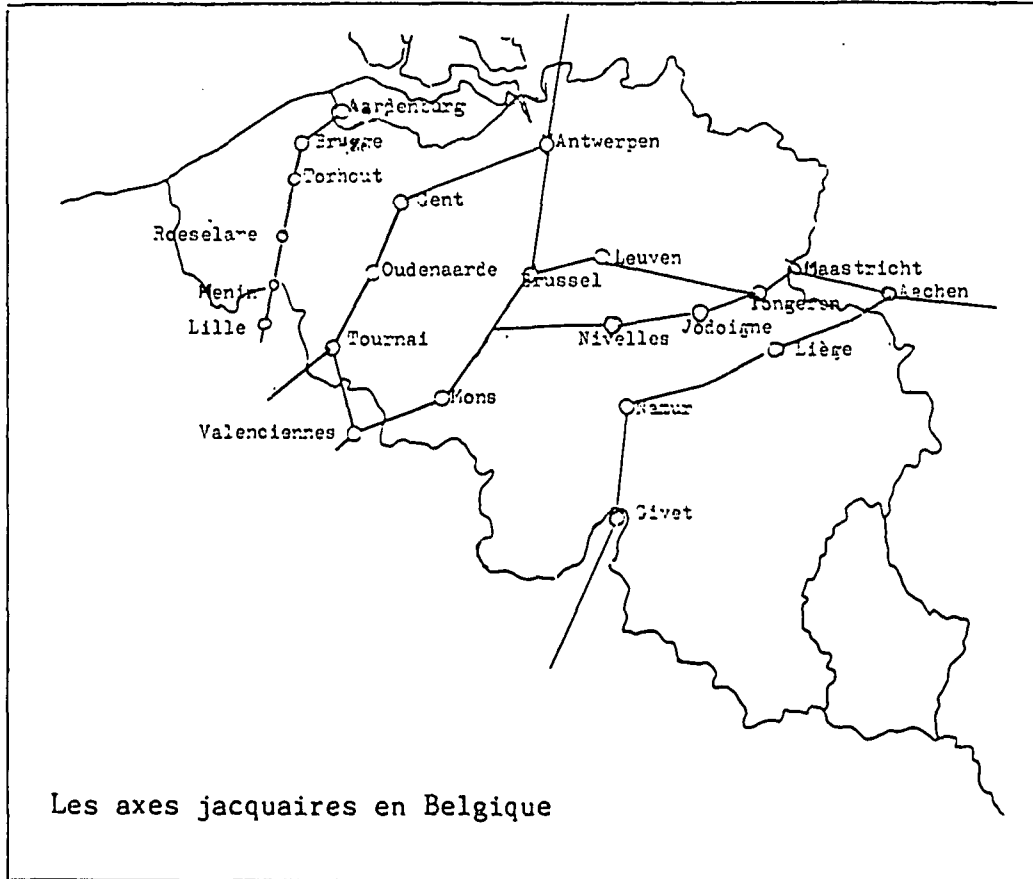
BIBLIOGRAPHIE:

Van HERWAARDEN J., Opgelegde bedevaarten. Een studie over de praktijk van opleggen van bedevaarten (met name in de stedelijke rechtspraak) in de Nederlanden gedurende de late middeleeuwen (ca. 1300-ca. 1550). Amsterdam, 1978.

GEORGES A., Le pèlerinage à Compostelle en Belgique et dans le Nord de la France. Bruxelles, 1971.

Van HEERINGEN R.M., KOLDEWEY A.M., GAALMAN A.A.G., Heiligen uit de modder. Zutphen, 1987.

BRAUDEL F., La Méditerranée. L'espace et l'histoire. Paris, 1985.



LES CHANTS DU PÈLERINAGE

par Eusebio GOICOECHEA ARRONDO (Espagne)

INTRODUCTION

En tant que directeur du Département Audio-visuel de l'Association des Amis de Saint-Jacques de Compostelle, de Estella en Navarre, et au nom de celle-ci, je vous salue, Mesdames, Messieurs, de tout coeur.

Pendant plus de vingt ans, notre Association a organisé, chaque année, les Semaines d'Etudes du Moyen Age et les Semaines de la Musique Ancienne avec un professorat international. Nous avons conçu le premier film audio-visuel du Chemin de Saint-Jacques, ainsi que sa première cartographie. Depuis la confection de notre film audio-visuel - et antérieurement déjà -, je travaille à la recherche des chansons de pèlerins, et ce sont les résultats de cette recherche que je vais vous exposer brièvement.

Il est certes impossible de comprendre le Moyen Age européen et sa phénoménologie religieuse, sociale et artistique, en excluant le Chemin de Saint-Jacques. Et c'est bien pour cela que le Conseil de l'Europe l'a déclaré "Premier itinéraire culturel européen". Le Chemin de Saint-Jacques est l'artère vitale de l'Occident : voie militaire, culturelle et commerciale à la fois. C'est une route magique, sentier mystique, voie artistique et itinéraire touristique.

A l'heure actuelle, de nombreuses études ont été publiées sur l'art du Chemin de Saint-Jacques et sur ses divers problèmes, sur l'architecture et les églises, sur la sculpture, la peinture et les arts mineurs, également sur les images populaires et même sur les graphiti. Cependant, très peu de recherches ont été accomplies dans le domaine de la musique.

Avant de continuer mon exposé, je veux vous communiquer une nouvelle : il existe un grand monument qui est sur le point de s'effondrer et de disparaître. Si je vous disais que ce monument est Saint Isidore de Léon, Fromista, le Portique de Moissac ou Saint Cernin de Toulouse... une clameur unanime s'élèverait et, de même, l'exigence serait impérieuse de chercher et trouver un remède efficace et rapide à une telle destruction.

Ce n'est pas une supposition, ce n'est pas une exagération, Mesdames, Messieurs, c'est une réalité. Il existe un important monument de l'art de Saint-Jacques de Compostelle en voie de disparition, d'effondrement. Ce sont LES CHANSONS DES PELERINS TRANSMISES PAR TRADITION ORALE dans les petits villages sur la Route de Saint-Jacques. Ne ferons nous rien pour empêcher cette irréparable disparition ?

Je pourrais vous raconter plusieurs faits, plusieurs histoires tristes, qui me sont arrivées au cours de mes incursions dans les villages du Chemin. Je vais vous en raconter une seule : il y a 15 ans, dans un hameau retiré de la province de Léon, Lomba, j'ai recueilli un splendide chant de pèlerins. Depuis, les années ont passé

et j'ai perdu la musique, mais je conserve le texte et même le nom de la dame de 54 ans (Avelina) qui me l'avait chanté... J'y suis revenu l'année dernière pour transcrire à nouveau la musique. La femme était morte et personne au village ne connaissait l'air de la chanson. Le monument s'est effondré ; sa récupération est impossible. Et il ne nous reste même pas la consolation de le reconstruire avec les pierres entassées, comme on aurait pu le faire d'un monument architectural. Il y a beaucoup de cas semblables à celui-ci. Si l'on ne recueille pas rapidement ces chansons, chaque année, chaque mois, plusieurs disparaîtront.

Je ne ferai pas mention d'autres considérations sur ce point et je passe directement à l'expositon du thème.

I. LA MUSIQUE DU PELERINAGE : METHODOLOGIE ET SOURCES

Pour étudier ce sujet d'une manière scientifique, il convient d'exposer au préalable quelques considérations.

DEFINITION

Nous entendons par musique du pèlerinage, d'une façon très ample, toute musique qui naît par et pour le pèlerinage.

DIVISION

Dans cette définition, on inclut les deux branches d'une première division que nous distinguons clairement : la musique savante et la musique populaire. Mais qu'il soit bien clair que, comme musicologue, je n'admets pas ces dénominations en termes d'opposition radicale, comme si la musique populaire n'avait pas autant de culture, de sens artistique et de valeur que celle que nous appelons "musique savante". L'unique différence est dans la manière de sa transmission.

La musique savante est celle dont les compositions sont gardées dans les archives et les bibliothèques, composées par des auteurs connus ou anonymes.

Nous réservons le terme de musique populaire pour les chansons anonymes, transmises par tradition orale et, pour cette raison, sujettes à des variations propres à cette transmission.

Il faut tenir compte également d'autres divisions : comme la musique destinée au culte (c'est-à-dire musique interprétée dans les églises en divers lieux du Chemin, dans les grandes abbayes et spécialement à Compostelle) et la musique pour le Chemin, créée pour le plaisir et le loisir des pèlerins, pendant leur long pèlerinage. Dans cette seconde division, il faut aussi faire une distinction entre la musique des pèlerins et la musique sur les pèlerins.

1. Musique des pèlerins :

Elle comprend aussi bien les chansons qu'entonnaient pendant le voyage les pèlerins - généralement chants religieux bien que non liturgiques ou cultuels - que les chansons de marche, diverses prières, adieux aux familles, miracles, etc.

2. Musique sur les pèlerins :

Elle comprend les compositions qui parlent des pèlerins, d'une manière plus ou moins directe : romances dans lesquelles il est le héros, chansons d'amour, viol d'une pèlerine, etc.

3. Sources :

Par ce bref aperçu, l'on peut imaginer où trouver les sources pour notre recherche. Pour des raisons de clarté et de brièveté, je vais m'en tenir à la division faite auparavant entre musique savante et musique populaire.

Sources de la musique savante : il y en a trois principalement :

- a. La première source de documentation sont les archives et les bibliothèques où, moins souvent que l'on aimerait, apparaissent quelques compositions savantes sur le pèlerinage. Les archives des cathédrales du Chemin sont une source indispensable ; mais également d'autres archives et bibliothèques.
- b. Les grandes collections de musique polyphonique du XIIe au XVIIe siècles où l'on trouve des compositions polyphoniques sur Saint-Jacques et son Chemin.
- c. Un aparté spécial est constitué pour les Cantigas de Sainte-Marie d'Alphonse X le Sage (XIIIe siècle) et pour le Llivre Vermell de Montserrat (XIVe siècle).

Sources de la musique populaire : en dehors des sources de la musique savante, il ne nous reste d'autre voie pour la recherche de la musique des pèlerins que la tradition ou la transmission orale.

Cette enquête est difficile, coûteuse et délicate, mais donne parfois des résultats excellents. En plus de connaissances géographiques et du Chemin de Saint-Jacques, l'enquêteur doit posséder des connaissances musicales et littéraires profondes et étendues et connaître à fond la musique populaire et surtout ses échelles (gammes). Il doit, naturellement, pouvoir transcrire d'une manière juste et fidèle ce qu'il entend chanter. Il doit connaître les anomalies de la transmission orale : musicalement parlant, la première version que chante un villageois n'est pas toujours valable. Il faut attendre, répéter, savoir faire une sélection, etc.

Je ne m'étends pas sur ces détails qui, cependant, sont très importants. Mais il faut se rendre compte de la difficulté qu'il y a à recueillir ces documents ; et une préparation soignée, une méthode scientifique ainsi que de l'expérience sont nécessaires pour garantir la valeur de ces recherches.

La musique de Saint-Jacques existe dans tous les bourgs du Chemin et aussi dans ses alentours, à 20 ou 30 kms de chaque côté du Chemin. Il est difficile, bien sûr, de repérer où il sera possible de découvrir des personnes qui peuvent conserver dans leur mémoire certains chants de pèlerins. Ensuite, il faut gagner la confiance de ces personnes qui en général sont méfiantes vis-à-vis de l'étranger. Le plus souvent, il est inutile de demander si elles connaissent une

chanson de pèlerins ; la réponse sera négative. Mais, cependant, mon expérience démontre que cette même personne, qui m'aura dit ne pas connaître de chansons de ce genre, m'en aura chanté une ou plusieurs (parfois sans le savoir) à force d'insister, de lui suggérer des textes et autres chants déjà recueillis dans la même région. Il faut se rappeler aussi que ces personnes confondent souvent diverses romances ou chansons, des textes ou des airs différents. Il faut posséder de profondes connaissances non seulement musicales en général, mais aussi des musiques populaires de chaque région.

Nous pouvons donc nous rendre compte du travail difficile et ardu que cela représente de localiser et de recueillir les chants populaires, de même que leur transcription et leur étude critique n'est pas toujours facile.

Laissant de côté les considérations scientifiques sur la méthodologie et les sources, je vais vous exposer brièvement le résultat de mes recherches, tout en suivant la division indiquée auparavant entre musique savante et musique populaire.

II. RESULTAT DE MES RECHERCHES

A. DANS LA MUSIQUE SAVANTE

1. Codex Calixtinus

Bien entendu, la ville de Saint-Jacques de Compostelle possède le Codex musical le plus ancien, le plus important, précieux et vénérable sur la musique du pèlerinage : le Codex Calixtinus, du XIIe siècle. Peter Wagner nous assure qu'il n'existe aucun monument liturgique médiéval dédié au culte d'un unique Saint qui puisse se comparer à la liturgie de Saint-Jacques que nous trouvons dans le Codex Calixtinus. Dans celui-ci s'unissent en parfaite harmonie tous les éléments littéraires et musicaux connus au XIIe siècle. Il est bien clair que, dans cet exposé, je m'intéresse non pas aux aspects historiques, littéraires et géographiques de ce Codex, mais uniquement à l'aspect musical.

Polyphonie à Compostelle :

Pour comprendre sa valeur dans l'histoire universelle de la musique, il faut connaître l'état de celle-ci au XIIe siècle. Sur ce point, je me contente de faire remarquer qu'au IXe siècle - siècle de la découverte des reliques de Saint-Jacques - un mouvement musical commence en Europe qui aura des conséquences imprévues dans l'évolution musicale du monde. Pour la première fois, après tant de siècles, de chant en monodie, d'une seule voix, l'Europe commence à chanter à plusieurs voix, à deux voix ; l'Occident invente la polyphonie.

Et c'est au XIe et XIIe siècles que nous trouvons à Compostelle - également à Saint Martial de Limoges - (tout reste en famille ... celle du Chemin de Saint-Jacques) une puissante et originale Ecole de Musique qui sera la plus avancée dans la musique universelle. C'est ici, à Saint-Jacques, que l'on invente - après les "Organa" parallèles du IXe et Xe siècles et les "discantus" du XIe siècle - les "organa" mélismatiques qui constituent la meilleure avance artistique de l'époque. La grande école de Musique de Saint-Jacques de Compostelle et de Saint-Martial de Limoges sont les

prédécesseurs immédiats d'une autre grande école du XIIe siècle, l'école de Notre-Dame de Paris (et toujours, tout reste en famille... celle de notre Chemin) avec les grands maîtres de l'Ars Antiqua, Leonin et Perotin. Les exemples du Codex Calixtinus dans l'usage du langage polyphonique auront leur point culminant dans la polyphonie de la Renaissance avec la maîtrise d'Orlando di Lasso, Palestrina et T.L. de Victoria.

Polyphonie à 3 voix :

Mais il faut ajouter encore : l'humanité, nous l'avons déjà dit, ne chantera à 2 voix qu'au IXe siècle ; et la première fois au monde que les hommes chanteront une composition à 3 voix réelles, ce sera à Saint-Jacques de Compostelle. Cette pièce est intitulée "Congaudeant catholici", dont le "duplum" est un discantus, et dont le triplum est un "organum" fleuri. Le triplum a été écrit après les autres deux voix, mais toujours au XIIe siècle. Même si notre Codex de Compostelle n'avait que cette pièce musicale, elle mériterait bien les plus grands honneurs dans l'histoire universelle de la musique. Cet aspect de Saint-Jacques de Compostelle dans l'histoire de la musique n'est pas assez mis en valeur.

Premier chant des pèlerins

Et si l'exposé antérieur n'était pas suffisant, nous avons ici une nouvelle surprise particulièrement agréable pour ceux qui aiment le Chemin de Saint-Jacques : sur le folio 193 au recto, en appendice, notre Codex nous lègue un véritable bijou musical de Saint-Jacques : le "Dum Paterfamilias", le premier chant des pèlerins.

Du point de vue paléographique, il s'agit d'une composition antérieure à ce Codex Calixtinus. La musique est copiée en écriture "neumatique" aquitaine de points superposés, "in campo aperto", sans lignes. Cette feuille a été ajoutée et cousue à la fin du Codex, parce qu'elle devait représenter déjà à cette époque un vestige vénérable d'une époque antérieure. Autant l'écriture du texte que la mélodie est tout à fait différente à celle du Codex.

Du point de vue littéraire, il s'agit d'un hymne à Saint-Jacques en 6 strophes, dont chacune commence par le nom du Saint aux six cas de la déclinaison latine : Iacobus, Iacobi, etc. (1). Après chaque strophe, on répète le même refrain : "Primus ex Apostolis". Du point de vue musical, il s'agit d'un chant monodique de rythme libre et de douce mélodie ondulante.

Notre chant est non seulement le premier chant des Pèlerins mais aussi l'un des premiers qui se chante en partie en langue vulgaire, en langue germanique ou flamande. Voici ce chant, qui dans sa mélodie et son propre texte, est le symbole de l'union de l'Europe, l'union du nord anglo-saxon avec le sud latin...

Il est vraiment regrettable, et c'est un contresens historique, que les pèlerins du XXe siècle ne chantent pas sur le Chemin ni à la fin du Chemin, à Compostelle. Ce Chemin de Saint-Jacques, qui a fait fleurir tant de chansons par monts et par vaux en Europe, est

(1) Cette question et les abréviations apparaissent au début de chaque strophe. Les problèmes de leur interprétation ont été étudiés dans mon livre Rutas Jacobeas, Estella (Navarra), 1971, page 105.

devenu muet, sans voix. A Saint-Jacques, une multitude de pèlerins se réunissent ; sa cathédrale déborde de personnes arrivées de l'Europe entière, mais ce que nous raconte le Codex Calixtinus ne s'accomplit pas aujourd'hui :

"Gratulemur et letemur ;
Cuncte gentes, lingue, tribus
illuc vunt clamantes :
Sursum perge, gaude ante ;
 ultreia, e sus eia."

"Tous les peuples et langues viennent à Saint-Jacques en chantant :
Ultreia, sus eia, en avant, courage... "

Et, cependant, nous avons un hymne officiel, plus ancien que les hymnes officiels des nations européennes ; nous avons un hymne international, un hymne européen. Nous possédons la première Internationale du monde, l'Internationale pèlerine.

Aussi invraisemblable que cela paraisse, cet hymne, véritable relique de Saint-Jacques de Compostelle, n'a pas été transcrit jusqu'à la fin du XIXe siècle.

J'ai réalisé une consciencieuse étude de celui-ci. J'ai recueilli toutes les transcriptions qui en ont été réalisées depuis celle de Flores Laguna en 1882, jusqu'à celle de H. Anglés et López Calo. Je conserve aussi une transcription inédite de Dom Gajard, illustre moine de Solesmes, dans laquelle on peut lire les annotations expliquant son opinion et ses raisons pour la transcription de chacune des notes de cet hymne. J'ai réalisé une étude comparative de plus d'une douzaine de transcriptions vérifiant note à note sur l'original. Le résultat est une transcription qui, comme toute transcription de musique "in campo aperto", est toujours subjective, approximative..., mais que je considère comme la plus vraisemblable et qui s'accorde à l'original.

Je ne veux pas terminer cet aparté sans suggérer à ce Congrès et au Conseil de l'Europe l'opportunité de proclamer cet hymne l'Hymne Européen du Pèlerinage... Tous les pèlerins devraient l'apprendre par coeur et le chanter avec tout leur coeur. Là où se rassemblent 2 ou 200.000 pèlerins de n'importe quelle nation, région ou langue, nous pourrions tous nous unir dans ce chant commun, dans la Chanson de notre Internationale du Pèlerinage. C'est en particulier sous les voûtes de Compostelle que devrait résonner avec puissance, transperçant de sa voix les siècles et les pierres, cet hymne du XIe siècle chanté par l'Europe du XXe.

A cet effet, il est donc absolument nécessaire d'établir une transcription unique. Pour des raisons pratiques, il ne peut y avoir différentes versions qui nous conduiraient au chaos et à l'impossibilité de le chanter unis. L'Association des Amis du Chemin de Saint-Jacques d'Estella a l'honneur d'offrir à ce Congrès de Bamberg et au Conseil de l'Europe cette suggestion et notre version musicale à cet effet, espérant que cette suggestion soit reflétée dans ses conclusions. Notre Association se propose de fournir la partition ainsi que l'enregistrement que nous essaierons de réaliser avec grand soin et qualité. La publication de la partition, son enregistrement et

sa diffusion par les associations à travers les émissions radiophoniques, revues et autres moyens de propagande, rendrait facile ce qui à une époque antérieure nous aurait paru presque impossible. Evidemment, il faudrait toujours chanter cet hymne aux ouvertures et clôtures de tous les congrès et réunions en rapport avec le Chemin de Saint-Jacques. Comme ce serait fantastique si ce Congrès de Bamberg, ville à 2.500 km de Compostelle, pouvait être la première balise, le premier jalon, la première occasion, la première lancée pour que tous les pèlerins de Compostelle, nous puissions être unis dans une seule et même voix : "Dum Paterfamilias, Rex universorum... etc. Herru Sanctiagu, got Santiagu, e ultreia, e sus eia, Deus adjuva nos...", unissant dans ses notes vibrantes et séculaires le passé, le présent et l'avenir de l'Europe.

C'est ensuite, mais seulement ensuite, après avoir chanté tous unis cet hymne du pèlerin européen que chaque peuple, chaque région, chaque langue devrait chanter ses propres chants, comme cela se faisait au XIIe siècle, d'après ce qui est raconté dans le Codex au chapitre 17 du premier livre :

"Motif de joie et d'admiration est de contempler les chœurs des pèlerins au pied du vénérable autel de Saint-Jacques continuellement vigilant : les Teutons, les Francs, les Italiens... chacun de leur côté ... ; certains jouent de la cythare, d'autres la lyre, etc... C'est ici que l'on peut apprécier une grande diversité de langues, de voix diverses en langues barbares ; cantilènes en teuton, anglais, grec, dans les langues d'autres tribus et gens divers de tous climats du monde. Il n'existe aucun mot ni langage dans lequel ne résonne leurs voix."

Laissons de côté d'autres aspects musicaux et littéraires de ce joyau de Saint-Jacques et des autres chansons de notre Codex mais n'omettons pas ce fait curieux : dans notre Codex, nous trouvons une "Prose" en mots latin, grec et hébreux : "Gratulemur et letemur". De cette prose proviennent les mots cités auparavant :

"Cuncte gentes, lingue, tribus..."

"Des personnes de toutes langues et pays viennent ici en chantant leurs "sus eia, ultreia, debout, courage, en avant".

Et bien, cette prose du XIIe siècle, nous la trouvons dans une "vitela" de Pampelune au XIVE siècle, avec la même musique, mais en rythme mesuré. Et aussi, à Pampelune de nouveau, mais au XVIIIe siècle, nous la retrouvons dans des "Rimes du pèlerin" avec toujours la même musique - excepté quelques petites variations - mais alors, en langue vulgaire..., en espagnol. Modèle exceptionnel de survie d'une même chanson au XIIe, XIVE et XVIIIe siècles.

2. Planctus

Autre point que je juge intéressant : les Planctus ou Lamentations sur la mort des Grands Rois ou Empereurs qui se distinguèrent dans l'essor donné au pèlerinage.

Charlemagne (réellement ou par déformation de la légende, cela nous est égal) a été l'un des promoteurs de ce Chemin. Il serait intéressant de posséder un chant faisant référence directe à ce grand promoteur du Chemin et de l'unité européenne.

Et bien oui, Mesdames, Messieurs, ce chant existe ; c'est le Planctus (ou chant funèbre) à sa mort, dont je possède la musique du début du IXe siècle ainsi que sa transcription. C'est un document de valeur particulièrement suggestif. Nous possédons également les Planctus à la mort de Charles III de Navarre, d'Alphonse VIII et Sancho IV de Castille et de Ferdinand II de Léon qui enserrent tous les royaumes que traverse le Chemin en Espagne, à une époque précisément du grand essor des pèlerinages, comme ce sera le cas au XIIe siècle.

3. Cantigas d'Alphonse X, le Sage (XIIIe siècle)

Après le Codex Calixtinus du XIIe siècle, nous avons au XIIIe siècle un autre codex de grande valeur : Les Cantigas de Sainte Marie. L'importance de ce codex est bien connue grâce aux études de Mons. H. Anglés. Je vous dirai seulement que, dans celui-ci, se trouve une centaine de chansons qui nous parlent de faits miraculeux survenus au long du Chemin de Saint-Jacques à des pèlerins ou à d'autres personnes, non seulement en Espagne, comme à Huesca, Leyre, Burgos, Castrojeriz, Villasilga, Léon, Lugo, Montserrat, mais aussi dans d'autres endroits de l'Europe comme Le Puy, Paris, Rocamadour, Cluny, Chartres, "à un troubadour de Gascogne" et en Angleterre.

J'ai recueilli et étudié toutes ces chansons qui ont trait au Chemin de Saint-Jacques. Dans ces admirables miniatures, nous retrouvons les images de pèlerins habillés de leur tenue typique et où nous reconnaissons une grande variété d'instruments de musique de l'époque.

4. Le Llivre Vermell

Après le Codex du XIIe siècle et les Cantigas du XIIIe, le Llivre Vermell de Montserrat du XIVe siècle représente une autre source de chants de pèlerinage. En Europe - nous dit Mons. Higinio Anglés - on a conservé deux répertoires de musique médiévale écrits pour le plaisir et la distraction spirituelle pendant les veilles et journées passées aux sanctuaires ; et ces deux collections font partie du patrimoine espagnol. La première, du XIIe siècle, est celle qui est contenue dans le Codex pseudo Calixtinus de Compostelle ; la deuxième, au caractère plus populaire, sont les chansons conservées à Montserrat. Dans cette deuxième collection, se trouve une série de danses religieuses "pour le plaisir des pèlerins". Entre autres, nous avons l'une des premières danses de la mort (que d'autres considèrent de pénitence) et également un chant en langue vulgaire, l'un des premiers chants connus en catalan. Ce Codex de Montserrat est le seul au monde qui nous ait légué la musique populaire de ces danses religieuses de pèlerins.

Les pèlerins de Saint-Jacques avaient l'habitude de visiter plusieurs sanctuaires renommés, voisins du Chemin. On nous raconte la visite de pèlerins à Montserrat et nous apprenons aussi que l'Abbé de ce sanctuaire, Cesáreo, a effectué un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle au Xe siècle.

5. Polyphonie classique

Du XVe au XVIe siècles, époque d'apogée de la Polyphonie, nous conservons différents répertoires de musique savante dans lesquels nous pouvons suivre la piste de quelques compositions sur les pèlerins et sur Saint-Jacques. Beaucoup de compositions polyphoniques ne sont pas encore publiées ; elles proviennent de différentes cathédrales du Chemin et supposent une autre source de recherche.

Je possède notamment une ballade italienne du XIVe siècle sur les pèlerins "Io son un pellegrin". Dans un Codex de Bologne, nous trouvons un autre joyau polyphonique dédié à Saint-Jacques : la "Missa St. Jacobi" du grand polyphoniste franco-flamand, Guillaume Duffay, composé au premier tiers du XVe siècle. C'est l'époque des Grandes Ecoles de Liège et Cambrai. Cette "Missa St. Jacobi" est la première messe plénière, c'est-à-dire qui comprend tout l'Ordinarium et le Propium. Dans la Post-Communion, il utilise - probablement pour la première fois sur le Continent - le nom et procédé du faux-bourdon dans une composition polyphonique. Le Gloria est composé du début à la fin en canon (caccia) à l'unisson, soutenu dans les deux voix les plus basses par un "ostinato" de trombones et trompes qui, à leur tour, forment un autre canon. Ce Gloria "ad modum tubae" peut se comparer - malgré la différence de style et son procédé - au fameux Gloria avec trompettes de la Messe en Si m. de J.S. Bach.

En Espagne, nous possédons une composition polyphonique, intitulée précisément "Chemin de Saint-Jacques", du XVe siècle, et au XVIe siècle, le grand polyphoniste Tomás L. de Victoria compose un motet à l'honneur de Saint-Jacques "O lux et decus Hispaniae", d'une maîtrise polyphonique en style imitatif véritablement admirable. Le meilleur art musical - comme le meilleur art architectural et sculptural - est au service et en honneur de Saint-Jacques.

Pour résumer, dans cette première partie, divisée en 5 points, nous avons brièvement parlé de la musique savante en rapport avec le pèlerinage et nous observons que nous possédons de précieux documents musicaux de tous les siècles, du IXe siècle, siècle de la découverte des reliques de St. Jacques, au XVIe siècle inclus.

B. RECHERCHES SUR LA MUSIQUE POPULAIRE

Nous avons déjà dit que nous entendons par musique populaire les chansons anonymes transmises par tradition orale et soumises aux variantes - littéraires et musicales - propres à cette transmission.

France

La France apporte le plus grand bagage de chants de pèlerins, de chants entonnés par les pèlerins, généralement chants religieux, souvent de pénitence.

J'ai étudié au total une trentaine de chansons. Certaines ont été publiées en 1616, première publication imprimée que nous connaissions. D'autres ont paru dans un recueil de Troyes de 1718 ou ont été recueillies à la fin du siècle dernier par des personnes dignes d'honneur pour ceux qui s'intéressent au Chemin de Saint-Jacques, comme Adrien Lavergne, le P. Dospital, Camille Daux, etc.

Parmi ces chansons, l'une est remarquable : la grande chanson des pèlerins de Saint-Jacques ou Cantique spirituel.

Il s'agit d'une chanson itinérante, une espèce de "Vademecum" ou guide touristique, dont les différentes strophes racontent les diverses étapes du chemin de Saint-Jacques (une véritable cartographie mise en musique), les dangers et les passages difficiles, les coutumes, les sanctuaires, les reliques, etc. C'est le prototype d'autres chansons itinérantes que nous trouverons en Europe.

J'ai fait des recherches sur tout le processus de récupération de cette "Grande Chanson", sur les avatars occasionnés à sa récupération et je connais même aussi le nom de ce pèlerin de 80 ans, M. Moura, de la paroisse d'Asson (Basses Pyrénées) qui l'a conservée et transmise. Le manque de temps m'empêche de vous en parler ici, ainsi que de l'étude musicale que j'ai réalisée sur cette chanson.

Mais je vais tout au moins vous communiquer deux renseignements que je juge intéressants. Le texte de cette chanson a été publié pour la première fois à Troyes en 1718. Cependant, nous le trouvons à une date bien antérieure, à Roncevaux, au XIII^e siècle. C'est un troubadour - qui dit s'appeler Christian de Boisvert et être de Troyes - qui l'aurait apporté. Il est mort et a été enterré dans la Chapelle de Sti. Spiritus, dans ce cimetière européen pour pèlerins, dans les Pyrénées de Navarre. Le prieur de Roncevaux a recueilli le texte de l'escarcelle de ce pèlerin troubadour.

Cette grande chanson des pèlerins, la plus ancienne, populaire et vénérable après le "Dum Paterfamilias" du Codex Calixtinus, je l'ai retrouvée écrite en basque et recueillie à Valcarlos... Je possède même deux versions musicales de la Grande Chanson, écrites dans cette langue millénaire.

En plus, de cette chanson des pèlerins par excellence, il existe de nombreuses chansons françaises de différentes régions d'où l'on rejoignait le pèlerinage : celle des Parisiens ; celle de Valenciennes ; celle du chemin de Toulouse ; celle des pèlerins d'Aurillac et ainsi de suite. L'éternel thème de l'amour est le sujet de certaines, comme par exemple de la Permette (le "Roméo et Juliette" du pèlerinage).

Je n'ai pas le temps de vous raconter les avatars qui me sont arrivés cet été à cause de la Chanson des pèlerins de Moissac, recueillie de la bouche d'une ancienne repasseuse. Cependant, je veux vous raconter un fait qui est, musicalement parlant, très curieux : il existe une chanson de pèlerins écrite en occitan qui, lorsque je l'ai entendue chantée pour la première fois il y a quelques vingt ans, m'a considérablement surpris. J'ai alors dit à un professeur : "Cette mélodie n'est pas française..., je crois qu'elle est espagnole, par son style ; sa forme mélismatique, son air confirment mon idée".

Le seul argument que je possédais était mon oreille, très habituée pendant 30 ans à recueillir des chansons populaires de toutes les régions d'Europe... 15 ou 20 ans plus tard, dans une de mes incursions dans le pays de Léon, j'ai eu l'agréable surprise de recueillir cette même chanson mais en espagnol, chantée par une vieille femme de 75 ans... Et voici - après 15 ans - la preuve aveuglante que je n'avais pu offrir au professeur français ... J'ai d'ailleurs retrouvé cette admirable mélodie dans d'autres régions espagnoles.

Je regrette de ne pouvoir m'arrêter plus longuement sur les chansons de pèlerins que nous offre la noble nation française.

Espagne

De même que la France, l'Espagne possède un bon répertoire de chansons de pèlerinage. Je possède actuellement des chansons de pèlerinage de toutes les régions par lesquelles passe le Chemin : de Huesca, Navarre, La Rioja, Castille et Léon, Galicie et Catalogne. Ces chansons sont écrites dans toutes les langues d'Espagne : en latin, basque, castillan, galicien et catalan.

Vu le temps qu'il me reste, je ne m'arrêterai que sur quelques chansons que j'ai recueillies à Léon. Après de longues années de recherche et d'investigation, j'ai réussi à récupérer à Léon une série de chansons de pèlerins d'ailleurs fort intéressantes. C'est dans cette région que j'ai effectué le plus grand travail de recherche. Le résultat en est qu'actuellement, c'est de toutes les régions que traverse le Chemin de Saint-Jacques en Europe, celle qui peut offrir la plus grande quantité de chants de pèlerinage : au total une douzaine. Voici l'"initium" de certaines :

- | | |
|---|---|
| * "Mayo largo, mayo pardo
tardes son de mucho calor..." | Mai long, sombre mai
Soirées sont chaudes ... |
| * "La peregrina : Iba la peregrina
con su esclavina, con su cartera y
su bordón..." | La pèlerine : allait la
pèlerine avec sa cape,
sa sacoche et son bourdon. |
| * "Por las sendas que conducen
al Sepulcro del Patrón..." | Dans les sentiers qui conduisent
au Sépulcre du Patron |
| * "Caminito de Santiago,
camino de gran valor..." | Petit chemin de St. Jacques
chemin de grande valeur... |
| * "Dondé vas peregrino con lo que
llueve ?
etc. | Où vas-tu pèlerin
avec cette pluie qui tombe ?
etc. |

La romance du Comte Miguel del Campo nous apporte le sujet de la femme violée en pèlerinage :

"Esta noche van a ahorcar al Conde Miguel del Campo, por "esforciar" a une niña que camina "pa" Santiago".	Cette nuit, ils vont pendre le Comte Miguel del Campo pour avoir forcé une fille qui chemine vers St. Jacques.
---	---

Ce sujet a été traité au XVIIe siècle par le grand dramaturge espagnol Tirso de Molina, dans sa pièce "La Romera de Santiago", en s'inspirant précisément de romances populaires.

J'ai aussi récupéré une romance sur "la pèlerine qui ne se laisse pas violer". Cette composition décrit cette jeune fille qui va sur le Chemin en chantant "l'air du pèlerin". Un chevalier la rattrape... prétend la violer. Dans la lutte, la jeune fille aperçoit le poignard du chevalier, elle le prend et le lui enfonce dans son coeur :

"Entre hervores de la sangre el caballero moría ; su alma a Dios confiaba ; su cuerpo a la romerita".	Entre bouillonnements du sang le chevalier mourait ; son âme à Dieu confiait, son corps à la pèlerine".
--	--

Celle-ci l'enterre sur le Chemin ...

Los romeros que pasaban
rezaban Ave Mariás"

Les pèlerins qui passaient
disaient des Ave Maria

Une autre chanson de pèlerin :

Les paysans de Bierzo qui travaillaient sur un versant de la montagne, quand ils voyaient passer un pèlerin de l'autre côté de la vallée, chantaient cette chanson. La note finale est très amplifiée, et l'écho transportait ce chant jusqu'aux oreilles du pèlerin. Et le pèlerin répondait de la même façon.

"Le Pèlerin" est encore une chanson intéressante, une pastourelle. Un pèlerin demande à une bergère s'il est bien sur le bon chemin de Saint-Jacques. Elle lui répond que oui et l'invite à manger du pain et du miel et lui apporte de l'eau "pour les pieds". Le pèlerin hésite entre l'amour qui naît et le vœu qu'il a fait d'aller à St. Jacques. Il trouve la solution :

"Aguárdame pastouriña
que en llegando tornaré..."

Attends-moi, bergère,
qu'en arrivant à Compostelle,
je reviendrai...

C'est également à Léon que j'ai retrouvé une curieuse romance qui s'appelle :

"Por Caminos de anda lianda"

"Par les chemins de va et va"

Il s'agit du Christ qui se fait pèlerin :

"Vistióse de peregrino,
calzóse fuertes sandalias,
cogió bordón y escarcela
y echóse al hombro una capa".

Il se vêtit en pèlerin
Se chaussa de fortes sandales,
prit bourdon et escarcelle
et mit sur le dos une cape.

Il demande l'aumône à un riche (qui le méprise) et à des muletiers qui l'emmènent avec eux dans une auberge ; l'hôtesse donne asile aux muletiers et envoie le pauvre - Jésus Christ - à l'étable et lui refuse même un verre d'eau. L'hôtesse - continue la romance - s'élève dans les airs, condamnée ; et pour cela, dans la dernière strophe, elle s'exclame :

"Que condenada me veo
por negar un jarro de agua
a Cristo, que por la tierra
como peregrino andaba."

Condamnée je suis
pour refuser un pot d'eau
au Christ, qui sur la terre
comme pèlerin, cheminait.

Les mélodies de toutes ces romances sont riches, variées ; certaines ont une échelle spéciale espagnole et toutes possèdent un intérêt extraordinaire, même du point de vue strictement musical.

Autres pays d'Europe

Je vous dirais seulement que je possède :

1. Une chanson de pèlerins de la Norvège, dont le texte dit :

"Belle est la terre, grand est le ciel
Charmant le chant du pèlerin,
Au paradis, nous irons en chantant :
Gloire à St. Jacques le Grand Patron".

L'imprimé le plus ancien date de 1842.

2. J'ai aussi trois chansons de pèlerins de la noble Nation Germanique, l'une de la fin du XVe siècle qui provient d'un manuscrit de Munich.

3. Yougoslavie

J'ai le texte - je suis en train de retrouver la mélodie - de 2 ou 3 chants yougoslaves qui sont en rapport avec le pèlerinage.

- L'un d'eux décrit les affaires du pèlerin :

"Kdor hoce romar biti
romar svete a Jakoba..."

"Celui qui veut être pèlerin,
Pèlerin de Saint-Jacques,
Nécessite des souliers... etc."

- Il existe une seconde romance qui nous parle justement du pendu dépendu à St.-Domingo de la Calzada.

"Père Majordome, père Martin
Va en pèlerinage,
en pèlerinage à Galice..."

Cette romance est encore chantée comme chant populaire, dans de petits villages de la Slovénie. Il s'agit d'ailleurs d'une pièce "audio-visuelle", puisqu'il existe des fresques du XVe siècle qui racontent d'une manière picturale le sujet de cette romance slovène. Je suis allé cet été dans ce pays et j'ai trouvé beaucoup de vestiges sur Saint-Jacques (Seven Jakoba) à Korcula (l'île de Marco Polo), à Sibenik, à Opatia (nom qui signifie "Obadia" = abbaye, à cause d'une abbaye de Saint-Jacques du XIIIe siècle, dont l'église, reconstruite, existe encore avec des peintures et inscriptions du XVIIe siècle sur Saint-Jacques).

Rome et Jérusalem

Pour terminer, je veux rappeler que plusieurs pèlerins faisaient aussi les deux autres grands pèlerinages chrétiens : celui de Jérusalem et celui de Rome.

Dans un recueil de chants de pèlerins - bien qu'il s'agisse de pèlerins de Compostelle -, je pense que le souvenir musical de ces deux autres grands pèlerinages ne doit pas manquer.

Je possède en effet un chant des pèlerins de Rome, avec une mélodie du XIe siècle et plusieurs chants populaires sur ces pèlerins, ou plutôt "romeros". Je possède aussi un autre chant sur les pèlerins à Jérusalem, du début du XIIIe siècle.

"Maintenant enfin commence la vie pour moi,
Car mes yeux arrivent à percevoir la Terre Sainte..."

Notre tour d'horizon est ainsi bouclé et nous constatons que nous possédons des chants de pèlerins de divers pays et langues, des chants savants et des chants populaires, sur des sujets religieux et profanes...

Conclusion

Je dois conclure : je le ferai sur une prière et une suggestion. Une prière : si parmi vous - ou parmi ceux à qui, d'une manière ou d'une autre, arrive l'écho de cette conférence - quelqu'un connaît un renseignement, une information, même sans grande importance, sur un chant de pèlerins, ou le nom d'une personne qui en sait une, je vous demande avec ferveur de m'en faire part.

C'est un travail difficile, mais qui constitue aussi un devoir sacré de tous ceux qui aiment le Chemin, de faire en sorte que ces monuments musicaux ne se détruisent ni disparaissent.

Et si quelqu'un décide de dédier son temps et ses efforts à ce dur mais intéressant travail de recherche, que ce soit ici en Allemagne ou en Norvège, aux Pays-Bas ou dans n'importe quelle autre partie de l'Europe, que cette personne compte sur mon aide et mon appui.

Et voici ma suggestion. Comme je vous l'ai dit au début, nous avons un Hymne International de Pèlerinage dans le Chant du Codex Calixtinus : le "Dum Paterfamilias". Ce Congrès de Bamberg pourrait - s'il le jugeait opportun - le faire déclarer Hymne européen du pèlerinage pour que tous les peuples, toutes les races et langues aient au moins un symbole - bien sonore... - de cette unité que nous tous - et le Conseil de l'Europe en premier lieu - désirent.

Il ne doit y avoir ni un Congrès sans chant, ni un pèlerinage sans chanson. Il serait très beau d'entendre cet hymne entonné à l'unanimité par tous les pèlerins à travers tous les chemins de St. Jacques et finalement de le chanter tous unis à la cathédrale de Compostelle, sur cette Grand-Place de l'Europe, dans l'Obradairo dont les tours sont la prolongation verticale du Chemin, le sentier lumineux qui transperce le velours de la nuit compostellane et va s'unir à cette autre route, sa soeur, la Galaxie resplendissante qu'est la Voie Lactée, géant pentagramme de notes étoilées ... qui traduit et chante brillamment au ciel, la grand épopée européenne de ce Chemin terrestre de Saint-Jacques de Compostelle.

Amis, écoutons l'hymne vénérable de tous les pèlerins de tous les temps, depuis le XI^e siècle, tel que le Codex Calixtinus nous l'a transmis : "HERRU SANCTIAGU ! GOT SANCTIAGU ! E ULTREIA, E SUS EIA DEUS ADJUVA NOS !".

PÈLERINS ET PÈLERINAGES HIER ET AUJOURD'HUI, AUTOUR DE L'EXEMPLE DE
SAINT-JACQUES DE COMPOSTELLE

Robert PLÖTZ (République Fédérale d'Allemagne)

Introduction

Dans la préface du catalogue d'une exposition, qui s'est tenue à Munich et intitulée "Le pèlerinage ne connaît pas de frontières", on trouve la phrase suivante (après la précision que le thème se limite au "pèlerinage chrétien") : Nous sommes naturellement conscients de l'objection pouvant consister à dire qu'il n'y a pas une grande différence entre la recherche de la mentalité des pèlerins occidentaux des Xe et XIe siècles et celle des Samnyazins, ascètes indiens qui renoncent à tout, pèlerins absolus abandonnant le "monde" pour que, rituellement morts, ils obtiennent une nouvelle vie et puissent s'en aller dans le néant, comme des pèlerins détachés du temps et de l'espace.

Du point de vue de la phénoménologie des religions isolées, cela peut être valable en ce qui concerne la peregrinatio religiosa en général, mais pas en ce qui concerne le pèlerinage le plus européen, la peregrinatio ad limina Beati Jacobi. L'analyse de deux concepts de la citation ci-dessus devrait le démontrer : d'abord Occident et ensuite pèlerin.

L'Ouest Chrétien/L'Occident

Dans la langue allemande, l'utilisation du mot "Abendland" (pays du soir) pour désigner l'Ouest s'est développée par analogie à l'utilisation par Luther du mot "Morgenland" (pays du matin) (Mathieu II, 1) pour désigner l'Est. Au XVIe siècle, ce terme était d'abord géographique, et à partir de l'époque romantique, il devint culturel et religieux. A l'origine, et de nouveau au XXe siècle, "Abendland" est un concept mythique, politico-religieux qui (selon F. Heer) s'applique à une "géographie" métaphysique. L'idée de l'Europe comme "Abendland", comme l'Ouest, naquit lorsque l'Empire romain se divisa en un Empire occidental et un Empire oriental et comprend la revendication d'un pouvoir politique. La conception spécifiquement occidentale de l'Abendland (l'Ouest) se forma comme résultat de la lutte que les papes romains menaient pour s'affirmer devant les Saints Empereurs à Constantinople, considérés égaux des apôtres (isoapostolos). Pendant ce conflit, les papes cherchèrent à rallier les Francs à leur cause en tant que guerriers de l'Europe de l'Ouest et combattant pour elle.

Cependant, cette constellation ne s'est pas faite en une nuit. Sous les premiers successeurs de l'Empereur Constantin, le monde chrétien se divisa en Est et Ouest, et le conflit fondamental Est-Ouest en Europe est né. Un hémisphère latin, centré autour de la première Rome, se développa en opposition à un hémisphère grec centré autour de Constantinople, la seconde Rome, dont l'héritière devait devenir Moscou, la troisième Rome. Cette opposition fut finalement consacrée par la séparation des papes romains et les patriarches de Constantinople en 1054.

La première décision majeure prise pour l'histoire de l'Ouest/Europe (selon F. Heer) remonte à 340 après Jésus-Christ lorsque Athanasius d'Alexandrie (295-370), chef des Chrétiens orthodoxes au moment du schisme arien fuit vers Rome sous la terreur imposée par Constantin. Les évêques et les théologiens de l'Ouest (Occident), Pape Liberius, Lucifer de Cagliari, Eusebius de Vercelli, Hilare de Poitiers et plus tard Ambrose de Milan prirent position contre l'Empereur arien de l'Est. L'Ouest prit ainsi naissance à partir de la résistance des évêques occidentaux. Cependant, il ne faut pas oublier que, malgré les efforts des papes pour s'affirmer dans leur Rome et pour construire un contrepoids à l'Empire romain de Byzance, le pouvoir juridique et culturel de celui-ci exerçait encore une fascination sur les Francs aux XIIe et XIIIe siècles. Vu de Byzance, de l'Est, ce qui apparaissait à l'Ouest comme la volonté de Dieu, c'est-à-dire "l'Ascension de l'Ouest", n'était qu'un acte usurpatoire, une rébellion des "Barbares" (nous ne pouvons pas discuter ici le terme de barbare et ses sens multiples) qui dura jusqu'au XIIIe siècle et eut comme résultat le pillage de la ville sainte lors de la quatrième croisade (1202-1204).

Le Pape Grégoire Le Grand (590-604) passe pour avoir été le fondateur de cet "Abenland". Ses societas rei publicae christianae, sous la direction de l'église romaine constituèrent une vision prophétique de l'Europe médiévale, dans laquelle les Francs jouèrent un rôle important. La montée de l'Empire des Francs et de la papauté romaine, qui devenaient des pouvoirs universels, renforça la conscience que l'Ouest avait de lui-même. A mesure que cette conscience se développa, et au terme de conflits aigus et prolongés, Constantinople accordait le titre d'empereur à Charlemagne. A l'occasion de sa rencontre avec le Pape Léon III à Paderborn en 799 la liturgie de la cour carolingienne désignait Charlemagne comme "roi et père de l'Europe", "vénérable sommet de l'Europe", "phare de l'Europe".

Bien qu'il ne comprit pas toute l'Europe au sens géographique, l'empire de Charlemagne - qui selon la légende fut le premier pèlerin à visiter le tombeau de l'apôtre Jacques dans l'extrême Ouest de l'Europe - était un seul empire chrétien aux yeux de l'élite spirituelle de l'époque. Cet empire était le successeur de Rome et de l'Empire romain, tout en étant sous la domination francque - c'est-à-dire franco-germaine. Une nouvelle Europe germano-européenne, nommée "le continent de la foi" par Alcuin, le théologien anglo-saxon de la Cour de Charlemagne, semblait être apparue et elle se comparait avec la patrie de la foi chrétienne et sa culture avec assurance. L'Europe était née comme une nouvelle société avec une nouvelle culture.

Cette première apparition d'une idée européenne n'a pas pâti du fait qu'après Charlemagne, l'empire qui avait apparemment été uni spirituellement et temporellement, se soit désagrégé en une union de principautés sous l'hégémonie de l'Empereur romain de la nation germane dont le pendant spirituel était la papauté.

On peut ainsi supposer qu'au temps de Charlemagne, l'Ouest européen possédait une culture et une image du monde unifiées, dans lesquelles la culture gréco-romaine, la foi chrétienne et un sens de la mission fusionnaient en ce que nous comprenons comme l'Ouest chrétien.

Je pense que nous anticipons alors une synthèse et une contamination qui se sont en fait accomplies bien plus tard. La chrétienté, la culture gréco-romaine et la culture germaine n'avaient pas encore fusionné dans une culture occidentale unique, bien que le concept du rédempteur, apparu au cours de la première moitié du IXe siècle, comporte les premiers signes d'un rapprochement entre, d'un côté une foi paisible, renonçant à ce monde pour l'au-delà et de l'autre la joie de vivre des peuples germaniques et leur nature vigoureuse.

La tentative de Charlemagne pour unifier l'Ouest dans une monarchie aux couleurs théocratiques, dans laquelle les intérêts de l'empire et l'église étaient synonymes, fut une tentative d'anticipation liée à sa personnalité. Il ne s'agissait pas du développement logique d'un état tribal vers une forme plus avancée d'état. Au cours du IXe et Xe siècles, de nombreux contre-coups se suivirent. La disparition de l'ordre ancien, l'émergence de nouveaux systèmes de gouvernement, l'usure des puissances traditionnelles de l'époque et les attaques des peuples étrangers (Normans, Sarrazins, Hongrois), tout cela contribua à créer un vide dans lequel les gens de l'époque ne voyaient qu'une issue à leur oppression : se tourner vers l'Eglise en tant qu'élément stable et vers Dieu en tant qu'éternel. Le besoin de normes, d'une sécurité quotidienne crédible et d'une foi en une autorité juste et accessible ne pouvait se satisfaire qu'en termes métaphysiques, à travers la religion et l'église. Le culte de saints et de reliques prenait des dimensions sans précédent et les masses se tournaient vers Dieu d'une façon jamais constatée jusque là. L'Occident chrétien commençait à prendre forme au Moyen Age, en particulier lorsque les masses se tournèrent vers le culte des saints et vers l'adoption d'un mode de vie commun.

Cependant, le triste panorama du Xe siècle contenait le fondement de ce qui devait par la suite se développer et devenir l'Occident chrétien. Deux événements peuvent éclaircir cela :

La bataille de Lechfeld en 955 ne sera jamais aussi célèbre que celle de Marathon ; elle n'a laissé aucune trace dans la mémoire des peuples et ne fut enregistrée dans des chroniques que pour le temps d'une vie, pour ensuite disparaître de la conscience des gens. Pourtant, cette bataille n'est pas moins significative pour la sécurité territoriale des nations européennes que le fut Marathon pour la formation de la Grèce. Dans les deux cas, il ne s'agit que d'étapes sur un chemin long et difficile, et le fait que l'une soit célébrée par les Jeux Olympiques et l'autre pour ainsi dire pas du tout, est en partie dû au fait que la société, qui était en composition lente au Xe siècle, était plus large, plus subtile et plus compliquée que l'on ne pouvait imaginer à l'époque.

Deuxièmement : c'était probablement en 972 qu'un jeune étudiant très doué au nom de Gerbert sentit le besoin d'étudier la logique, après avoir épuisé tout ce que l'Italie et l'Espagne pouvaient lui offrir en matière d'éducation. Il quitta donc Rome pour Reims où il devint directeur de l'Ecole de la cathédrale. L'activité de cet homme qui allait devenir le Pape Sylvestre II (999-1003) et le professeur d'Otto III, ses écrits, ses méthodes d'enseignement et ses élèves, devinrent une force majeure pour la promotion du savoir en Europe pendant les deux générations suivantes. Gerbert étendit le champ des études de logique et transmit son savoir scientifique qu'il avait glané en partie chez les Arabes.

Cependant, nous ne devrions pas nous bercer de l'illusion qui consiste à croire que l'Occident possédait déjà à cette époque un caractère homogène ou qu'il avait été entièrement converti à la religion chrétienne. Il est vrai que les gens étaient chrétiens ou avait été convertis, sauf dans les régions les plus au nord et à l'est, mais l'impression qui persiste est que toute la société aux temps carolingiens n'avait qu'une légère couche de vernis chrétien, qui devait à peine couvrir les coutumes païennes et la croyance à la sorcellerie. La crédulité du peuple, jointe à la superstition, est plus facile à comprendre lorsqu'on se rend compte que le niveau spirituel des prêtres et leur formation religieuse étaient tout à fait insuffisants car beaucoup d'ecclésiastiques ne savaient même pas le Notre Père.

Ce n'était pas sous Charlemagne, mais au XI^e siècle que l'Occident chrétien sortit de la petite enfance et pouvait marcher tout seul sur ses pieds. Alors seulement le pèlerinage au pays de Saint Jacques put atteindre une dimension européenne. Comme n'importe quelle civilisation avancée qui dépend de civilisations antérieures, la culture occidentale est avant tout la symbiose de deux éléments, qui coexistent encore : le monde antique et la culture germano-celtique, à savoir : d'un côté, une civilisation avancée et, de l'autre, une culture primitive. En y regardant d'un peu plus près, nous pouvons même voir que la culture occidentale n'est pas le produit de la fusion d'une culture primitive avec une culture avancée mais la fusion de deux cultures primitives (la germanique et la celtique) et de deux civilisations avancées (le monde antique et la première chrétienté). L'esprit occidental et chrétien s'est construit à partir de l'aptitude à dire "je", qui a préparé le terrain pour l'individualisme occidental ; l'adoucissement des moeurs apporté par les influences chrétiennes ; l'importance obstinément donnée à soi par la tradition nordique, qui devait cependant se courber devant la nécessité de vivre en société ; et - avant tout - l'image de l'âme comme source de tout développement de la personnalité (d'après Borkenau). Dans la morphologie culturelle de l'Occident, l'idée de la responsabilité personnelle absolue a joué un rôle essentiel au cours de l'histoire tout comme dans l'histoire du salut. Le dessein immuable de Dieu déterminait l'histoire du salut et du monde, et au Moyen Age l'arrivée du concept du jugement dernier était au premier plan pour les peuples de l'Europe latino-chrétienne, c'est-à-dire l'Occident. L'époque de l'homogénéisation de la culture chrétienne à l'Occident coïncidait avec des pèlerinages de tous les coins de l'Europe vers la tombe de l'apôtre Jacques de Compostelle. Les événements sacrés furent concrétisés et localisés dans une dimension européenne.

Peregrinatio religiosa

Depuis l'antiquité, le monde chrétien a connu des voyages vers des lieux sacrés ou vers les lieux où vécurent des personnes "sacrées". On voyageait dans l'espoir que Dieu entendrait les prières, qui le plus souvent concernaient des affaires terrestres et matérielles, et que les puissances d'un autre monde interviendraient de façon miraculeuse. Il y a des différences essentielles entre les pèlerinages, la vénération de saints et la concrétisation dans la vénération des reliques, les cultes locaux, etc., et ils ne devraient pas être confondus bien que leurs frontières ne soient pas toujours claires et qu'ils aient pu se développer conjointement.

On peut distinguer avec netteté plusieurs types de pèlerinage, par leur forme extérieure et la motivation intérieure.

1. Le pèlerinage, ou la condition d'être pèlerin (status viae ou viatoris) qui prend sa place dans l'anthropologie chrétienne à travers l'expression La vie est un pèlerinage (vita est peregrinatio). La vie terrestre n'est alors qu'un état transitoire pour l'homo viator vers son objectif dans l'au-delà, le chemin vers Dieu. Les moines irlando-écossais qui se mettaient en route pour évangéliser l'Europe Centrale vivaient selon cet idéal. Des premiers moines de l'Est, ils avaient appris à vivre sans posséder un foyer. Cesarius de Heisterbach (autour de 1180-1240) attribua aux pèlerins allant vers Saint-Jacques-de-Compostelle une condition spirituelle particulière et décrit par exemple les pèlerins jacquaires de Cologne comme fratres. Même pendant le Haut Moyen Age, le fait d'être pèlerin exprimait une forme concrète de conduite religieuse, et ne comportait pas de référence à une route ou à un objectif pouvant être localisé géographiquement.

2. Pèlerinage vers des lieux saints (peregrinatio ad loca sancta). Au début, il s'agissait uniquement de la visite pieuse des endroits sacrés de la vie et la passion de Jésus-Christ en Palestine, en particulier à Jérusalem.

De tels pèlerinages eurent lieu d'abord sous Constantin et vers le VI^e siècle ils s'étaient bien développés. Au Haut Moyen Age, un pèlerinage vers la Terre Sainte était "signe de sainteté" et fut accompli presque exclusivement par des gens dont l'origine était ecclésiastique ou noble. L'idée des croisades en tant que "pèlerinages guerriers" est à inscrire dans cette catégorie.

3. Les pèlerinages de pénitence au Moyen Age vers des endroits lointains où se trouvaient des sépultures d'apôtres et de saints succédaient aux peregrinatio ad loca sancta et leur faisaient concurrence. Le phénomène de pèlerinage, tel que nous le percevons aujourd'hui, ne prit toute son ampleur qu'aux XI^e et XII^e siècles comme phénomène de masse européen. C'était seulement alors que la hiérarchie de Jérusalem, Rome et Saint-Jacques-de-Compostelle comme endroits majeurs de pèlerinage (peregrinationes maiores) fut établie. Le nombre des pèlerins et la popularité de ce pèlerinage dans toutes les couches sociales indiquent que la tombe de Saint-Jacques-de-Compostelle était la destination majeure de pèlerinage. Ce voyage peut aussi être compris en tant que substitut de plusieurs croisades non réussies. Pour Dante, à Florence en 1293, les vrais peregrini étaient ceux qui quittaient leur pays pour visiter Saint Jacques au bout du monde ancien. Les pèlerins vers Rome furent appelés par Dante romei et ceux de Jérusalem palmieri.

Au Moyen-Age, les pèlerinages constituaient un phénomène de masse qui inspire de l'admiration au chercheur d'aujourd'hui, même de l'étonnement lorsqu'on pense aux chiffres démographiques de cette époque. Les chroniqueurs rapportent un flux de milliers de pèlerins en une journée, souvent un nombre plusieurs fois supérieur à la population totale des lieux de pèlerinage les plus importants.

Les problèmes concernant la circulation, la nourriture et l'hébergement occasionnés par ce mouvement nous ont été consignés et transmis par des centaines de faits notés dans des documents et des factures. Ainsi, de nombreux contrats concernant le transport de pèlerins d'Aix-la-Chapelle, conclus avec les guildes de bateliers du Rhin, entre le lac de Constance et le Bas-Rhin, ont été conservés. Comme le dit un ancien proverbe français de façon concise : Point de marine sans pèlerinage.

Lorsque la cape sainte de Trèves fut exposée pour la première fois en 1512 selon l'ordre de l'Empereur Maximilien Ier, les autorités de la ville cherchèrent l'aide des boulangers, bouchers et poissonniers dans un large rayon autour de la ville : ils avaient tellement de bouches à nourrir qu'ils ne savaient pas comment y parvenir. En 1475, la ville d'Erfurt était confrontée à de tels problèmes concernant l'hébergement et la nourriture de la masse de pèlerins qui se ruaiet de l'Allemagne centrale et de l'Allemagne du sud vers Wilsnack, que la seule issue que vit le Conseil municipal était de leur interdire l'entrée de la ville. Cesarius de Heisterbach (vers 1240) rapporta avec étonnement que jamais de sa vie il n'avait vu autant de personnes qu'à Marburg en 1233, lors de son pèlerinage à la tombe de Sainte Elisabeth.

4. Concursus populi. Ce terme signifie pèlerinage dans le sens le plus vaste, comprenant les visites aux tombeaux des saints, vers des images miraculeuses ou endroits où se produisent des miracles. Il signifie également rassemblements en vue de demander guérison ou indulgence, jours de fête d'intercessions et des processions obligatoires. Tous ces types de pèlerinage faisaient partie intégrante de la vie quotidienne religieuse au Moyen Age et personne ne les considérait comme des vrais pèlerinages.

Il n'existait aucune différence entre le culte populaire d'une relique sainte, le lieu où elle fut vénérée et des festivités organisées plus tard pour les masses. Louanges, cadeaux, offrandes votives, bénédictions avec des reliques, toucher les tombes saintes, etc., aucune de ces formes d'expression exigea des pèlerinages particuliers. Encore aujourd'hui, un confluxus peut être trouvé dans n'importe quelle église catholique ordinaire dans les pays de l'Europe du Sud. La forme de pèlerinage qui commença à s'établir à partir de la fin du XIIIe siècle est aujourd'hui appelé visite de dévotion (à partir de la formule utilisée pour les indulgences à l'époque - devotionis causa). Il s'est développé à partir des visites aux saints qui étaient peu exceptionnelles puisqu'elles pouvaient se faire partout, et les indulgences brèves accordées n'importe où ; celles-ci avaient peu de liens avec les pèlerinages en tant que tels ou étaient totalement séparés d'eux.

5. Processions de dévotion. Elles sont paraliturgiques, des formes collectives des marches d'indulgence et de pénitence qui se faisaient à des intervalles réguliers (en principe chaque année à une date précise) et le plus souvent en forme de procession vers un endroit défini de pèlerinage. Ces pèlerinages locaux n'étaient pas identiques aux grands pèlerinages, qui sont l'expression d'une piété privée - bien que cela n'empêche pas un individu à participer à un pèlerinage local et y apporter la mentalité du pèlerin. Les processions de dévotion sont une coutume populaire, inspirée également par la piété personnelle, la croyance populaire et l'autorité de l'église.

On doit ici mentionner en particulier les processions de dévotion vers les images miraculeuses. Ce type de pèlerinage émergea vers la fin du Moyen Age, l'objectif étant de chercher une évidence matérielle de la grâce de Dieu. Selon l'idée répandue, les images miraculeuses représentaient quelque chose pouvant être visualisé, unissant la personne par la proximité et le contact avec le pouvoir d'intercéder et d'accomplir des miracles, détenu par les saints.

Les motivations des pèlerins

Quelles étaient les raisons incitant les pèlerins à se mettre en route sur le chemin ardu, comme Pétrarque l'appela au XIVe siècle ?

Bien que l'enseignement rigoureux de l'Eglise et les savants théologiens concevaient le pèlerinage surtout en tant que phénomène de pénitence et sanctification, des laïques - et les personnes importantes de ce monde ne différaient guère du peuple - cherchaient des contacts très directs et physiques avec les reliques sur les lieux de pèlerinage. C'était là que la croyance populaire cherchait l'assurance du salut dans une forme tangible et matérielle pouvant être ramenée à la maison avec des objets de dévotion, intégrée et reprise dans la vie quotidienne.

Parmi ceux qui entreprirent le voyage, un grand nombre de personnes le firent en raison de maladie, d'infirmité, de souffrances physiques ou morales et par détresse. Cela est démontré dans de nombreux Livres de Miracles, qui donnent des descriptions détaillées de guérisons qui éclairent l'histoire de la médecine de plus d'une manière. Cela se voit en particulier dans l'augmentation du nombre des pèlerins aux temps de famines, d'épidémies, de catastrophes naturelles et dues à l'homme. Certains partirent en vue d'implorer l'aide pour eux-mêmes ou pour un membre de leur famille, pour obtenir une guérison ou au moins de l'apaisement. D'autres - le plus souvent pour accomplir un voeu - partirent pour apporter des remerciements ou une offrande pour avoir été guéris ou sauvés.

S'y ajoutaient également ceux qui furent envoyés par les autorités de l'Eglise ou de l'Etat pour faire pénitence - en vertu d'un jugement de cour, ou d'après des traités de réconciliation ou de paix. De plus, on trouve des frères pèlerins et des soeurs pèlerines qui mettaient à profit leur désir de voyager pour gagner pauvrement leur vie. Ceux-ci entreprenaient des pèlerinages pour sauver les âmes des morts contre paiement, ou se subsuaient à des personnes riches.

Pour terminer, il n'était pas rare qu'un pèlerinage fût combiné avec des voyages privés ou d'affaires ; au désir pur de voyager et de connaître des aventures, ce pèlerinage pouvait fournir la justification nécessaire, étant sanctionné par l'Eglise.

Les pèlerins qui affluaient vers les lieux de pèlerinage au Moyen Age étaient de différentes origines, parmi eux se trouvaient des rois et des princes aussi bien que des mendiants et des vagabonds. Tous voulaient ramener chez eux une preuve visible du pèlerinage accompli. Ainsi apparurent les insignes du pèlerinage médiéval.

Les premiers insignes de pèlerins que nous connaissons datent de la deuxième moitié du XIIe siècle. Kurt Köster a traité le thème des insignes de pèlerins dans de nombreux écrits. Dans son ouvrage "Schleswig", il a dressé un catalogue d'insignes et coquilles de pèlerins trouvés aux abords des chemins médiévaux vers Saint-Jacques-de-Compostelle à travers l'Europe, l'inter signa Beati Jacobi étant le principal exemple. Cette coquille apparut pour la première fois dans l'architecture et la sculpture vers la fin du XIe siècle, et au XIIe siècle le guide du pèlerin mentionne que dans le paradis derrière la fontaine, c'est-à-dire devant le portail nord de la cathédrale de Saint-Jacques-de-Compostelle curisille piscium idem inter signa beati Jacobi étaient à vendre aux pèlerins accompagnés d'autres nécessités pour le voyage.

Peregrinatio ad limina Beati Jacobi

Au début de mon exposé, j'ai dit que le pèlerinage vers la tombe présumée de l'apôtre Jacques en Galice était le plus européen de toutes les peregrinationes et ensuite je l'ai décrit comme peregrinatio maior avec Jérusalem et Rome.

Quand est-ce que Saint-Jacques-de-Compostelle et la tombe de l'apôtre Jacques, le premier des martyrs apparaissent sur la scène religieuse ?

Entre le Ve et XIe siècle se forme progressivement ce que nous appelons la géographie sacrée du Moyen Age occidental. C'est à cette époque que l'Eglise s'établit plus fermement, le culte des saints commence à fleurir, la première vague des conflits hérétiques est apaisée et les différentes liturgies nationales sont harmonisées selon les idées de Rome. L'Occident chrétien se compose un visage propre à lui. A cette époque se développent également les traditiones hispanicae, qui devaient poser les fondements du culte de Saint Jacques et du plus grand des pèlerinages du Moyen Age.

Ce fut en particulier au cours du VIIIe siècle que l'apôtre Jacques entra en relation "personnelle" avec la péninsule ibérique et par là avec l'Europe. Les batailles contre les Maures menées par le petit royaume des Asturies - qui se croyait le successeur des Goths de l'Ouest -, les efforts du Primat de Tolède pour obtenir l'indépendance et les revendications apostoliques de l'église asturienne qui en résultaient, l'adoptianisme et une attitude réservée à l'égard de l'influence des tendances carolingiennes, tout cela contribuait à la formation d'un climat spirituel et psychologique dont la réalisation matérielle fut la découverte/redécouverte de la tombe de l'apôtre. Couvert par l'autorité apostolique et encouragé par la Reconquista chrétienne des territoires ibériques perdus, un culte s'instaurait, dont les conséquences ont été ressenties jusqu'à aujourd'hui.

Suite à la découverte de la tombe de l'apôtre au temps de l'évêque Theodemir d'Iria Flavia et du Roi Alphonse II (789-842), un culte s'est rapidement développé, vivement encouragé dès le début par les rois des Asturies. Des privilèges et des donations, des constructions d'églises et la fondation d'ordres monastiques pour servir le culte signifiaient que, vers 900, le culte de Saint Jacques était déjà connu au-delà de la région. Les pèlerinages locaux au IXe siècle et l'édification d'un village au lieu où se trouvait le tombeau de l'apôtre furent les premières mesures qui devaient par la suite faire de Compostelle la ville commerciale et l'évêché animé et fréquenté du XIIe siècle.

Ce nouveau mouvement religieux a tellement attiré l'attention, même dans le Sud musulman, que le grand Général Almoravid (977) se sentit obligé de conduire l'une de ses expéditions punitives redoutées contre la ville qui possédait le seul tombeau connu d'un apôtre à l'Occident, en détruisant tout sauf la tombe.

Cependant, peu après, tout était restauré selon l'état original. Et après le tournant du millénaire, la promotion du lieu saint du tombeau de l'apôtre suivit le développement général de l'Occident chrétien. Ce n'est qu'après l'an 1000 que nous pouvons dire que le pèlerinage soit devenu un vrai mouvement de masse. Les besoins spirituels, entraînés par les conditions décourageantes et stagnantes du Xe siècle, ont eu pour conséquence plusieurs translations et de

nouveaux reliquaires : en 1010, la tête de Saint-Jean le Baptiste fut découverte à Saint-Jean-d'Angély, en 1037 les moines de Vézelay découvrirent les reliques de Sainte Marie-Madeleine. Les églises de Conques, Autun, Limoges, Saint-Gilles, Toulouse et Tours se remplirent de monde. A ce propos, l'hypothèse avancée récemment par M. Diaz y Diaz est intéressante, à savoir que l'information donnée dans le guide des pèlerins, le Liber Sancti Jacobi, sur d'autres endroits de pèlerinage le long du chemin, constitue une manière géniale de les subordonner au tombeau de l'apôtre.

Dès le départ, le culte de Saint Jacques avait une double dimension : une franco-européenne et une espagnole, cette dernière prenant progressivement de l'importance avec la Reconquista. Les deux facettes du mouvement sacré galicien apparurent le plus nettement au moment de la première croisade, vers la fin du XI^e siècle. La peregrinatio inspirée par le culte de Saint Jacques restait un mouvement à la fois européen et national jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Les premiers pèlerins de l'étranger sont supposés avoir été l'évêque Gotescalc d'Aquitaine en 950 et l'abbé Caesarius de Montserrat qui passa l'année 959 à Compostelle.

La mobilité croissante du Haut Moyen Age et les progrès techniques et économiques combinés avec les changements sociaux et juridiques, les initiatives de l'église, le renouveau religieux et un meilleur accueil offert aux pèlerins notamment en matière de réseau hospitalier, tout cela contribuait à faire du pèlerinage un mouvement de masse. Les facteurs majeurs pour le développement de la peregrinatio ad limina Beati Jacobi furent les efforts de Cluny pour aider la Reconquista et la Repoblación, la construction d'une route sûre sous le règne d'Alphonse II de Castille-Léon et de Sancho Ramirez de Navarre et Aragon vers la fin du XI^e siècle, et en particulier le rapprochement de l'église espagnole avec Rome, poursuivi par l'Evêque Gelmirez.

Au XIII^e siècle, le voyage à Compostelle était devenu un mouvement de masse auquel participaient également les classes les plus pauvres. Les pèlerins dominaient chemins et routes de l'Occident chrétien, leur patron, Saint Jacques, étant à la fois celui des pèlerins et celui des routes.

Des guides de pèlerins furent édités et des récits de miracles assemblés (par exemple, dans le Codex Calixtinus). La poésie épique des cours et la tradition carolingienne furent attachés au culte de Saint Jacques. Des confraternités prenaient soin des pèlerins, des métiers entiers comme les azabacheros (sculpteurs de jais), argentiers et aubergistes vivaient des pèlerins à Compostelle. L'architecture et l'art s'échangeaient le long des chemins sacrés de l'Europe, vers et en provenance de Compostelle. Des chansons et romances de pèlerins furent composées. Saint Jacques était omniprésent dans la vie religieuse de l'Europe, bien au-delà du début de l'époque moderne.

Pour l'Occident, le Haut Moyen Age fut une époque de grande mobilité. L'Ouest avait certes toujours eu des agités et des voyageurs. Cependant, il s'agissait généralement d'une minorité privilégiée : guerriers, moines, nobles ou solitaires. Après la première moitié du XI^e siècle, cette mobilité se transforme en ce qui concerne à la fois la quantité et la qualité. Des changements sociaux et spirituels, des idées, un nouveau genre de piété populaire, des innovations dans le domaine juridique, des progrès techniques, économiques et de nombreux autres éléments que nous avons déjà décrit,

tout cela contribua à rendre ce mouvement d'errance un phénomène généralisé et plus diversifié que jamais. Dans presque toutes les couches sociales, et cela est également une nouveauté importante, l'errance, le voyage et la recherche deviennent une nécessité, une habitude, un idéal. Les chevaliers partent vers les aventures, cherchent le graal. Les ermites visitent un désert après l'autre. Des prêtres ambulants enseignent et donnent des témoignages sur la vraie vie apostolique dans un endroit puis dans un autre. Ecoliers et étudiants vont sur la route de l'exil et de l'errance. De même, les négociants et les marchands sont constamment sur le chemin en ce temps où le commerce avec les pays lointains fleurissait.

Cependant, le phénomène qui reflétait le mieux la mobilité de la société de l'époque, qui poussait les gens de tout rang sur la route et les remplissait de foi et de désir de voir les pays lointains fut le pèlerinage. Les gens des XI^e et XII^e siècles trouvaient le sens le plus profond de leur foi dans la réalité dure et sale de la route, et la vie du pèlerin leur paraissait simplement être la vraie vie chrétienne. Le Christ n'avait-il pas été un errant éternel ? Nulle part chez lui, un voyageur sur la route vers la nouvelle Jérusalem.

Le peregrinatio ad limina Beati Jacobi représente un point tournant dans l'histoire du pèlerinage chrétien. Ce n'est ni le Christ, ni la croix ni l'église qui sont au centre du culte ; c'est Saint Jacques, le patron des pèlerins et pèlerin lui-même comme cela se voit clairement dans l'iconographie de l'époque. Cela nous ramène de nouveau à l'image du Christ pèlerin ; vers 1100, dans des images de la scène d'Emmaus, le Christ fut peint sous les traits de pèlerin. De même, le fait que les moines écossais se soient installés sur le continent sous le signe de l'apôtre Jacques en mettant ainsi fin à leur peregrinatio pro Christo et leur vita peregrinationis ne peut être une coïncidence.

Un facteur non moins important pour la suite des événements fut le fait que Saint-Jacques de Compostelle n'était pas seulement un lieu de pèlerinage mais aussi de miracles, et surtout un lieu de miracles. Les restes de l'apôtre avaient été découverts dans des circonstances mystérieuses. Le Liber miraculorum dans le Codex Calixtinus donne des détails explicatifs sur de nombreux événements miraculeux. De plusieurs points de vue, les lieux de pèlerinage fournissaient exactement ce que la piété populaire et "subversive" ou piété "de la base" attendait d'un lieu où se produisirent des événements miraculeux. Bien plus que les pèlerinages vers Rome et Jérusalem, la légende et le culte ont fait de l'apôtre Jacques un saint moderne et attractif, un "messenger de printemps" de la piété populaire, tel que Rome ne pouvait pas l'offrir. En comparaison, la tradition de Pierre et Paul à Rome devait dans une certaine mesure sembler trop "vieille" et trop étouffée par les formes liturgiques pour qu'on puisse la considérer comme "miraculeuse". Lorsque les masses populaires se tournaient vers Dieu et les Saints, dans cet esprit d'éveil qui régnait aux XI^e et XII^e siècles dans l'Occident chrétien ayant nouvellement pris conscience de soi, l'apôtre et le pèlerin Jacques était une figure à laquelle le peuple pouvait s'identifier, un partenaire dont il avait besoin et qu'il acceptait. Ainsi, le tombeau de l'apôtre dans le lointain Ouest prit une place importante dans la conscience populaire vers la fin du Moyen Age. Sebald Ilsung d'Augsburg a noté dans le récit de son pèlerinage à Compostelle (1446-1448) que, la Terre Sainte mise à part, la plupart

des pèlerins voyageaient vers Compostelle. On ne peut guère faire des affirmations sur les répercussions du peregrinatio ad Sanctum Jacobum vers la fin du Moyen Age étant donné que seuls des recherches sporadiques ont été faites. Ce qui est certain, c'est qu'il existe bien plus de documents datant du XVe siècle et qui concernent le pèlerinage vers Compostelle que d'aucun autre siècle précédent ou suivant (I. Mieck). Bon nombre d'indications peuvent laisser croire que le nombre de pèlerins français qui suivaient les routes traditionnelles vers Compostelle augmenta substantiellement au XVe siècle. Après les Conciles de Constance (1414-1418) et de Bâle (après 1431), le nombre de pèlerins en provenance de l'Allemagne centrale et du nord connut une croissance importante.

Au début du XVIe siècle, des pèlerins venaient d'endroits aussi lointains que Danzig et Tallin. Des bateaux chargés de centaines de pèlerins naviguaient de Hambourg (1506 et 1510) vers la Galice et de Stralsund (1508-1518). De presque toutes les régions linguistiques de l'Europe, les pèlerins allaient à Compostelle pour vénérer leur saint patron. Selon les dernières recherches (C. Krötzl), il y en eut même en provenance des pays scandinaves, il y eut des pèlerins à Compostelle. La carte des chemins présente encore des "blancs" à l'emplacement de la Hongrie et la Pologne, et je ne dispose d'aucun renseignement concernant ces pays.

La haute considération dans laquelle on tenait les pèlerins et le pèlerinage au XVe et au début du XVIe siècle, en particulier en Allemagne, mais aussi dans d'autres pays d'Europe et notamment en Angleterre, portait alors au point culminant non seulement le voyage de Jérusalem mais aussi la peregrinatio ad limina Beati Jacobi, et cela non seulement dans la conscience populaire. Le pape Sixte IV décréta en 1478 que le Saint-Siège se réservait expressément le droit de dispenser les gens d'un vœu d'accomplir une "peregrinatio ultramarinae et visitationis liminum Apostolorum Petri et Pauli, in Compostela". En un clin d'oeil, nous nous retrouvons dans la constellation du Haut Moyen Age avec les trois peregrinationes maiores. Continuité dans le changement ! (I. Mieck).

Le nouvel élan donné au pèlerinage vers Compostelle au seuil des temps modernes était en même temps lié aux changements de structure. La définition donnée dans le Siete partidas au cours de la deuxième moitié du XIIIe siècle, Peregrinatio fit tripliciter : voluntarie, ex voto, et ex poenitentia, était vraie seulement en partie et ne couvrait pas les changements de structure sociale du XVe siècle et du début du XVIe siècle. Les pèlerins per condemnationem et per delegationem étaient de plus en plus nombreux sur la route. Un nouveau type de peregrino caballeresco (pèlerin noble) et les sociétés de voyages nobles, pour lesquelles le pèlerinage constituait une manière agréable à passer le temps de même qu'il était la dernière aventure courtoise, firent leur apparition. Le Duc Saxon Henri, plus tard nommé Henri le Pieux, n'avait certes pas en tête ses besoins religieux sur la route de Saint-Jacques, car deux de ses compagnons rapportent que la gourmandise fut notre meilleure prière et indulgence dans un tel voyage. Et comment pouvons-nous juger ou condamner le pèlerin qui nous raconte ingénument dans son récit de voyage comment on dit en basque : belle demoiselle, vient coucher avec moi (A. von Harff). Un autre nouveau type de pèlerins furent les patriciens prospères des villes de l'Allemagne du nord, pour lesquels le pèlerinage à Compostelle représentait un voyage d'information et d'instruction, voyage pendant lequel il était assez fréquent de s'occuper aussi d'intérêts financiers comme le fit Nicolas Rummel de

Nuremberg en 1408-1409. Néanmoins, c'était avant tout des punitions infligées par des cours de justice temporelle qui selon la mode du temps envoyaient des petits ou grands criminels par milliers sur les chemins de pèlerinage. L'échelle des actes criminels allait du meurtre, de l'homicide, du cambriolage ou du vol jusqu'aux insultes et aux outrages. Dans la ville de Mechelen, par exemple, des perturbations nocturnes dans la rue suffisaient pour envoyer le fauteur de trouble à Compostelle. Une telle peregrinatio poenalter causa ne mettait pas plus en valeur la dignité des pèlerins que le peregrinatio delegata qui fabriqua des mendiants qui gagnaient leur vie en accomplissant des pèlerinages de pénitence pour quelqu'un d'autre (Haebler). Pire encore étaient les inconvénients sur les routes de pèlerinage elles-mêmes. Pèlerins de gré ou de force rencontrèrent des hordes de chômeurs ou travailleurs saisonniers et un véritable essaim de mendiants. Distinguer les motivations des pèlerins sur la route devenait constamment plus difficile. En 1523, le Conseil municipal de la ville de Berne, située sur la route des pèlerins d'Einsiedeln vers la France, décida d'éconduire tous les mendiants, qu'ils soient du pays, au retour de la guerre ou sur le chemin de Saint-Jacques, colporteurs, mécréants et autres semblables, ne pas les accueillir ou les abriter". Des réglementations locales à travers toute l'Europe, que ce soit à Douai, Compostelle même (1503) ou dans la province du Tyrol en 1532, reflétaient la même tendance.

Le déclin et la décadence du pèlerinage à Compostelle, qui sont tellement souvent évoqués, commençaient à se manifester à ce moment-là, mais non pas cependant en ce qui concerne les données quantitatives. Ce furent les formes extrêmes de changement qualitatif qui pervertirent les idées et la pratique. On ne peut pas nier le fait que le peregrinatio religiosa perdit du terrain et qu'une tendance à dépersonnaliser et externaliser la pratique pèlerine émergeait. Les circonstances de l'époque contribuaient également à cela ; il y avait trop peu de travail pour une population croissante, chômage, bandes de voleurs qui dévastaient tout sur les routes de France, actes criminels commis par des pèlerins et, à partir du XVe siècle, une critique de plus en plus acerbe du pèlerinage lui-même. Ces symptômes étaient tous visibles, sans exception, avant la Réforme. Il est vrai que dans une Europe divisée par la religion, certaines régions n'envoyaient pas de pèlerins, et il est aussi vrai que les pèlerins que le chemin mena à travers le territoire protestant devaient venir au bout de difficultés plus grandes, mais cela n'affectait que l'aspect quantitatif du Santiago peregrinatio. Ni la laïcisation croissante, ni la critique du pèlerinage, ni même la perte des régions devenues protestantes parvinrent à ébranler le Santiago peregrinatio en tant qu'institution. Il n'y eut pas de déclin rapide, mais une érosion progressive des idées et du soutien matériel. Ce fut seulement au cours du XVIe siècle, avec l'émergence de nouveaux facteurs, que ce développement accéléra : la vraie crise de la peregrinatio ad limina Beati Jacobi allait arriver.

Je me bornerais à citer brièvement ces facteurs puisqu'une recherche extensive de base reste encore à faire :

1. L'Inquisition espagnole, dont l'influence intimidante et l'espionnage insistant dissuada beaucoup d'étrangers de visiter les lieux saints.
2. Des relations tendues entre la France et la Maison de Habsbourg provoquèrent plusieurs conflits armés dans la première moitié du XVIe siècle, de sorte que les régions des Pyrénées et de la Bourgogne, par lesquelles passaient les routes majeures de pèlerins, étaient devenues des lieux de guerre.

3. La guerre civile de 40 ans en France dans la deuxième moitié du siècle.

4. Un coup sérieux à la circulation des pèlerins était le fait que la partie sud du pays était plus ou moins aux mains des Protestants : le Languedoc, la Gascogne, le Béarn, le Royaume de Navarre et le Comté de Foix. L'accès aux cols principaux pour traverser les Pyrénées se faisait à partir du territoire Huguenot.

5. Jusqu'au milieu du XVII^e siècle, les guerres aux Pays-Bas, la guerre de 80 ans et la reprise de la confrontation directe entre l'Espagne et la France ne rendaient pas les conditions extérieures pour un pèlerinage à Compostelle des plus faciles.

6. Pendant la période en question, une grande partie de la population européenne était en train de se paupériser. Le problème de millions de pauvres gens dans les villes et sur les routes, d'innombrables infractions contre la propriété, actes de violence commis par des vagabonds et des mendiants, bandes de voleurs ou banditisme comme Fernand Braudel l'a appelé, mena inévitablement les autorités à intervenir. Progressivement, la bureaucratie engloutissait les pèlerins. Ce qui était pire, c'est que toutes les parties de la population commencèrent à se méfier des pèlerins et à les mépriser, au détriment de la pratique du pèlerinage. Le pèlerinage devint alors plus ou moins du domaine des pauvres. Les établissements charitables au long du Camino de Santiago exerçaient une fascination presque magique sur les marées de mendiants indigènes ou étrangers, vagabonds et chômeurs, leur donnant au moins une chance de survivre.

7. Pendant la première moitié du XVII^e siècle, la variante spécifiquement espagnole de la tradition Saint Jacques subissait une crise : la lutte interne espagnole pour décider quel saint serait le patron de las Españas, et de laquelle le parti Saint Jacques sortit victorieux, ne fut pas particulièrement bénéfique au pèlerinage.

Malgré plusieurs signes de crise morale et matérielle, ce n'était pas encore le chant du cygne du pèlerinage ad sanctum Jacobum. Les confraternités de Saint Jacques en Flandre, France et dans les régions catholiques de l'Allemagne et en Suisse maintenaient vivant le culte de Saint Jacques et continuaient à promouvoir le pèlerinage à Compostelle. Par exemple, pendant la période de 1628 à 1632, plus de 280 pèlerins reçurent une "passade", c'est-à-dire une somme d'argent pour couvrir le repas du soir et les frais de logement, de la confraternité de Saint Jacques à Maubeuge en France. Le nombre considérable de réfugiés qui cherchaient de l'abri à Compostelle, fuyant le régime de terreur de Cromwell en Irlande, fournissait une preuve de l'importance que le tombeau de l'apôtre conservait encore dans le catholicisme européen.

Par ailleurs, la nouvelle image que l'Eglise se fit d'elle-même après le Concile des Trente était le facteur le plus important pour surmonter la crise. Le décret concernant la vénération des saints et des reliques, bien que ne faisant pas expressément référence aux pèlerinages, offrait un fondement suffisant pour les défendre. Il engendra les traités bien connus, de Richeôme (Paris, 1605) et Gretser (Ingolstadt, 1606). Les guerres, qui avaient fait rage pendant si longtemps en Europe occidentale et centrale, se raréfièrent, de sorte que les voyages n'étaient plus aussi dangereux. Aussi une nette augmentation de l'ancien pèlerinage fut-elle enregistrée. Avec le retour au peregrinatio religiosa, le

pèlerinage à Saint-Jacques acquit un caractère plus modeste, mais aussi plus honnête. En 1717, il y eut de nouveau tellement de pèlerins à Compostelle que les confesseurs ne furent pas assez nombreux pour eux. Le pèlerinage à Saint-Jacques atteignit ainsi un point culminant de nouveau au siècle précédant la révolution ! Il se maintint à un niveau relativement élevé jusqu'à peu avant le milieu du XVIIIe siècle, comme cela peut être vérifié dans la liste chronologique de soutien financier donné aux pèlerins par la ville de Compostelle entre 1603-1777.

Une réduction frappante du nombre de pèlerins apparaît au milieu du XVIIIe siècle, et dont les raisons sont encore à trouver dans la situation politique en Europe. Les guerres de succession en Pologne (1733-35) et en Autriche (1740-48) intimidaient les pèlerins qui avaient l'intention d'aller à Compostelle. La même chose se produisit pendant les premières années de la Guerre de Sept ans (1756-63).

Des renseignements sur les pèlerins de l'autre côté de la frontière espagnole au cours de la deuxième moitié du XVIIIe siècle peuvent être trouvés dans les "Actas Capitulares" aux archives de la cathédrale de Compostelle, qui couvrent la période 1671-1777. Pour la période de 1761-1777, c'est-à-dire après les guerres mentionnées plus haut, ce registre particulier enregistre des pèlerins en provenance d'Italie, du Portugal, d'Angleterre, de la Pologne, de la Lithuanie, de la Hongrie et du Liban. Certains noms célèbres soulignent l'estime auquel avait droit la ville de l'apôtre Jacques avant la révolution française : Maria Anna von Pfalz-Neuburg (1690), la promise de Charles II, James Stuart III, le prétendant au trône d'Angleterre (1790) et le Duc de Chartres qui devait plus tard être connu sous le nom de Philippe-Egalité (1775). Parmi ceux qui ne sont pas venus à Compostelle : Stanislas Leszcinski, Madame de Pompadour et la Marquise Wilhelmine de Bayreuth, qui se sont fait peindre dans une tradition érotique de la cour comme les "pèlerins de l'amour" ou "pèlerins de Cythère" en portant la coquille Saint-Jacques.

De nouveaux "falsos peregrinos" (faux pèlerins) apparaissaient sur le chemin de Compostelle ; des chômeurs, des vagabonds. Des mendiants et ceux qui n'avaient pas payé leurs impôts utilisaient les établissements charitables sur le chemin, qui prospéraient à nouveau. L'Etat réagissait une nouvelle fois en proclamant des lois strictes qui devaient empêcher leurs sujets de voyager. Un oeil vigilant était gardé sur le pèlerinage des jeunes, c'est-à-dire ceux qui étaient aptes à travailler ou porter les armes. Cependant, tous ces décrets échouaient, le dernier étant émis en 1778 ; cela est confirmé par un édit daté de 1783, qui fait état de diferentes clases de gentes qui se promènent à travers le pays con pretexto de estudiante o con el de Romeros o peregrinos.

A la veille de la Révolution Française, le Santiago peregrinatio n'était plus spectaculaire mais encore très populaire, jouissait d'un écho considérable en Europe. De nombreux pèlerins voyageaient vers Compostelle, sans être dérangés par des disputes savantes concernant l'arrière-plan historique du culte de Saint Jacques ou par la philosophie des lumières qui se répandait en Espagne. La ville et la cathédrale étaient plus imposantes que jamais, car le revenu considérable de la cathédrale venant de Voto de Santiago (offrandes votives) permit beaucoup de nouvelles constructions, le point culminant étant la restructuration de la cathédrale. Entre 1738 et 1750, la plus grande église romane de la chrétienté reçut une imposante nouvelle façade ouest, avec deux tours dont chacune mesurait 70 mètres de haut, qui la rendit l'une des plus formidables créations de l'âge baroque en Europe.

Contre l'opinion de certains chercheurs bien connus, qui voient le déclin de la peregrinatio ad sanctum Jacobum comme étant la conséquence de la Révolution Française, je partage l'opinion de Ilja Mieck qui est arrivé aux conclusions suivantes après avoir étudié différentes dimensions concernant le temps et l'espace :

1. La Révolution et les guerres de coalition déprécièrent la réputation du pèlerinage de Saint-Jacques, et firent des incursions substantielles dans les régions où les pèlerins avaient été recrutés. Il n'y eut pas de renaissance du pèlerinage après 1815, puisque les confraternités, qui avaient été les gardiens majeurs et promoteurs de la tradition, avaient disparu silencieusement dans les troubles révolutionnaires et la guerre.

La liquidation des monastères et la destruction ou la transformation des refuges et des hôpitaux réduisirent les routes de pèlerinage de l'Occident chrétien à un concept géographique alors qu'elles avaient été une institution charitable et fonctionnelle. Réciproquement, il y eut de moins en moins de pèlerins de Saint-Jacques qui rapportaient l'élément stimulant d'un voyage de pèlerinage à leur confraternité ou dans leur pays. Compostelle disparut de l'esprit des catholiques non-espagnols. La France était probablement le seul pays, à part l'Espagne, dans lequel la tradition jacquaire survivait encore à une petite échelle au XIXe siècle, comme le démontrent des informations isolées sur des pèlerins et des confraternités. Il n'est pas faux d'affirmer que Saint-Jacques de Compostelle perdit son importance en tant que centre européen de pèlerinage au XIXe siècle, suite aux changements spirituels et matériels provoqués par la Révolution.

2. Cependant, il est certain que la composante spécifiquement ibérienne du pèlerinage est restée pratiquement stable. Le nombre des pèlerins espagnols et portugais est resté presque le même qu'au début. Sans doute il y eut des revirements dûs aux guerres napoléoniennes et les troubles intérieurs qui les suivaient. Pourtant, à la longue, le nombre de pèlerins restait stable.

L'expression "Abwanderung ins Territoriale" (l'errance sans quitter son pays), utilisée dans les régions germanophones de l'Europe pour décrire les pèlerinages de procession locaux dans le style baroque (par opposition aux pèlerinages) s'applique à l'Espagne de cette époque. En 1851, un voyageur français nota que les pèlerins, dans leur costume habituel, venaient de tous les coins de l'Espagne et un autre mentionne une armée de pèlerins. Tous les récits concordent à dire que les pèlerinages espagnols vers la tombe de l'apôtre en Galice se poursuivèrent au XIXe siècle. Le fait est souligné par les visites de Isabella II en 1858 et Alphonse XII en 1877.

3. Saint Jacques perdit son rôle de "politique extérieure" (Matamoros ou l'attaquant), devenu inutile une fois que la reconquista et la conquista avaient été accomplies.

Bien qu'au XVIIe siècle des gens étaient encore prêts à croire que Saint Jacques avait aidé les Espagnols à gagner plus de 30 batailles en Europe, Afrique, Mexique et Amérique du Sud et qu'il avait même aidé les Portugais à conquérir "Goa Doré", l'image du miles Christi ou l'apôtre guerrier pâlisait à mesure que l'Espagne renonçait à son ambition de posséder un empire mondial.

Même l'image populaire des saints était en train de changer. Une plus grande vénération de la Vierge signifiait que Saint Jacques fut intégré au culte de la Vierge Pilar de Zaragosse, qui existait depuis la fin du XIIIe siècle. Ce qui est intéressant, c'est que la Vierge reprit le rôle guerrier assumé par l'apôtre et apparut aux troupes d'Aragon pour les conduire pendant leur bataille contre les Français en 1808.

4. Pendant des siècles, le pèlerinage à Compostelle survécut grâce à son infrastructure charitable. Cette infrastructure continua à s'occuper des pèlerins en Espagne jusqu'au début du XIXe siècle, alors qu'il disparut de la scène européenne dans les tempêtes de la Révolution. Ce fait est attesté par la liste des "peregrinos socorridos" (pèlerins assistés) conservée par l'hôpital de Saint Jean à Oviedo. Cependant, l'existence de relais efficaces de soutien aux pèlerins fut rapidement mis en cause, et le vent âpre du nouveau siècle souffla bientôt en Espagne sous le règne de Joseph Bonaparte qui démantela l'Inquisition, réduisit le nombre de monastères d'un tiers et abolit la taxe spéciale appelée Voto de Santiago. Le règne français devait rapidement prendre fin mais, fait étonnant, ses tendances révolutionnaires devaient subsister au-delà. Une loi du 1er octobre 1820 abolit presque tous les monastères, les maisons des ordres et autres établissements semblables. Une de ses conséquences fut qu'en 1821, 280 monasterios, colegios y hospitales (280 monastères, écoles et hôpitaux) furent fermés, dont 27 dans la seule ville de Burgos qui était l'une des étapes majeures sur le chemin de Compostelle. Une réduction tellement drastique du nombre des établissements charitables aux abords de la route influença les pèlerins de plusieurs manières :

Elle réduisit l'attrait de la route de pèlerinage, éliminait les faux pèlerins mais non pas les "mendiants stationnaires". Les manigances de la révolution libérale signifiaient que pour la première fois depuis des siècles, la fête de Saint Jacques en 1822 fut célébrée sin la augusta commovedora ceremonia de la presentacion de la tradicional ofrenda (sans la cérémonie majestueuse et émouvante de l'offrande traditionnelle).

5. Un équilibre devait être trouvé sur le front rigide entre l'Église et l'Etat et ainsi entre l'autorité et le peuple. Cela fut fait par la Constitution de la Restauration de 1876, une constitution dont le tombeau de l'apôtre profitait directement. Plus important cependant fut pour la ville de l'apôtre le fait que ses restes perdus depuis longtemps - ayant été cachés en 1589 de peur de Francis Drake - furent redécouverts. Dans un message papal du 1er novembre 1884, Léon XII confirma le résultat des excavations de 1879. Par une heureuse coïncidence, l'Año Santo (l'Année Sainte) 1885 commença deux mois après la reconnaissance par le pape. Les pèlerins vinrent encore une fois de différentes parties de l'Europe pendant l'Année Sainte, et cependant nous ne pouvons pas dire que le pèlerinage avait son antigua fisonomía (sa physionomie ancienne) bien que le nombre de pèlerins eusse augmenté légèrement et qu'Alphonse XIII se soit rendu à Compostelle deux fois - en 1904 et 1909. En 1927, l'Encyclopédie espagnole donna l'information suivante : pendant les deux derniers siècles environ, les pèlerins n'ont envahi la ville qu'aux moments définis. Ce n'était que le jour même de Saint Jacques que Compostelle montrait la extraordinaria animacion de sus mejores tiempos (l'animation extraordinaire de ses temps les meilleurs).

Le développement ultérieur du pèlerinage médiéval au tombeau de l'apôtre Jacques fut influencé par la situation politique. Le fait que les autorités politiques de n'importe quelle époque utilisaient Saint Jacques à plusieurs reprises pour promouvoir leurs propres intérêts n'a pas besoin d'être expliqué. Cependant, à aucune époque depuis le Moyen Age, l'apôtre Jacques, sous son nom espagnol de Santiago, n'a été utilisé de façon aussi déterminante pour fournir une ancre idéologique à la réalité et à des intentions politiques que pendant les quatre décennies du règne de Franco. Du décret n° 325 du 21 juillet 1937 qui réhabilita Saint Jacques dans ses pleins droits en tant que patron de l'Espagne, aux ofrendas de la nacion (offrandes de la nation) remis par le chef de l'Etat en personne à l'occasion des Años Santos Compostelanos (Années Saintes de Compostelle), tout était fait pour montrer au public international que les dirigeants politiques de l'Espagne avaient leurs racines dans des traditions pan-européennes. Cependant, avec quelques exceptions, ce qui avait autrefois été un pèlerinage européen était maintenant un pèlerinage uniquement espagnol. L'année sainte 1971, la presse parlait, à l'occasion de la visite du chef de l'Etat espagnol, des milliers de pèlerins procedentes de diversas provincias insulares, peninsulares y africanas qui l'acclamaient (de différentes provinces, îles, péninsules et d'Afrique) : aucune mention ne fut faite de la foule des pèlerins venue du Nord et de l'Est des Pyrénées !

Pendant les dernières décennies avant la deuxième guerre mondiale, la route vers le tombeau de l'apôtre a été barrée à la plupart des pèlerins, dans le sens médiéval et chrétien du terme. Les idées nationalistes, guerres et crises mondiales, une Europe qui se divisait en blocs idéologiques, une société de plus en plus séculaire et l'isolation de l'Espagne vis-à-vis de l'Europe sous Franco, tous ces facteurs ne stimulaient pas les pèlerinages à Compostelle.

Depuis les années 40, un intérêt renouvelé des historiens du monde entier, des congrès et presque 20 expositions dans des musées et des archives ont encore une fois porté le sujet de Santiago à un public plus large. En 1950, le premier cercle destiné à promouvoir le pèlerinage a été fondé à Paris sous le nom "Les Amis de Saint-Jacques-de-Compostelle".

La suite de l'histoire fut d'abord écrite par le tourisme. La brochure publiée en 1971 par le Ministerio de Información y Turismo, à l'occasion de l'année sainte compostellane, et appelée "Santiago en España, Europa y America" contient deux affirmations claires :

La brochure se présente d'abord como una afirmación del ser histórico de España (comme une affirmation de l'essence historique de l'Espagne) et aussi comme une invitation a los peregrinos de nuestra epoca que son los turistas ... porque el turismo es una forma moderna de peregrinar (aux touristes, qui sont les pèlerins de notre époque... car le tourisme est une forme moderne du pèlerinage). C'était cela l'alternative? Mille années de pèlerinage européen devaient-elles aboutir à l'armée de millions de touristes ?

Pour commencer, cela semblait être le cas. Les premières activités touristiques étaient déjà nettes au siècle précédent. Le 29 août 1887 par exemple le premier train de pèlerins partit de Bavière à destination de Compostelle "via la France, l'Espagne et le Portugal". Dans cet âge de la pierre du tourisme, 15 dames et messieurs, ayant un guide spirituel, et dont les noms et les titres étaient dûment inscrits, s'offraient la visite des curiosités de presque toute

l'Europe occidentale, y compris un séjour de 2 jours à Compostelle, au cours d'un voyage de 36 jours en train, puis par bateau de Barcelone à Gibraltar. Ce voyage fut organisé par le Bayerischen Pilgerverein vom Heiligen Lande (l'association des pèlerins bavarois de la Terre Sainte).

Malgré son absurdité, la tentative contestable d'unir la tradition pèlerine et le tourisme moderne de masse a cependant contribué à rappeler aux gens l'existence du lieu saint de Compostelle. Pendant l'année sainte 1965, il semble que deux millions de visiteurs y soient allés et en 1982 le chiffre officiel avoisinait les six millions. Ces chiffres devaient certainement inclure beaucoup de pèlerins.

Ce qui s'est passé pendant ces dernières années est connu. Compostelle n'a pas seulement gagné des touristes mais aussi des pèlerins qui sont venus de plus en plus nombreux et de plus en plus dans l'esprit des pèlerins au sens médiéval du terme. Après la France, des associations ont été fondées en Italie, en Belgique, en Allemagne, au Royaume-Uni, aux Pays-Bas, au Portugal et en Suisse. Depuis 1982, l'organisation flamande OIKOTEN envoie des délinquants juvéniles en pèlerinage pour les resocialiser, obéissant ainsi à l'ancienne tradition de la peregrinatio poenaliter causa. Dix groupes de ce genre ont déjà fait le voyage. En France, plusieurs expositions régionales ont été faites et en Italie deux congrès majeurs ont été tenus à Perugia et à Pistoia. En Allemagne, la confraternité de Saint Jacques à Düsseldorf a organisé une réunion de pèlerins en 1987, à laquelle des participants de différents pays sont venus. La même année, le premier congrès de la "Société allemande de Saint Jacques" fut tenu à Aix-la-Chapelle. Des projets régionaux sont en cours en Allemagne alors qu'en Suisse un projet sur "des routes historiques" (IVS) a été entrepris avec l'intention de réouvrir l'ancienne "route supérieure" (Oberstraße) aux pèlerins faisant la route à pied.

Après ce rappel des actions récentes poursuivies dans les pays européens de la zone sous influence directe de la peregrinatio ad Sanctum Jacobum, reste à poser la question si les voisins de l'Espagne sont en train de revivre l'ancienne idée du pèlerinage ou la doter d'une nouvelle spiritualité.

Les Franci, Normanni, Scoti, Theutonici, Saxones et cetera gentes innumerabilis cuncte lingue et naciones donnent-ils au peregrinatio moderna ad Sanctum Jacobum l'impulsion spirituelle et matérielle pour qu'elle puisse revivre à l'échelle européenne ? L'histoire est-elle en train de se répéter ou s'agit-il de la continuité dans le changement, si souvent mentionné ?

Du point de vue scientifique, le travail collectif indispensable accompli par les historiens Vazquez de Parga, Lacarra et Uría, publié en 1950, a posé les fondements pour une recherche à faire par des générations futures. Le magazine Compostellanum fut fondé en 1956 en tant qu'organe des contributions scientifiques ; un centre d'études, le Centro de Estudios Jacobeos a été ajouté. Plusieurs expositions ont été présentées à Madrid, en 1950, 1954 et 1963, et à Saint-Jacques-de-Compostelle en 1950 et 1965. En 1985, dans la ville flamande de Ghent, l'Espagne a présenté une exposition intitulée "Saint-Jacques-de-Compostelle", mille ans de pèlerinage en Europe" ; cette démonstration massive de matériel a couvert un endroit dont la surface dépassait les 3.000 m². Plus de 100.000 personnes l'ont visitée et plus de 10.000 exemplaires du catalogue volumineux ont été vendus.

Peu avant cela, le public espagnol avait été informé. A l'occasion de l'Año Santo Compostelano 1982, un congrès sur les pèlerins ainsi que sur l'art aux abords du chemin a été tenu, attirant une grande attention publique ; une télévision nationale (la deuxième chaîne : La Clave) a émis un marathon télévisé de quatre heures avec la participation de spécialistes étrangers.

D'anciennes structures d'accueil ont reçu une nouvelle vie. Le vieux Prieuré de Roncevaux est devenu un lieu de halte pour les pèlerins à pied, qui ont fait leur apparition de nouveau, de même que San Juan de Ortega ou le tant craint Cebreiro. A partir de ce dernier endroit, la route des pèlerins à pied a été identifiée et balisée, même au début du pèlerinage. Le prêtre de Cebreiro, E. Valiña Sampedro, a écrit un guide du chemin en espagnol qui représente une version moderne et plus étendue du guide des pèlerins contenue dans le Liber Sancti Jacobi. F. Beruete à Estella recevait des pèlerins et organisait plusieurs semaines culturelles dans cette ville. Peu à peu le chapitre de la cathédrale de Compostelle s'est rappelé son passé et ses obligations envers les pèlerins. Le Compostela, signe attestant que le peregrinatio ad limina Beati Jacobi avait été dûment accompli fut de nouveau délivré et depuis 1986 la cathédrale héberge un bureau permanent d'accueil aux pèlerins qui reçoit un nombre incroyable de gens. Le 27 avril 1988, la Comisión interdiocesana del Camino de Santiago (la Commission interdiocésienne des chemins de Saint-Jacques) a été établie sous la présidence de l'archevêque. En 1989, le Pape fera une deuxième visite à Compostelle pour rencontrer les jeunes du monde.

En octobre 1987, la première rencontre internationale de pèlerins sur le territoire espagnol a eu lieu à Jaca dans la province d'Aragon. Encore une fois, l'Europe s'est rencontré dans un endroit de pèlerinage. Peu après, le Conseil de l'Europe a présenté son projet sur les chemins de pèlerinage européens en tant qu'itinéraires culturels européens, lors d'une cérémonie suivant le congrès nommé plus haut, juste avant sa clôture officielle. Sous le slogan "revitalización del camino de Santiago como premier itinerario cultural europeo" (revitalisation du chemin de Saint-Jacques comme premier itinéraire culturel européen), plusieurs gouvernements des régions autonomes sur l'ancienne route tentent de reconquérir le prestige antérieur de cette route européenne.

Depuis 1987, plusieurs "Asociaciones de Amigos del Camino de Santiago" (associations des Amis des chemins de Saint-Jacques) ont été constituées. Elle coordonnent des projets et des objectifs communs à l'intérieur d'une structure organisationnelle lâche. Des sentiers ont été améliorés, des refuges construits et le soin donné aux pèlerins se développe. Une nouvelle structure d'accueil émerge, semblable à celle du Moyen Age en ce qui concerne le soin proposé et sans doute aussi nécessaire car cela n'aurait pas de sens que les pèlerins dépendent seulement du réseau touristique.

Cela nous emmène à la dernière question : quel est le sens profond d'accomplir un pèlerinage médiéval avec un objectif tangible dans une Europe moderne que certains considèrent post-chrétienne ?

Une gardienne de musée de 65 ans marche à côté du directeur de la Commission d'Agriculture des Communautés Européennes ; un spécialiste d'informatique à côté d'une travailleuse d'usine ; un membre du mouvent catholique à côté d'un partisan des Verts ; un lieutenant de la marine à côté d'un objecteur de conscience. Toutes

les professions et tous les groupes de la société, du petit fils du Kaiser jusqu'au délinquant juvénile, pauvres et riches, hommes et femmes, souvent avec des enfants, sentent la fascination du chemin et - comme dans le Liber Sancti Jacobi du XIIe siècle - leurs motifs sont aussi divers que les origines, la profession et la nationalité des nouveaux pèlerins post-chrétiens.

Une approche sportive, espoir de guérison, nettoyage psychologique, hygiène sociale, aspirations indéfinissables, snobisme académique, tourisme de masse, mode, etc. : il y a plusieurs clés de ce phénomène qui, étant la relique du culte et anti-moderne au milieu de la modernité, rejette tous les critères usuels de jugement et la condamnation.

Par exemple, une guérison religieuse et les affaires sont de nouveau unies dans le commerce touristique de masse. Une organisation belge à Tournai dirige un commerce florissant sous la bannière "tourisme et chrétienté". Le pape Paul VI, lui-même, qui le 31 août 1963 reçut les participants à un colloque des Nations Unies sur le tourisme, exprimant une vue positive de ce phénomène de masse et parla de valeurs éducatives, culturelles, morales et sociales. Ne peut-il pas être dit que la description médiévale "pauperi et peregrini" est en train de se transformer en "Beati paupere spiritu", les convictions religieuses étant exploitées dans le tourisme par car de notre époque.

On entend également des voix qui discutent le projet du Conseil de l'Europe sur les Chemins de Saint-Jacques en tant qu'itinéraire culturel européen et ses conséquences possibles. L'une d'elles est à trouver dans un texte court publié par le Vlaams Genootschap van Santiago de Compostela (Association flamande pour Saint-Jacques de Compostelle) intitulé "Compostelle d'un point de vue européen". L'auteur exprime quelques réserves et se montre méfiant par le fait que des politiciens sont associés à ce projet, comme il est dit que des politiciens ont toujours des ... intentions cachées et non-dites. L'affirmation centrale de ce court texte est la suivante : le fait d'omettre l'arrière-plan chrétien des chemins de Saint-Jacques comme itinéraire culturel européen appauvrirait et même mutilerait le projet. D'autant plus qu'il s'agit d'un projet qui cherche à déterminer les facteurs qui font l'unité de la culture européenne, puisqu'il est assez clair que celle-ci est basée en partie sur des fondements chrétiens.

Je le répète, les motifs sont divers et ne peuvent pas être sondés. Pour les vrais pèlerins de notre époque, cela n'a pas d'importance. Pour eux, l'arrivée au lieu saint, Compostela, constitue l'accomplissement de leur voyage pieux (peut-être) et représente la consommation de leur dévotion - qui prend ses racines (peut-être) dans des motifs chrétiens ou dans d'autres motifs. Pour les pèlerins d'aujourd'hui, on trouve le pèlerinage en cheminant.

Tous ceux d'entre nous qui avons fait la route ont rêvé de cela et l'ont accompli. La "Carta pastoral de los Obispos del Camino de Santiago en España" (carte pastorale des évêques du chemin de Saint-Jacques en Espagne) publiée en juillet 1988, soutient cette idée. Elle voit la route comme un Camino para la peregrination christiana (route pour le pèlerinage chrétien) et offre un portrait sympathique du sens chrétien du pèlerinage. D'autres, comme le moine Bénédictin Anselm Grün de Munsterschwarzach, ont développé une théologie de la route et du voyage. Quant à moi, l'idée la plus convaincante dans le contexte chrétien, une synthèse de recherche passionnée et une large expérience pratique est présentée par Edmond-René Labande. Après une longue vie pleine de recherches et ayant totalisé plus de 4.000 km de pèlerinage, Edmond-René Labande l'a résumé ainsi : Prier avec les pieds.

Conclusion

En conclusion, encore une question : pourquoi avons nous tous, chrétiens convaincus ou non, besoin de ce pèlerinage le plus européen de tous les pèlerinages qui, comme j'espère l'avoir montré, est différent des pèlerinages d'autres cultures, y compris celui des samnyazins.

La route étoilée de la mythologie germanique, la route étoilée qui selon la légende indiquait à Charlemagne le chemin vers le tombeau de l'Apôtre, le cercle étoilé qui plane au-dessus du projet du Conseil de l'Europe, le chemin saint du Moyen-Age qui mena de la Baltique au cap Finistère à l'extrémité de l'Europe, pourraient tous nous aider à trouver et à défendre notre identité, nous aider à comprendre notre héritage occidental et notre conscience européenne et nous préserver de la perte de notre culture au profit d'une culture de masse de style international.



INTERVENTIONS LIBRES*

(*) Certains participants au Congrès de Bamberg ont souhaité que leur intervention figure dans les actes du Congrès

COMMUNICATION DU MAIRE DE PAMPELUNE (Espagne)

Pampelune, la Première du Chemin, est un projet de la Municipalité de Pampelune, en vertu duquel cent cinquante personnes ont parcouru le Chemin de Saint-Jacques appelé "chemin français", à pied, de Roncevaux jusqu'à Compostelle, en 38 étapes d'environ 25 kilomètres chaque jour.

Chaque étape comprenait la marche elle-même, la visite des monuments intéressants dans la zone de passage, une conférence sur l'art, la géographie, l'économie, la géographie humaine, l'ésotérisme, et tous les aspects en rapport avec le Chemin dans la zone où nous nous trouvions. Les conférences furent, pour la plupart, prononcées par des spécialistes des thèmes à traiter.

Dans certains cas, les activités culturelles se déplaçaient avec la marche elle-même, dans d'autres cas elles s'y joignaient pour être présentées dans les lieux de référence. Ces activités furent les suivantes : cinq concerts chorals par la Chorale de Chambre de Pampelune ; dix représentations du Mystère de Sainte Félicie, spectacle de marionnettes sur une légende du Chemin de Saint-Jacques en Navarre ; quatre concerts de musique du Moyen-Age et de la Renaissance, par le Quatuor de Madrigalistes de Pampelune ; cinq projections d'audio-visuels ayant trait au Chemin de Saint-Jacques et, pour finir, quatre "dîners de fraternisation auxquels étaient invités les habitants, suivis de causeries-conversation ou de tables rondes, au cours desquelles il s'agissait d'apporter et de faire partager les expériences de vie des groupes réunis".

Le jour de l'arrivée, et pendant le séjour à Saint-Jacques-de-Compostelle, différentes activités culturelles furent organisées, et un train spécial fit le trajet Pampelune-Compostelle, avec plus de 1.000 pèlerins.

Le projet devait atteindre des objectifs situés sur deux plans : les objectifs de la marche elle-même, de l'ensemble, que nous appelions "externes", et les objectifs particuliers de chaque marcheur-pèlerin, que nous appelions "objectifs internes".

Parmi les "objectifs externes", on dénombre :

- **Promotion du Chemin de Saint-Jacques**, comme route culturelle européenne, promotion du chemin comme source de produits spirituels, capable de générer un flux de personnes et donnant lieu à un tourisme de la classe intellectuelle.

- **Promotion de Pampelune**, en tant que première ville du Chemin, comme la nomme Aimeri Picaud dans le Libro Sancti Jacobi du Codex Calixtinus. Pampelune se situe à la porte même que les Pyrénées ouvrent à Roncevaux, à une étape de l'endroit où se déroulèrent les faits de la Bataille de Roncevaux, narrés dans la Chanson de Roland. Le slogan choisi était : "Pampelune, Rendez-vous de l'été".

- **La connaissance de Pampelune**, en tant que ville touristique, configurant un tourisme à la recherche des biens spirituels produits par l'art, l'histoire, le folklore, la nature, les sports caractéristiques des régions privilégiées et une excellente gastronomie.

Les "objectifs internes" du projet se concrétisaient dans l'action culturelle de celui-ci, et son impact sur les marcheurs-pèlerins eux-mêmes et sur les habitants des villages-étapes. Dans cette perspective étaient organisées une série d'activités artistiques et culturelles, programmées sur place.

La marche partit de Roncevaux le 21 juillet dernier. Le groupe de pèlerins était composé de 60 hommes et 50 femmes, dont l'âge était compris entre 67 ans pour le plus âgé et 12 ans pour le plus jeune, avec une moyenne d'âge de 37 ans pour les hommes et 32 ans pour les femmes. 65 % des inscrits étaient universitaires ou étudiants d'université ; 11 étaient bacheliers, 14 avaient suivi un enseignement primaire, et 5 avaient fait des études de formation professionnelle.

Le projet fut présenté aux pèlerins comme une entreprise dans laquelle les deux parties intéressées travaillaient à un objectif complémentaire, offrant d'une part la volonté et le désir de faire le voyage à Compostelle, et d'autre part, dans le cas de la Municipalité de Pampelune, l'infrastructure suffisante pour que le projet puisse être mené à bien.

Une équipe de professionnels fut chargée de l'organisation, la responsabilité de la marche étant répartie en trois secteurs :

- premier secteur : organisation matérielle et infrastructure ;
- deuxième secteur : organisation des activités culturelles et artistiques ;
- troisième secteur : organisation des manifestations parallèles à la marche, et relations avec les Institutions et les media.

Le tout dépendant d'un coordinateur général.

Organisation et infrastructure

La marche utilisait pour la nuit des tentes de camping, en raison des difficultés d'hébergement pour 150 personnes, dans des villages où le nombre d'habitants ne dépassait pas la centaine.

Les campements furent installés dans les endroits indiqués par les mairies des localités par lesquelles nous passions, ce qui rendit nécessaire des démarches préalables, qui facilitèrent la connaissance des endroits prévus, avant que la marche ne parte de Roncevaux. La cuisine dépendait de l'équipe d'infrastructure et d'intendance.

Deux véhicules transportaient le matériel nécessaire pour le service, et des personnes furent chargées de monter et de démonter chaque jour le campement. Une équipe médicale et une autre équipe chargée des relations de la marche avec les villages, les institutions et les media accompagnaient les marcheurs. Un bureau itinérant donnait des renseignements sur la marche et diffusait des séries audio-visuelles sur le Chemin et sur Pampelune.

Les activités culturelles étaient ouvertes aux habitants des villes et villages dans lesquels elles avaient lieu, et on calcule, pour l'ensemble du parcours, un nombre total de participants d'environ 10.000 personnes.

Pour ce qui est des rapports avec les media, on estime que le nombre d'articles sur la marche se monte à 300. Outre la presse écrite, on a compté plus de 30 heures de radio, diffusées à l'occasion du passage de la marche dans les différentes capitales. On doit à ce sujet citer tout spécialement les émissions de Radio Nacional de España, d'une durée totale de cinq heures, en connexion multiple avec les stations émettrices de Radio Nacional dans les différentes Autonomies.

D'autre part, la première chaîne de la Télévision Espagnole a offert des espaces pour un total de 36 minutes. Les télévisions des Autonomies ont consacré au projet 143 minutes, et les télévisions de Galice et de Navarre plus de deux heures, en plusieurs émissions.

La Municipalité de Pampelune avait affrété un train spécial des Chemins de Fer Espagnols, dans lequel se déplacèrent, outre les pèlerins voyageurs, - au nombre de 1 000 environ - les membres de l'Orphéon de Pampelune - 150 personnes -, la Fanfare de Pampelune - 50 personnes -, et la troupe des Géants qui, avec d'autres groupes qui se joignirent à eux, donnèrent un total de plus de 100 autres personnes.

Le Conseil de l'Europe, en la personne de son Secrétaire Général, M. Marcelino Oreja, donna son appui à ce projet culturel sur le Chemin de Saint-Jacques, le déclarant digne d'intérêt, et, en conséquence, accompagnant les marcheurs-pèlerins tout au long de trois étapes.

Lors de son passage par Pampelune, le Secrétaire Général inaugura la signalisation que la Municipalité avait mise en place dans la commune, selon les instructions du Conseil de l'Europe. Ce même Secrétaire Général participa, comme un simple pèlerin parmi d'autres, aux manifestations qui furent organisées à l'occasion de l'arrivée de la marche à Compostelle.

L'expérience de l'organisation d'une telle marche-pèlerinage a été fructueuse dans tous les domaines, faisant disparaître les nombreuses craintes formulées par les associations liées au Chemin.

Nous avons la conviction d'avoir découvert là une formule différente du pèlerinage traditionnel, permettant que l'esprit du pèlerin se renforce avec une série de connaissances. On obtient un contact très fructueux entre les marcheurs-pèlerins, et une facilité d'accès à de nombreux points auxquels les pèlerins anonymes, ou en petits groupes, ne pourraient avoir accès, tout au moins actuellement.

Dans cette optique, nous encourageons des expériences similaires, afin que le Chemin redevienne ce qu'il fut à son époque la plus brillante : un foyer de spiritualité, un musée vivant permettant de comprendre l'art, la culture des peuples, et un véhicule approprié pour favoriser toutes les possibilités du plus merveilleux des voyages.

A partir de notre expérience, nous sommes prêts à apporter nos connaissances "a posteriori" à tous ceux qui pourraient en avoir besoin pour s'initier au Chemin de Saint-Jacques.

Pampelune, le 17 septembre 1988

LE CHEMIN DE SAINT-JACQUES EN ASTURIES

Réflexions sur le chemin en Asturies en rapport avec le pèlerinage à San Salvador d'Oviedo

par Florencio COBO ARIAS et Luis FERNANDEZ GARCIA (Espagne)

Les pèlerinages à Saint-Jacques-de-Compostelle sont parmi les événements qui ont le plus profondément influencé la formation des structures socio-économiques, la vie culturelle et les attitudes mentales dans de larges secteurs de la population des pays de l'Europe occidentale à partir du XI^e siècle.

Avec les pèlerins, et souvent en tant que pèlerins eux-mêmes, sont venus en Espagne des tailleurs de pierre français, des artisans allemands, des commerçants toscans, des Flamands nobles, des croisés anglais et bourguignons, et avec eux la poésie lyrique provençale, la philosophie carolingienne, les légendes slaves, les nouvelles techniques de construction ... Toutes ces idées et influences s'entremêlèrent et retournèrent dans leurs pays d'origine, où elles furent diffusées dans des coins les plus reculés. Le Chemin de Saint-Jacques peut ainsi se présenter comme un phénomène sociologique, conséquence de certains faits historiques et cause de beaucoup d'autres. L'intensité avec laquelle le Chemin fut fréquenté varia selon la mentalité de chaque époque ; sa primauté a été mise en question par moments, mais le Chemin en tant que tel n'est jamais devenu un chemin mort.

Bien que le pèlerinage à Saint-Jacques ait en principe été un phénomène religieux, d'autres facteurs se sont superposés à son caractère original accompagnant l'émergence et la diffusion du culte de Saint Jacques. Comme nous l'avons déjà fait remarquer, le pèlerinage s'est converti en un véhicule d'influences démographiques et culturelles qui contribuaient à reléguer les questions purement religieuses vers l'arrière-plan. L'un des aspects de ce phénomène, directement lié au "Camino Frances" est la repopulation par les étrangers des bourgs situés sur la route de Saint-Jacques. Ces étrangers, incités par le désir de consolider cette voie de communication créée par les pèlerinages, formèrent ainsi une classe moyenne de marchands et d'artisans qui, jusque là, n'avait pas existé en Espagne. L'essor de la classe moyenne dans le nord-ouest de l'Espagne au Moyen-Age fut ainsi étroitement lié au phénomène du pèlerinage, qui, tout en étant un facteur décisif pour la repopulation de certaines régions, donna de l'impulsion au développement du commerce et l'évolution des institutions.

En ce qui concerne le commerce, le pèlerinage engendra une activité intense comprenant les nouveaux habitants et les pèlerins, consommateurs par excellence. Des logements, des hôpitaux, des vivres, des établissements bancaires, etc. devinrent nécessaires, et des marchés furent établis dans les villes sur la route. Dans la péninsule ibérique, le négoce engendra une certaine spécialisation en fonction de ce que chaque ville pouvait offrir aux pèlerins pour subvenir à leurs besoins vitaux.

La repopulation de certaines régions par des étrangers et l'établissement de leurs bourgs respectifs étaient toujours accompagnés par l'octroi de chartes fixant des normes juridiques pour

leurs habitants. Dans la ville d'Oviedo, au début du XIIe siècle, il existait une colonie française suffisamment importante pour avoir son propre juge, ainsi qu'il était prévu par le code juridique donné à la ville par le roi Alphonse VI autour de l'an 1100.

Unamuno a résumé l'importance évidente du Chemin pour le développement de la littérature européenne dans le passage suivant : "Les pèlerins pieux venant de l'Europe centrale vers cette partie de la Galice apportaient des légendes, des contes, des récits et des chansons, et leur pèlerinage était l'un des véhicules de la culture européenne de l'époque. Des pèlerins pieux de Provence contribuaient au développement de la poésie galicienne-portugaise des troubadours, première manifestation savante du lyrique dans une langue romane dans la péninsule ibérique".

Du point de vue artistique, le pèlerinage a favorisé la création d'un style unifié. Le Chemin de Saint-Jacques agissait comme une voie de diffusion du style roman à travers laquelle pénétraient dans notre région des influences qui peuvent, aujourd'hui encore, être perçues dans de nombreux édifices civils et religieux qui, comme nous le verrons, jalonnent les parties asturiennes de la route.

L'une des caractéristiques les plus nettes de la culture et de la spiritualité jacquaire se manifeste dans les "églises de pèlerinage" qui furent construites autour des XIe et XIIe siècles le long des différents chemins et qui montrent des caractéristiques à tel point similaires qu'il est possible de parler d'une "école de grandes églises romanes de la pérégrination". Ce sont des églises construites en vue d'accueillir des grandes foules et leurs caractéristiques fondamentales sont : le déambulatoire autour du sanctuaire, sur lequel s'ouvrent un bon nombre de chapelles radiales (elles sont également présentes dans les bras du transept), généralement une nef très haute et voûtée, flanquée de bas-côtés aux galeries qui continuent à travers les bras du transept et s'ouvrent sur la nef et le transept. Tout est conçu pour faciliter le déplacement des pèlerins, qui suivaient des routes bien définies et pour leur rendre possible la visite et le culte des reliques exposées dans différentes chapelles.

Il est clair que le chemin principal vers Saint-Jacques avait de nombreuses ramifications liant l'un à l'autre les sanctuaires dans de nombreux endroits de la péninsule qui furent lentement intégrés comme lieux de pèlerinage. Cela coïncide avec l'opinion de l'historien Juan Uría. Bien qu'il fasse preuve de beaucoup de zèle pour voir des Chemins de Saint-Jacques dans toutes les routes innombrables et imaginables de chaque coin du globe, tentant en vain de donner de l'importance à celles qui n'en ont pas, trouvant des déviations arbitraires même à partir des routes d'une importance secondaire, nous nous devons de mentionner l'ouvrage dont il est le co-auteur avec L.V. de Parga et J.M. Lacarra, "Las peregrinaciones a Santiago de Compostela", dont des chapitres choisis du Volume II sont joints.

Ces chapitres constituent une étude fondamentale qui démontre la relation entre le pèlerinage à San Salvador d'Oviedo et Saint-Jacques-de-Compostelle. L'étude prouve, documents à l'appui, que le culte des reliques conservés dans la Cámara Santa de la cathédrale d'Oviedo, et qui à l'origine fut un culte local, est aussi ancien que celui qui commence à se manifester au IXe siècle autour de la tombe de l'apôtre Jacques. Ce ne fut cependant qu'à la fin du XIe siècle que les pèlerinages vers San Salvador de Oviedo acquièrent un caractère international, s'intégrant entièrement aux Chemins de Saint-Jacques, dont l'itinéraire traditionnel fut établi pendant ce même siècle.

Ainsi, en 1075, Alfonso VI et sa cour entreprirent le pèlerinage à Oviedo pour découvrir le contenu de l'Arc saint. Ce même roi décréta quelques années plus tard que l'ancien palais royal d'Alfonso III devait être utilisé comme hospice pour pèlerins, lui donnant le nom significatif de "Palatio Francisco".

Un codex de Valenciennes contenant une liste des reliques d'Oviedo témoigne du caractère international du pèlerinage vers cette ville au XIe siècle.

On sait que des hôpitaux furent fondés dès le XIIe siècle le long du chemin des pèlerins allant de Léon à Oviedo avant de continuer vers Saint-Jacques. Parmi eux figurent par exemple les hôpitaux d'Arbás et de Mont Copián qui datent de l'année 1103.

Vers la fin du siècle, Oviedo fut mentionnée comme un lieu saint en rapport avec le Chemin de Saint-Jacques ; "Civitas ipsa vocatur Ovetum... Distat autem a civitate regia quae Leonis vocatur itinere duorum dierum, et sita est ad dextram manum euntibus ad Sanctum Jacobum et quinque dietis a Sancto Jacobo" (anonyme, cité par Köhler, Rev. de L'Orient latin, 1898).

Au siècle suivant, en 1214, nous trouvons des références au "Camino Francisco" situé à l'intérieur du territoire du Conseil de Tineo.

Le tracé des routes et leurs déviations dépendaient souvent des intérêts du monarque régnant. En 1222, par exemple, Alfonso IX décrétait que la route vers Saint-Jacques devait passer par Tineo et le monastère d'Obona. En 1228, dans le conseil national de Salamanque, le même roi fit promulguer une constitution en faveur des pèlerins à Saint-Jacques ou San Salvador de Oviedo. Dans le code du roi Alfonso X (Le Sage), les pèlerins sont définis comme ceux qui "... vont en pèlerinage vers Saint-Jacques ou vers San Salvador d'Oviedo ou vers d'autres lieux lointains en terre étrangère".

A partir du XVe siècle jusqu'au début du XIXe siècle, Oviedo se préoccupait de favoriser le culte de ses reliques en entretenant une certaine compétition avec Saint-Jacques, comme cela se voit dans le refrain suivant :

Quien va a Santiago
y no a San Salvador
Sirve al criado
Y deja al Señor

(Qui va à Saint-Jacques
Et pas à San Salvador
Sert le serviteur
Et délaisse le Seigneur)

Parmi les routes qui traversèrent la région, on peut signaler en particulier deux routes importantes vers Saint-Jacques : celui de Léon à Oviedo qui continuait vers Compostelle par l'intérieur, et ladite route de la côte, qui apparut plus tard et qui fut probablement moins fréquentée. Ces routes et d'autres routes secondaires figurent sur la carte soumise au secrétariat de ce Congrès, aussi envoyée aux différentes associations jacquaires. Nous possédons également des descriptions brèves d'un certain nombre d'édifices d'intérêt architectural ou artistique situés sur la route principale ou près d'elle, dont certaines ont été désignés par l'UNESCO comme patrimoine mondial, ainsi qu'une liste d'hospices le long de la route.

Conclusion : la principauté des Asturies souhaite que le chemin de Léon à Oviedo et d'Oviedo à Saint-Jacques-de-Compostelle soit reconnu dans les conclusions de ce Congrès, et intégré avec les variantes de la région asturienne dans l'itinéraire culturel européen, ayant déjà exprimé ce souhait au Conseil de l'Europe et à la Commission Interministérielle espagnole.

UN OBJECTIF COMMUN POUR LES ASSOCIATIONS DES AMIS DU CHEMIN
DE SAINT-JACQUES

par Angel Luis BARREDA FERRER (Espagne)

Le temps m'oblige à être bref, et c'est en espérant que les difficultés de langue n'empêcheront ou n'affecteront pas la communication si importante pour nous qui travaillons sur le projet commun concernant les Chemins de Saint-Jacques que je m'adresse à ce congrès en tant que coordinateur national des associations espagnoles.

Les associations espagnoles ont été fondées avec l'objectif de reprendre les initiatives officielles qui existaient déjà et de canaliser toutes les différentes actions susceptibles d'être entreprises en faveur des pèlerinages ; assister les hommes et les femmes qui voyagent sur la route et qui ont besoin de notre aide et de notre coopération en vue d'atteindre leur but commun : Saint-Jacques de Compostelle.

En Espagne, comme dans d'autres pays européens, un autre genre d'activité associative est en train de se développer, et les objectifs de nos associations sont bien différents. Nous nous sommes donnés pour but de restaurer d'anciennes sections de la route, les signaler convenablement, promouvoir des publications, des études, des conférences et des réunions. Avant tout, cependant, nous mettons l'accent sur le pèlerin lui-même. Il ne peut pas y avoir de chemin de Saint-Jacques s'il n'y a pas de pèlerins. Ce sont eux, avec leur parcours journalier, plein d'efforts et d'enthousiasme, qui sont les meilleurs protagonistes de cet ancien chemin si fondamental, d'expérience et de sentiment religieux, ce chemin de culture et de rencontres : le chemin de Saint-Jacques.

Le mouvement associatif en Espagne, comme beaucoup de présidents ici présents peuvent l'attester, est resté endormi et oublié pendant des siècles ; pendant de nombreuses années, seule la lumière d'espoir de l'association d'Estella continuait à briller ardemment et avec enthousiasme dans les ténèbres. Pourtant, au cours des deux dernières années, 16 associations des "Amis du Chemin de Saint-Jacques" ont apporté une force renouvelée au mouvement associatif en Espagne. Depuis seulement un an, nous pouvons offrir la perspective du plus grand nombre d'associations unies dans une grande Fédération espagnole. Nous y sommes arrivés au prix d'efforts considérables, parfois en sacrifiant notre liberté individuelle en vue d'affronter l'avenir ensemble, unis, pour l'intérêt d'un projet passionnant : les chemins de Saint-Jacques.

Le vœu le plus sincère des associations espagnoles est que l'Europe puisse continuer à poursuivre ce projet unifié et associé, et qu'ensemble nous puissions établir des voies de dialogues et des projets en commun avec d'autres associations dans d'autres pays européens ; avec d'autres groupes privés ou officiels qui ont déjà pris ou peuvent prendre à leur compte ce projet pour un chemin de pèlerinage entre le moment présent et la fin du XXe siècle.

En tant qu'associations espagnoles unies dans une fédération, nous nous proposons comme interlocuteurs en vue de rendre un tel projet possible - comme cadre pour un dialogue commun avec toutes les associations en Europe. Si nous, les Espagnols, avons pu nous réunir pour poursuivre un projet commun, pourquoi serait-ce si difficile pour d'autres pays et nations européens de faire la même chose. C'est un défi que nous vous invitons à relever.

Au-delà d'une sentimentalité bien compréhensible et au-delà de la justification de ces revendications historiques qui nous soutiennent que le Chemin de Saint-Jacques est un miracle, nous devons prendre nos décisions et agir avec les deux pieds bien plantés sur la terre, cette même terre qui est sans cesse foulée par des milliers de pèlerins qui traversent les pays de Navarre, Aragon, Rioja, Castille, Léon et Galice.

Nous sommes devant un projet passionnant et nous espérons qu'il pourra devenir une réalité, bien que nous sachions à quel point sont limitées les ressources des administrations publiques. Nous pourrions parler de générosité envers le Chemin de Saint-Jacques mais nous préférons parler de responsabilité.

Pendant une longue période, d'ailleurs sans raison, les villages sur le chemin en Espagne ont été délaissés, non seulement en ce qui concerne la détérioration de leurs trésors artistiques, sans doute peu importants comparé à d'autres désavantages dont ils souffrent - mauvaises récoltes, émigration forcée, isolation. Ces villages, situés dans de nombreuses régions espagnoles, aux abords de l'une des routes les plus intéressantes du monde entier, voient aujourd'hui que la revitalisation des chemins de Saint-Jacques est un projet pratique, réaliste, qui peut leur donner une nouvelle vie.

Nous sommes prêts à coopérer autant que possible avec les gens qui se sont librement associés à l'idée de base des "Associations des Amis du Chemin de Saint-Jacques". C'est une proposition officielle que je fais, en tant que coordinateur national des associations espagnoles, aux organisations publiques et aux associations soeurs en Europe ici représentées.

Tout cela avec le regard fixé vers Compostelle, la tombe de l'apôtre, de notre apôtre, et conscients de la réalité qui nous anime : des milliers de pèlerins, des pèlerins sincères, qui année après année ont besoin du soutien et de l'hospitalité des villages par lesquels passe cet ancien et poétique chemin de Saint-Jacques, notre chemin.

LA CHANSON DE RONCEVAUX

CHEMIN DE SAINT-JACQUES ET MOYENS DE COMMUNICATION SOCIALE

par Hortensia VIÑES (Espagne)

El Rey quando esto djxo cayo esmortecido
(Roncesvalles v. 82)

LA CHANSON DE RONCEVAUX

Pampelune, Pompeiopolis, Iruña, Cité du Chemin, conserve dans les Archives générales de Navarre deux feuilles de parchemin sur lesquelles on peut lire 100 vers en roman navarrais, datant peut-être du XIIe siècle.

Le document a été exposé à Europalia en 1986, à Bruxelles, avec d'autres importants échantillons de l'histoire et de l'art d'Espagne. Les feuilles du document sont un peu détériorées pour avoir servi de couverture pendant des années. Elles contiennent un texte qui fait référence à un moment dramatique de la vie du grand Empereur Charlemagne. Le texte se rapporte directement à un lieu précis du Chemin, Roncevaux, et mentionne la protection dispensée par Charlemagne aux pèlerins de Saint-Jacques.

Il s'agit probablement d'un fragment d'un long poème épique, aujourd'hui perdu, qu'on peut supposer avoir été plus long que le Poème de Mio Cid. C'est la version épique espagnole de la défaite de l'armée de Charlemagne à Roncevaux le 15 août 778. Monsieur Marichalar a découvert le manuscrit à Pampelune et l'a envoyé à D. Ramon Ménéndez Pidal, par l'intermédiaire d'un Navarrais de Lerin : Amado Alonso, alors élève du Centre d'Etudes Historiques de Madrid, devenu plus tard un remarquable maître de philologie. D. Ramon Ménéndez Pidal a publié le manuscrit pour la première fois en 1917 (1).

Il a "castellanisé" dans son édition les graphies du fragment, altérant ainsi le contexte géographique et historique du texte. Ce contexte est le Chemin de Saint-Jacques en Navarre, enclave naturelle du lieu Roncevaux. Les graphies, la langue du manuscrit, la connaissance du thème carolingien que contient le texte ainsi que la localisation à Pampelune, capitale du Royaume de Navarre d'alors, abondent en ce sens (2).

Les chercheurs espagnols, postérieurs à R. Ménéndez Pidal, respectèrent l'autorité du maître et continuèrent à utiliser sa transcription sans chercher d'objections au manuscrit. En 1951 (3), J. Horrent reprend le thème et offre une transcription fidèle des graphies de la chanson, telles qu'elles apparaissent dans les parchemins en question qui, nous le précisons encore, sont celles qui sont habituellement utilisées dans les manuscrits navarrais de l'époque (4).

Le fragment conservé du poème de Roncevaux peut être considéré comme la plainte de l'Empereur qui contemple les cadavres de Roland, de l'archevêque Turpin, d'Olivier et de tous ses meilleurs chevaliers, jonchant à Roncevaux le champ de la défaite.

La structure syntagmatico-narrative obéit à trois sous-thèmes.

LES POEMES EPIQUES, MOYEN DE COMMUNICATION SOCIALE AU MOYEN AGE

L'on sait qu'au Moyen Age, les poèmes épiques ont été un instrument de diffusion de nouvelles, et donc une forme ancestrale du reportage (5). Cette idée est soutenue par divers érudits, parmi lesquels R. Ménéndez Pidal (6) et H. Hauser (7). Martín de Riquer, dans la Semaine Médiévale d'Estella en 1976, organisée par les Amis du Chemin de Saint-Jacques d'Estella, a exposé ces théories: "Le poème épique est au Moyen Age une forme de reportage. Il est en rapport avec le besoin d'informer des faits récents (c'est ainsi qu'apparaît le poème de Mio Cid et comme dérivation de celui-ci, les plaintes). L'acteur, le jongleur pour la chanson épique, vit de son auditoire, ce qui en augmente l'intérêt. En vieillissant, le reportage se transforme en histoire populaire, différente de l'histoire savante qu'écrivent les clercs pour qu'elle soit lue. Il se produit une bifurcation entre l'histoire et la légende, mais en certaines occasions, les deux directions se confondent. La distance chronologique permet d'augmenter la part de fantaisie et d'adapter des thèmes similaires. La distance géographique autorise, le cas échéant, la fantaisie du paysage, de l'ambiance et des coutumes. Il y a de la place pour le merveilleux et pour l'exagération. Le fait historique devient légende" (8).

Si le poème complet (malheureusement perdu), auquel appartenait sans doute le fragment, pouvait être une de ces formes ancestrales de ce qui est aujourd'hui connu comme reportage de presse, le texte du manuscrit conservé correspondrait au genre journalistique appelé nouvelle. Cela peut être vérifié en partant de la théorie de la nouvelle que présente J. Ortego Costales (9). Selon J. Ortego, la nouvelle présente quatre catégories. Ainsi l'on peut parler de "nouvelle" lorsque celle-ci contient un des points suivants : EVENEMENT, ACTUALITE, INTERET et COMMUNICATION.

Le poème de Roncevaux est EVENEMENT pour les raisons suivantes: le texte se réfère à la bataille de Roncevaux où l'arrière garde de l'armée de Charlemagne subit une douloureuse et spectaculaire défaite le 15 août 778. Le fait consigné en chroniques et oeuvres littéraires n'offre aucun doute quant à son caractère événementiel.

Le fragment qui nous intéresse parle de l'évanouissement de celui qui devait être l'Empereur du Saint Empire romain germanique. Tout fait se rapportant à lui revêt de l'importance dans le consensus populaire. Le fragment conservé est une partie constituante de ce même événement : la douleur suprême de Charlemagne.

ACTUALITE, en termes journalistiques, est ce qui convertit l'événement en nouvelle. Actualité <selon le DRAE (10)> est dans sa première signification le temps présent, et aussi une chose ou un événement qui attire et occupe l'attention des gens à un moment donné. Le jongleur, tout comme le journaliste, est un créateur d'actualités.

Le thème du poème, dans son origine historique et si nous suivons la chronologie de R. Ménéndez Pidal, a donné lieu à une chanson qui a été écrite quatre siècles après l'événement qu'elle raconte. Cependant, le thème, mythifié et poétisé, comme dans une perpétuelle actualité, apparaît à nouveau dans un contexte socio-historique où il semble encore vivant et palpitant. Deux facteurs font l'actualité du thème. D'une part le sujet, Charlemagne, modèle de la Chrétienté, de l'autre, Charlemagne pèlerin et précurseur du Chemin de Saint-Jacques.

La référence historique provient des exploits d'un héros, Charlemagne, paladin de la Chrétienté: il combat les Maures en Espagne, il est croisé à Jérusalem, adversaire des Turcs, conquérant de Rome. Cette narration va être présentée à un public qui se trouve en pleine lutte contre les Maures pour la Reconquête de l'Espagne, l'Espagne médiévale des XII^e et XIII^e siècles. Dans la région navarraise, qui en ce temps-là s'est ralliée à la Croisade, avec les monarques de la Maison de Champagne, on célébrait Charlemagne, non pour son origine franque qui le différenciait de l'Espagne, mais pour ses relations avec celle-ci. Il vécut à la cour du roi Galafre où il épousa Galiana. Il conquiert à l'époque sa fameuse épée Baymante, la célèbre Durandel, qu'il offrira ensuite à son neveu Roland.

On chantait le thème carolingien dans la mesure où il exaltait ce qui devait servir de formation idéologique pour la reconquête espagnole.

Il faut se rappeler les croyances en vigueur, la conduite de Charlemagne et ses héros pour la mentalité de l'époque : foi, respect de l'Eglise, courage, vertus essentielles de ce public auquel est adressé le message épique.

D'autres vertus, constituant le code de valeurs de l'époque, vont être mises en relief, telles que le paternalisme de Charlemagne pour ses vassaux, en particulier envers Roland. Ce sentiment va être exprimé plus fortement au moyen d'un parallélisme: la douleur du duc Aymon devant le cadavre de son propre fils.

L'INTERET découle en partie de l'argumentation que nous venons de faire de la composante ACTUALITE.

Le thème à transmettre dispose d'un moyen déjà établi, le poème épique populaire avec sa propre technique et son public qui lui confère la COMMUNICABILITE, puisque le moyen en existe.

Le poème de Roncevaux suit les chemins traditionnels de la narration poétique d'Aristote et d'Horace : événement sublime où sont relatées les aventures d'un héros. La vraisemblance de l'action modère les exagérations permises pour donner de l'expression au récit. Nous signalons aussi des clichés linguistiques propres au Moyen Age: formulés pour s'adresser au public et maintenir son attention.

Ainsi, les passages qui racontent l'enfance de l'Empereur sont des passages destinés à émouvoir le public, de même que la référence à un texte connu de ce même public, "el Mainete".

La versification irrégulière respecte le système de la poésie épique espagnole. Ce moyen garantit ainsi la COMMUNICABILITE. Le Chemin de Saint-Jacques, dans lequel il se soumet, va servir d'amplificateur.

LA NOUVELLE DE RONCEVAUX

La nouvelle fondamentale est l'évanouissement de l'Empereur. La phrase "El Rey quando esto djxo cayo esmortecido" est incorporée dans une introduction qui prépare l'auditoire psychologiquement à l'entendre avec stupeur, donc avec la participation personnelle du public. Au moyen de parallélismes sont introduits des éléments intermédiaires pour revenir sur la nouvelle en introduisant des éléments qui la modifient.

Si l'on considère la chanson de Roncevaux comme une nouvelle, elle possède la structure suivante :

Introduction de la nouvelle	vers 1 - 81
Nouvelle	v. 82
Éléments intermédiaires de la nouvelle	v. 83 - 94
Modification de la nouvelle	v. 95 - 100

D'après ce que nous venons d'exposer, la chanson de Roncevaux est aussi un exemple d'information du Moyen Age et du Chemin de Saint-Jacques. Le manuscrit, conservé au Palais de la "Diputacion" de Navare, est une relique historique qui garde dans les arcanes du temps des obscurités encore non éclaircies. Ses deux folios incitent à la recherche d'autres semblables encore cachés où disparus peut-être à jamais.

Comme beaucoup de monuments du Chemin, la chanson de Roncevaux offre des nourritures spirituelles pour l'homme d'aujourd'hui qui se penche sur elle. Monuments, légendes, pans de pierre ou couleurs de vitraux qui paraissent touchés par la pierre philosophale, qui accueillent et donnent des forces à ceux qui s'engagent sur les chemins de Saint-Jacques.

-
1. MENENDEZ PIDAL, R. : Roncesvalles. Un nuevo Cantar de gesta español del s. XIII, RFE, Madrid 1917.
 2. VIÑES, H. : Textos de España. Literatura navarra / Literatura francesa, Pamplona 1980.
 3. HORRENT, J. : Roncesvalles. Etude sur le fragment de cantar de gesta conservé a l'Archivo de Navarra (Pampelune), Paris 1951.
 4. VIÑES, H. : Hablar navarro en el Fuero General, Pamplona 1977.
 5. VIÑES, H. : Modos de noticiar, Facultad de Ciencias de la Información, Universidad Complutense, Madrid 1970.
 6. MENENDEZ PIDAL, R. : Poesia juglaresca y juglares, Madrid 1957 "el juglar, agente de publicidad, callaba o alababa a su señor" p. 56.
 7. HAUSER, H. : Historia social de la literatura y el arte, I, Madrid 1970.
 8. Curso Monográfico, Estella 1976.
 9. ORTEGO Y COSTALES, J. : Noticia, actualidad e información, Pamplona 1976.
 10. Diccionario Real Academia Española, Madrid 1984.

COMMUNICATION DE MME LIVIA RICCI,
Coordinateur pour l'Europe,
Fédération Internationale des Femmes de Carrières
Libérales et Commerciales

Les effets d'initiatives, tel ce Congrès sur "Les Chemins de Saint-Jacques", organisé par le Conseil de l'Europe en collaboration avec le Deutsches Komitee für Denkmalschutz et la Deutsche St. Jakobus-Gesellschaft, ressemblent à ceux d'un pavé jeté dans une mare. Les rides s'étendent, atteignant des parties inattendues où leurs effets sont sentis plus longtemps.

La Fédération Européenne des Femmes de Carrières Libérales et Commerciales souhaite que cette initiative rencontre un grand succès. Notre organisation compte des membres qui travaillent dans divers domaines concernant la musique, les institutions culturelles, l'éducation, l'architecture, le commerce, les assurances, le journalisme, la politique, etc.

A mon avis, la protection du patrimoine historique commun peut être un sujet stimulant pour tout le monde.

En effet, chacun devrait pouvoir trouver dans ce projet non seulement un engagement spirituel - qui dépendra bien sûr de sa foi religieuse - mais aussi une raison d'introduire dans sa profession le respect de la sauvegarde des valeurs qui font la richesse de la tradition européenne.

Je viens de Vérone, une ville culturelle à ancienne tradition religieuse. Non loin de cette ville, dans un petit village de montagne, on trouve un sanctuaire dédié à la "Vierge de la couronne". Ce sanctuaire est visité par des centaines de pèlerins tout au long de l'année. Il est construit dans le rocher au dessus de la vallée d'Adige, à une hauteur de 1 000 mètres environ au dessus du niveau de la mer.

Le Pape Jean-Paul II a récemment rendu visite à cet endroit. Le Maire du village auquel appartient le sanctuaire, Mme Rosanna ZANOLLI FRUCCO, m'a donné ces deux volumes avant mon départ pour vous les offrir en son nom propre et au nom de son village. J'espère que vous les apprécierez.

Tous mes voeux de succès.

NB.: On a récemment entendu dire que l'eau de ce village aurait quelques vertus de vitalité. Les villageois ont déclaré qu'elle possède des vertus aphrodisiaques ! Ainsi, nous constatons que le sacré se mélange avec le profane.

ANNEXES

"LES CHEMINS DE SAINT-JACQUES DE COMPOSTELLE"

Château Schney / Bamberg (RFA)

Ouverture jeudi 29 septembre à 20 h 00
Clôture samedi 1er octobre vers 22 h 00

P R O G R A M M E

Jeudi 29 septembre 1988

- 15 h 00 Conférence de presse -
 Bibliothèque de la Mairie de la ville de Bamberg
- 17 h 00 Accueil des participants - Enregistrement
- 18 h 30 Dîner
- 20 h 00 Ouverture du Congrès par le Secrétaire Général du
 Conseil de l'Europe ou son représentant
- Allocution de bienvenue du Dr. Wolfgang WILD,
 Ministre des Sciences et Arts de Bavière
- Conférence : "Via Peregrinalis ad Sanctum Jacobum"
 par Dr. K. HERBERS (RFA)

Vendredi 30 septembre 1988

- 8 h 30 Petit déjeuner
- 9 h 30 Première séance - Président : Dr. K. HERBERS (RFA),
 Président du Comité scientifique de la Deutsche
 St. Jakobus-Gesellschaft e.V.
- "Anciennes routes : chemins militaires, commerciaux,
 officiels et pèlerins"
 par Prof. Dr. H. KELLENBENZ (RFA)
- Communication :
 M. H.P. SCHNEIDER (CH)
- "Routes de pèlerinage vers Saint-Jacques en
 Haute-Rhénanie"
 par Dr. H. RÖCKELEIN (RFA) et M. G. WENDLING (RFA)
- 12 h 30 Déjeuner
- 14 h 00 Départ pour Bamberg
 Visite de la ville
- Cérémonie européenne. Dévoilement du jalon :
 "Chemin de Saint-Jacques - itinéraire culturel
 européen" à l'église St. Jacques

- 17 h 30 Réception au Château Geyerswörth
- 19 h 00 Dîner
- 20 h 00 Concert par la "Capella Antiqua Bambergensis"
dirigée par le Prof. Dr. W. SPINDLER : "Vaganten,
Juglares und Pilger auf den Wegen" (vagabonds,
ménestrels et pèlerins sur les chemins) XVIIe et
XVIIe siècles (avec instruments de l'époque)

Programme facultatif

- 22 h 30 Film : "La voie lactée" de Luis BUÑUEL

Samedi 1er octobre 1988

- 8 h 30 Petit déjeuner
- 9 h 30 Deuxième séance - Président : Prof. Alfred A. SCHMID (CH),
Président du Comité directeur pour la Conservation
intégrée du Patrimoine Historique
- Aspects des chemins de St. Jacques sur l'ensemble du
territoire européen
- Conférence : "Du nouveau sur le guide des pèlerins des
Chemins de Saint-Jacques"
par le Prof. Dr. André VON MANDACH (CH)
- Communications :
Prof. Dr. F. LOPEZ ALSINA (E)
M. René DE LA COTE-MESSELIERE (F)
Prof. Dr. P. CAUCCI VON SAUCKEN (I)
- 12 h 30 Déjeuner
- 14 h 00 Communications :
M. Chr. KRÖTZL M.A. (SF)
M. D. AERTS (B)
M. E. GOICOECHEA (E)
- 15 h 00 Conférence : "Chemins de pèlerins et mediums des "artes
memoriae" au Moyen Age - Chemin de paroles, écritures
et images"
par Dr. F. HASSAUER (RFA)
suivi d'un film : "A Saint-Jacques"
(F. HASSAUER/H. BRÜHL 1981)
- 17 h 00 La pratique pèlerine
par M. Heinrich-K. BAHNEN (RFA)
- 18 h 30 Dîner

20 h 00 Pèlerinage hier et aujourd'hui :
actualité des chemins de St. Jacques - quel
avenir pour ces pèlerinages ?
Dr. Robert PLÖTZ (RFA)

Discussion générale

Conclusions du Congrès

Clôture du Congrès

Dimanche 2 octobre 1988

8 h 30 Petit déjeuner

9 h 30 Réunion des membres de la Deutsche St. Jakobus-
Gesellschaft

Programme facultatif

11 h 30 Office religieux dans l'église des pèlerins de
Vierzehnheiligen

13 h 00 Déjeuner

Départ

CONCLUSIONS DU CONGRES

Le pèlerinage à Compostelle fut, parmi les grands pèlerinages médiévaux, une approche plus strictement européenne du voyage sanctifiant, comme en témoignent les routes jacquaires dont l'importance a été longuement méconnue. Cette première identification est essentielle pour la prise de conscience d'une unité qui, loin d'être une invention récente, plonge ses racines dans notre passé commun.

Le Congrès "Les Chemins de Saint-Jacques de Compostelle", organisé par le Conseil de l'Europe, en collaboration avec la Deutsche St. Jakobus-Gesellschaft, qui s'est tenu du 29 septembre au 1er octobre 1988 au Château Schney, près de Bamberg, remercie les autorités de la ville de Bamberg et le Ministère des Affaires Etrangères de la République Fédérale d'Allemagne de l'appui et du soutien qu'ils lui ont accordés.

Il constate avec satisfaction l'intérêt croissant de larges couches de la population pour la tradition des routes européennes de pèlerinage, en particulier pour les chemins de Saint-Jacques de Compostelle. Dans cette optique, il se félicite du dévoilement du panneau devant l'église Saint-Jacques de Bamberg et formule le vœu que le balisage puisse s'étendre à d'autres villes en Europe et jalonner bientôt les routes historiques de Saint-Jacques.

Il affirme une fois de plus l'importance des chemins de Saint-Jacques dans l'histoire spirituelle et culturelle de l'Europe, et le rôle qu'ils ont joué pour la formation d'une civilisation européenne.

Il souligne avec force la nécessité d'une identification rigoureusement scientifique, sur la base de documents écrits, de l'iconographie et de recherches sur le terrain, des itinéraires historiques de Saint-Jacques en-deça des Pyrénées, condition première de leur revitalisation.

Il demande au Conseil de l'Europe d'encourager les autorités politiques des Etats membres, responsables du patrimoine culturel, à contribuer efficacement, par des mesures appropriées, notamment dans le domaine de la recherche scientifique, à la remise en valeur des voies historiques de Saint-Jacques et des nombreux témoins monumentaux qui les marquent.

Ces mesures conduiront à une meilleure connaissance et à une compréhension approfondie des valeurs culturelles communes à tous les pays européens.

LISTE DES PARTICIPANTS / LIST OF PARTICIPANTS

AUTRICHE / AUSTRIA

Dr. Franz-Heinz HYE, Stadtarchivdirektor, Stadtarchiv, Badgasse 2,
A-6010 INNSBRUCK, AUTRICHE

Herrn Hofrat Dr. Werner KITLITSCHKA, Bundesdenkmalamt - Hofburg,
Schweizerhof, A-1010 WIEN I, AUTRICHE

BELGIQUE / BELGIUM

M. Philippe BRAGARD, Rue Ernotte 5, B-5000 NAMUR, BELGIQUE

M. Roland DELBAERE, Centre de Recherches en Loisirs, Récréation,
Tourisme (LORETO), Ministère Communauté française de la Culture,
Galerie Ravenstein 28, B-1000 BRUXELLES, BELGIQUE

Mme Yvette DEMORY-THYSSENS, Avenue des Campanules 30, B-1170
BRUXELLES, BELGIQUE

Dr. Jacques FRAIPONT, Quai Churchill 19/1, B-4020 LIEGE, BELGIQUE

M. et Mme Alain GILLIS, Rive de Meuse 34, B-5170 PROFONDEVILLE,
BELGIQUE

M. et Mme LUC, Rue F. Chaumont 43, B-4822 PETIT RECHAIM, BELGIQUE

M. Werner MERTENS, Plaatweg 15, B-4721 NEU-MORESNET, BELGIQUE

Dom Willibrord J.M. MONDELAERS, Sibt-Andriesabdij Zevenkerken, B-8200
BRUGGE 2, BELGIQUE

M. Hugo RAENEN et Mme Mieke VERSCHURE, Herrystr. 26, B-2100 DEURNE,
BELGIQUE

Dr. Jos REINARDS, Heuveneindeweg 7, B-3520 ZONHOVEN, BELGIQUE

M. Jean-Pierre RENARD, Rue de Goddiarch n° 3, B-6320 VILLERS LA VILLE,
BELGIQUE

M. et Mme Wolfgang RENNER, 2 Clos du Cinquanteaire, B-1040 BRUXELLES,
BELGIQUE

Mme Helly TERLIKEK, Eikohstraat 2, B-8030 BEERHEM, BELGIQUE

M. Jean WEICKER, Association européenne des Enseignants (AEDE),
Section belge, Enseignement libre, 8 rue aux gades, B-7800 ATH,
BELGIQUE

M. Etienne von WONTERGHEM, Eikohstraat 2, B-8030 BEERHEM, BELGIQUE

FRANCE

Mme DUKERS, "La Héghaïa", ILASSAC, F-33390 BLAYE

Mme Eliane HATTE, 3 rue du Montparnasse, F-75006 PARIS

M. et Mme Jacques HOULET, Fédération Internationale pour l'Habitat,
l'Urbanisme et l'Aménagement du Territoire, 2 rue Parrot,
F-75012 PARIS

M. Gérard JUGNOT, 55 Boulevard de Charonne, F-75011 PARIS

M. Edmond LUCAS, 280 Boulevard Raspail, F-75014 PARIS

Mlle Paule MALOUBIER TOURNIER, 4 Square Pont de Sèvres,
F-92100 BOULOGNE SUR SEINE

M. Jacques et Mme Monique PACOU, Fédération nationale des associations
de sauvegarde des sites et ensembles monumentaux (FNASSEM),
122 rue Paul Déroulède, F-92270 BOIS COLOMBES

M. Yves et Mme Edith SAINT-LEGER, 1 rue de Vincourt,
F-95000 JOUY-LE-MOUTIER

Mlle Jeannine WARCOLLIER, 4 Square Pont de Sèvres, F-92100 BOULOGNE
SUR SEINE

Mme Charlotte WEBER, 28 rue de St. Louis, F-68330 HUNINGUE

REPUBLIQUE FEDERALE D'ALLEMAGNE / FEDERAL REPUBLIC OF GERMANY

Herrn Alfons ACKERMAN, Im Schmittenhof 9, D-5630 REMSCHEID, RFA

Herrn Gottfried AMENDT, Pleicherkirchplatz 1 A, D-8700 WÜRZBURG, RFA

Herrn Pfarrer Giuseppe AUDISIO, Stengasse 18, D-6500 MAINZ, RFA

Eheleute BAHNEN, Deutsche St. Jakobus-Gesellschaft e.V., Wilhelmstr.
50-52, D-5100 AACHEN, RFA

Eheleute Christian u. Ilse BALTZER, Wiltinger Str. 13,
D-1000 BERLIN 28, RFA

Herrn Helmut BAUCKNER, Talstr. 28, D-7889 GRENZACH-WYHLEN, RFA

Prof. Dr. Karl Josef BENZ, Machthildstr. 46, D-8400 REGENSBURG, RFA

Frau Friederike BERGER, Speckertsweg 4, D-8707 VEITSHÖCHHEIM, RFA

Herrn Konrad BREITRAINER MDL, Angermühlstrasse 6, D-8201 ROHRDORF, RFA

Herrn Dr. Bernd BREUNIG, Reuterstr. 6, D-8700 WÜRZBURG, RFA

Herrn Dr. Jur. Otto C. CARLSSON, Europa Nostra, Katrepeler Landstrasse
24, D-2800 BREMEN 33, RFA

Frau Kay de CASSAN, Landeshauptstadt Hannover, Große Barlinge 21,
D-3000 HANNOVER, RFA

Eheleute Günter u. Brunhilde DIETRICH, Am Mühlenbach 20, D-4403
SENDEN, RFA

Frau Elisabeth DRESSLER, Liebherrstr. 4, D-8000 MÜNCHEN 22, RFA

Eheleute Friedhelm u. Irmgard DUBOIS, Schreiberstr. 8, D-5100 AACHEN,
RFA

Frau Anna EBBERT, Rormonder Str. 188 A, D-5120 HERZOGENRATH, RFA

Eheleute H.P. ERLING, Gut Hohekamp, D-2820 BREMEN-BURG, RFA

Frau Amelie ESCHLER, Schlossparkstr. 68, D-5100 AACHEN, RFA

Herrn Dieter GEISS, Klosterhof 9, D-7900 ULM, RFA

Frau Irmgard GEYER, Harthausenstr. 34, D-7900 ULM, RFA

Herrn Josef Gregor GIEBEL, Ardeystrasse 14, D-4300 ESSEN 1, RFA

Eheleute Dr. Anselmo GONZALEZ, Niederalm Str. 1, D-8000 MÜNCHEN 83, RFA

Prof. Dr. Klaus GÜTH, Greiffenbergstr. 35, D-8600 BAMBERG, RFA

Frau Dr. Johanna Von HERZOGENBERG, Schumannstr.10, D-8000 MÜNCHEN, RFA

Herrn Ulrich HEPPEL, Kranzhornstrasse 7, D-8019 GRAFING, RFA

Herrn Ralf HIPPELEIN, A sternstrasse 4, D-8508 WENDELSTEIN, RFA

Herrn Michael HUBER, Postfach 102324, D-7000 STUTTART 10, RFA

Herrn Heinz JANSEN, Am Burgfeld 3, D-5100 ESCHWEILER, RFA

Eheleute Günther u. Agnes KÄMMER, Königsberger Str. 15,
D-5272 WIPPERFÜRTH, RFA

Frau Käthe KAEVER, Quellstr. 30, D-5180 ESCHWEILER, RFA

Frau Magdalene KERRES, Schleckheimer Str. 197, D-5100 AACHEN, RFA

Herrn Karl KÖRFER, Ahornweg 17, D-5100 AACHEN, RFA

Frau Elisabeth KÖPPER, Roermonder Str. 289, D-5100 AACHEN, RFA

Herrn Pfarrer Elmar KÖRNER, Jakobssteige 4, D-7868
TODTNAU-TODTNAUBERG, RFA

Eheleute Werner u. Gisela KRAMER, Pfalzgraf-Otto-Str. 4,
D-6950 MOSBACH, RFA

Herrn Josef KREIES, Luisenstr. 71, D-5180 ESCHWEILER, RFA

Herrn Christoph KÜHN und Eheleute KÜHN, Dabringhauser Strasse 75,
D-5000 KÖLN 80, RFA

Herrn Dieter KÜHNEL, Friedenstr. 17, D-8700 WÜRZBURG, RFA

Herrn Herbert KUNZ, Steinbruchstr. 16, D-6676 MANDELBACHTAL 3, RFA

Frau Rosemarie LANG, Nesstfellplatz 11, D-8714 WEISENTHEID, RFA

Frau Gabriele LATZEL, Grüner Weg 1, D-4400 MÜNSTER, RFA

Herrn Karl LINDNER, Donaustauerstr. 29, D-8400 REGENSBURG, RFA

Frau Monika LIPPS, Eisenlohrstrasse 7, D-6900 HEIDELBERG, RFA

Herrn Pfr. Dieter LUCAS, Schulstrasse 1, D-6411 KÜNZELL, RFA

Eheleute Karl-Heinz u. Christina LÜTTGEN, Ronsdorfer Str. 63,
D-5630 REMSCHEID, RFA

Herrn Dr. Karl MAHLERT, Kapitän-König-Weg 14, D-2800 BREMEN 33, RFA

Eheleute Jochem u. Christel NOVER, Fürberger Str. 61,
D-5630 REMSCHEID, RFA

Frau Dr. Margret NUSSBAUM, Markt 21, D-5040 BRÜHL, RFA

Herrn Hans-Peter OFFERGELD, Erfstr. 1, D-5180 ESCHWEILER, RFA

Eheleute Karl-Josef u. Susanna-Maria ORTMANN, Knaudtstr. 5,
D-4300 ESSEN, RFA

Eheleute Dr. W. Johannes OTTO, Im öschle 19, D-7400 TÜBINGEN-HIRSCHAU,
RFA

Frau Elisabet PETERSEN, Winterleitungsweg 65 B, D-8700 WÜRZBURG, RFA

Herrn Dr. Alfred PFEIL, Amt für Volksbildung, Volkshochschule
Frankfurt am Main, Hochstraße 49, D-6000 FRANKFURT A.M. 1, RFA

Herrn Pfr. Erich PROKOSCH, Guttknechtstrasse 5, D-8504 STEIN, RFA

Frau Margot PUMPLUN, Wardstrasse 9, D-4242 REES, RFA

Herrn Manuel SANTOS, Eschenweg 42, D-7400 TÜBINGEN, RFA

Frau Erna SCHEFERS, Josef-Hehlstr. 5, D-4232 XANTEN, RFA

Herrn Günther SCHMIEDING, Danziger Strasse 28, D-8525 UTTENREUTH, RFA

Herrn Albert SCHRÖDER, Cherusherring 88, D-4400 MÜNSTER, RFA

Eheleute Hermann u. Maria SCHULZ, In den Füllen 24, D-5112 BAESWEILER,
RFA

Herrn Bernard SCHWEERS, Carl-Friedrich-Gauss-Str. 41 B,
D-2800 BREMEN 33, RFA

Eheleute Herbert u. Liliana SIMON, Melanchthonstr. 24,
D-5000 KÖLN 80, RFA

Frau Maria Magdalena SOUREN, Roermonder Str. 344, D-5100 AACHEN, RFA

Eheleute Dr. Horstmar STAUBER, Im Rothkopf 9, D-6370 OBERURSEL, RFA

Frau Anna Maria STEGMAIER, Auguste-Supper-Str. 18,
D-7140 LUDWIGSBURG, RFA

Herrn Wifried TASCHNER, D-8000 MÜNCHEN, RFA

Eheleute Otto u. Elisabeth THÖNE, An der Engelsfuhr 46,
D-5060 BERGISCH-GLADBACH 2, RFA

Eheleute Josef u. Erika THOENISSEN, Haupstr. 29, D-4178 KEVELAER, RFA

Frau Edda TIEDEMANN, Hütschstr. 20, D-8580 BAYREUTH, RFA

Eheleute Helmut u. Cäcilia VESPER, Heideweg 53,
D-4000 DÜSSELDORF 30, RFA

Frau Prof. Dr. Margit WAGNER, Montsalvat 8, D-8000 MÜNCHEN 40, RFA

Herrn Franz WARMUTH, Liebigstrasse 16, D-8730 BAD KISSINGEN, RFA

Frau Ursula WÜLFING-KOCH, Molzahner Weg 6, D-2418 RATZEBURG, RFA

Eheleute Günter u. Erika ZENKER, Pankower Str. 8, D-4352 HERTEN, RFA

Herrn Pfarrer Manfred ZENTGRAF, Haulerstr. 15, D-7564 BERMERSBACH, RFA

Herrn Prof. Dr. Kurt ZWINGENBERGER, Bonhoefferstrasse 20,
D-4400 MÜNSTER, RFA

ITALIE / ITALY

Sigra Livia RICCI, International Federation of Business and
Professional Women, Via 4 Novembre n° 28, I-37126 VERONA, ITALIE

PAYS-BAS / NETHERLANDS

Mr Koen M.J. DIRCKSENS, President, Nederlands Genootschap van
Sint-Jacob, Dopperstraat 60, NL-3752 JH BUNSCHOTEN, PAYS-BAS

Frau STOKMANS-BERTELING, Jachtlaan 259F, NL-7312 GP APELDOORN,
PAYS-BAS

ESPAGNE / SPAIN

Doña Belen ALVAREZ, Principado de Asturias, Consejera de Educacion,
Cultura y Desportes, Sol 8, E-33009 OVIEDO, ESPAGNE

Don Angel Luis BARREDA FERRER, Marques de Santillana 10,
E-34120 CARRION DE LOS CONDES, ESPAGNE

Don José Luis BARRIO BASTIDA, C/ tres casas s/n, E-BANOS DE RIO TOBIA
(LA RIOJA), ESPAGNE

Don José Luis BERMEJO FERNANDEZ, Excmo. Ayuntamiento de Logroño, Gral.
Franco n° 11, E-26071 LOGROÑO, ESPAGNE

Don Isidro CARO RODRIGUEZ, Excmo. Ayuntamiento de Logroño, Gral.
Franco n° 11, E-26071 LOGROÑO, ESPAGNE

Don Javier CHOURRAUT, Alcalde de Pamplona, E-31000 PAMPLONA, ESPAGNE

Don José CIMADEVILA COVELO y Esposa, Asociacion de Amigos del Camino
de Santiago de Madrid, Plaza de San Amaro, 1, E-28020 MADRID,
ESPAGNE

Don Florencio COBO ARIAS, Principado de Asturias, Consejera de
Educacion, Cultura y Desportes, Sol 8, E-33009 OVIEDO, ESPAGNE

Don José DENIS, Ayuntamiento de Santiago de Compostela, Plaza del
Obradoira, E-SANTIAGO DE COMPOSTELA, ESPAGNE

Don Xerardo ESTEVEZ FERNANDEZ, Alcalde, Ayuntamiento Santiago de
Compostela, Plaza del Obradoiro, E-SANTIAGO DE COMPOSTELA,
ESPAGNE

Canonigo Srio. Capitular Don Jaime GARCIA RODRIGUEZ, Cabildo
Metropolitano, E-SANTIAGO DE COMPOSTELA, ESPAGNE

Don Fernando IMAZ, Doctor Camino 5, E-20004 SAN SEBASTIAN, ESPAGNE

Doña Natividad JIMENEZ, Chef de service au Cabinet du Ministre de la
Culture, Ministerio de Cultura, Plaza del Rey 1, E-28004 MADRID,
ESPAGNE

M. Pablo MARTINEZ, Conseiller du Ministre de la Culture, Secrétaire de
la Commission interministérielle espagnole pour le Chemin de
Saint-Jacques, Ministerio de Cultura, Plaza del Rey 1, E-28004
MADRID, ESPAGNE

Don Valentin REDIN, Ayuntamiento de Pamplona, E-31000 PAMPLONA,
ESPAGNE

Doña Isabel RONCAL, E-CIZUR MENOR, ESPAGNE

Don Jesus TOBIO FERNANDEZ, c/o Plaza San Amaro 1, E-28020 MADRID,
ESPAGNE

Don Alejandro ULI, E-ZARAGOZA, ESPAGNE

Doña Hortensia VINES RUEDA, Avenida de la Baja Navarra 10, 4,
E-31003 PAMPLONA, ESPAGNE

SUISSE / SWITZERLAND

Frau Ursula GANZ-BLÄTTLER, Kornhausstrasse 53, CH-8037 ZÜRICH, SUISSE

Eheleute Werner u. Resi GÖTTLER, Würzenbachmatte 23, CH-6006 LUZERN,
SUISSE

M. et Mme HERZOG, Obere Bahnhofstrasse 49, CH-9500 WIL, SUISSE

Herrn Dr. Peter KLEMENSBERGER, Schaufelbergerstr. 44, CH-8055 ZÜRICH,
SUISSE

Herrn Heinrich OBERLI, Tüetlisberg, CH-9630 WATTWILL, SUISSE

Frau Ida RITLER und Frau THURTHALER, Innere Margarethenstr. 22,
CH-4051 BASEL, SUISSE

Frau Barbara UHL, bei Fam. RITLER, Innere Margarethenstr. 22,
CH-4051 BASEL, SUISSE

ROYAUME UNI / UNITED KINGDOM

Miss Gosia BRYKCYNSKA, Confraternity of St. James, 48 Stanley Ave,
UK-Greenford, Middlesex, ROYAUME UNI

Miss Laurie DENNETT, Confraternity of St. James, 24 Andrews House,
The Barbican, UK-LONDON EC2Y, ROYAUME UNI

Mr. Derrick HANCOCK, 119 Mansfield Rd Hasland, UK-CHESTERFIELD,
Derbyshire S41 0JG, ROYAUME UNI

Dr. Myrna HARRIS, Institute of Cornish Studies, University of Exeter,
Trevithick building, Trevenson Road, Pool, UK-REDRUTH, Cornwall,
ROYAUME UNI

Miss Patricia QUAIFFE, Confraternity of St. James, 57 Leopold Road,
UK-LONDON N2 8BG, ROYAUME UNI

Mrs Ida Hilary SHAW, Bredereth Sen Jago, The Old Kiln, Port Navas,
Falmouth, Cornwall TR11 5RJ, ROYAUME UNI

Mrs Anna STREET, Confraternity of S. James, 4 Woodside East, Thurlby,
Bourne, Lincolnshire PE10 OHT, ROYAUME UNI

Mrs Rosemary WELLS, 154 Rithermead Court, Ranelagh Garden, UK-LONDON
SW 63SF, ROYAUME UNI

POLOGNE / POLAND

Herrn Prof. Dr. Jerzy PAWLIK, Skwer Kard. Wyszynskiego 6, PL WARSCHAU,
POLOGNE

Frau Prof. Dr. Aleksandra WITKOWSKA, Ul. Narutowieza 10,
PL 20958 LUBLIN, POLOGNE

LISTE DES EXPERTS / LIST OF EXPERTS

Prof. Paolo CAUCCI VON SAUCKEN et fils, Cattedra di Spagnola, Facoltà di
Magistero, Via del Verzaro, 49, I-06100 PERUGIA, ITALIE

M. René de la COSTE MESSELIERE, Directeur du Centre européen d'études
compostellanes, 119 rue de Lille, F-75007 PARIS

Prof. Manuel DIAZ Y DIAZ, Rua Nueva, 24, E-SANTIAGO DE COMPOSTELA,
ESPAGNE

Prof. Albert d'HAENENS, Collège Erasme, Place Blaise Pascal, 1,
B-1348 LOUVAIN LA NEUVE, BELGIQUE

Prof. Derek W. LOMAX, Department of Hispanic Studies, University of
Birmingham, GB BIRMINGHAM B15 277, ROYAUME UNI

Prof. Robert PLÖTZ et Madame, Niederrheinisches Museum Uhland Strasse,
10, D-4178 KEVELAER, RFA

Prof. Alfred SCHMID, Président de la Commission fédérale des Monuments
Historiques, 1 rue du Simplon, CH-1700 FRIBOURG, SUISSE

LISTE DES RAPPORTEURS / LIST OF RAPPORTEURS

M. Dirk AERTS, Urselweij 104 a, B-9990 MALDEGEM, BELGIQUE

Sr. Eusebio GOICOECHEA ARRONDO, Plaza de Cartaya 1, Primero D,
E-28004 MADRID, ESPAGNE

Dr. Klaus HERBERS, Achalmstrasse 12, D-7450 HECHINGEN-SICKINGEN, RFA

Prof. Dr. Herman KELLENBENZ et Madame, D-8151 WARNGAU, RFA

Monsieur Christian KRÖTZL, Tampere Yliopisto, Historiatieteen Laitos,
Hammareninkatu 8-10, PO BOX 607, SF-33101 TAMPERE, FINLANDE

Sr. F. LOPEZ ALSINA, Universidad de Santiago de Compostela, E-SANTIAGO
DE COMPOSTELA, ESPAGNE

M. André de MANDACH, CH-3065 HABSTETTEN (Bern), SUISSE

Dr. Hedwig RÖCKELEIN, Haaggasse 10, D-7400 TÜBINGEN, RFA

M. H.P. SCHNEIDER, Directeur du projet, Inventaire des voies de
communication historiques de la Suisse, Geographisches
Institut, Finkenhubelweg 11, CH-3012 BERN SUISSE

Mr. Gottfried WENDLING, Büggenreuters Strasse n° 7, D-7800 FREIBURG, RFA

SECRETARIAT DU CONSEIL DE L'EUROPE / SECRETARIAT OF THE COUNCIL OF EUROPE

Direction de l'Environnement et des Pouvoirs Locaux / Direction of
Environment and Local Authorities

M. José Maria BALLESTER, Chef de la Division de la Conservation
intégrée du Patrimoine Historique / Head of Division for
integrated Conservation of the Historic Heritage

Mme Olaf THORHILDUR OLAFSDOTTIR, Administrateur, Division de la
Conservation intégrée du Patrimoine Historique /
Administrator, Division for integrated Conservation of
Historic Heritage

Mlle Claudine NONNENMACHER, Secrétariat / Secretariat

Sales agents for publications of the Council of Europe
Agents de vente des publications du Conseil de l'Europe

AUSTRALIA / AUSTRALIE

Hunter Publications
58A, Gipps Street
AUS-3066 COLLINGWOOD, Victoria

AUSTRIA / AUTRICHE

Gerold und Co.
Graben 31
A-1011 VIENNA 1

BELGIUM / BELGIQUE

La Librairie européenne S.A.
50, avenue Albert-Jonnart
B-1200 BRUSSELS

CYPRUS / CHYPRE

MAM
The House of the Cyprus Book
P.O. Box 1722
CY-NICOSIA

DENMARK / DANEMARK

Munksgaard
Book and Subscription Service
P.O. Box 2148
DK-1016 COPENHAGEN K

**FEDERAL REPUBLIC
OF GERMANY /
RÉPUBLIQUE FÉDÉRALE
D'ALLEMAGNE**

Verlag Dr. Hans Heger
Herderstraße 56
Postfach 20 13 63
D-5300 BONN

FINLAND / FINLANDE

Akateeminen Kirjakauppa
Keskuskatu 1
P.O. Box 128
SF-00101 HELSINKI

GREECE / GRÈCE

Librairie Kauffmann
28, rue Stadiou
GR-ATHENS 132

ICELAND / ISLANDE

Snaebjörn Jonsson & Co. A.F.
The English Bookshop
Hafnarstroeti 9
IS-REYKJAVIK 101

IRELAND / IRLANDE

Government Stationery Office
Publications Section
Bishop Street
IRL-DUBLIN 8

ITALY / ITALIE

Libreria Commissionaria Sansoni
Via Benedetto Fortini, 120/10
Casella Postale 552
I-50125 FLORENCE

MALAYSIA / MALAISIE

Library Building
University of Malaya
P.O. Box 1127
Jalan Pantai Baru
59700 KUALA LUMPUR

NEW ZEALAND /

NOUVELLE-ZÉLANDE
Government Printing Office
Mulgrave Street
(Private Bag)
NZ-WELLINGTON

PAKISTAN

Tayyab M.S. Commercial Services
P.O. Box 16006
A-2/3, Usman Ghani Road
Manzoor Colony
PAK-KARACHI-44

PORTUGAL

Livraria Portugal
Rua do Carmo, 70
P-1200 LISBON

SPAIN / ESPAGNE

Mundi-Prensa Libros S.A.
Castelló 37
E-28001 MADRID

Libreria de la Generalitat

Rambla dels Estudis, 118
E-08002 BARCELONA

SRI LANKA

Centre for Curriculum Advancement
78 Eachamottai Road
CL-JAFFNA

SWEDEN / SUÈDE

Aktiebolaget C.E. Fritzes
Regeringsgatan 12
Box 163 56
S-10327 STOCKHOLM

SWITZERLAND / SUISSE

Buchhandlung Heinemann & Co.
Kirchgasse 17
CH-8001 ZURICH

Librairie Payot

6, rue Grenus
CH-1211 GENEVA 11

TURKEY / TURQUIE

Librairie Haset Kitapevi A.S.
469, Istiklâl Caddesi
Beyoglu
TR-ISTANBUL

**UNITED KINGDOM /
ROYAUME-UNI**

H.M. Stationery Office
Agency Section
51 Nine Elms Lane
GB-LONDON SW8 5DR

**UNITED STATES and CANADA /
ÉTATS-UNIS et CANADA**

Manhattan Publishing Company
1 Croton Point Avenue, P.O. Box 650
CROTON, N.Y. 10520

STRASBOURG

Mésange S.A.
Groupe Berger-Levrault
23, place Broglie
F-67081 STRASBOURG Cedex

